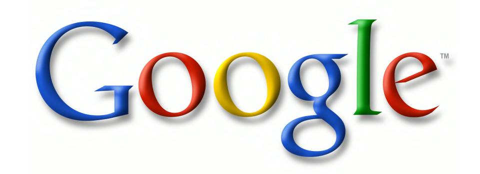
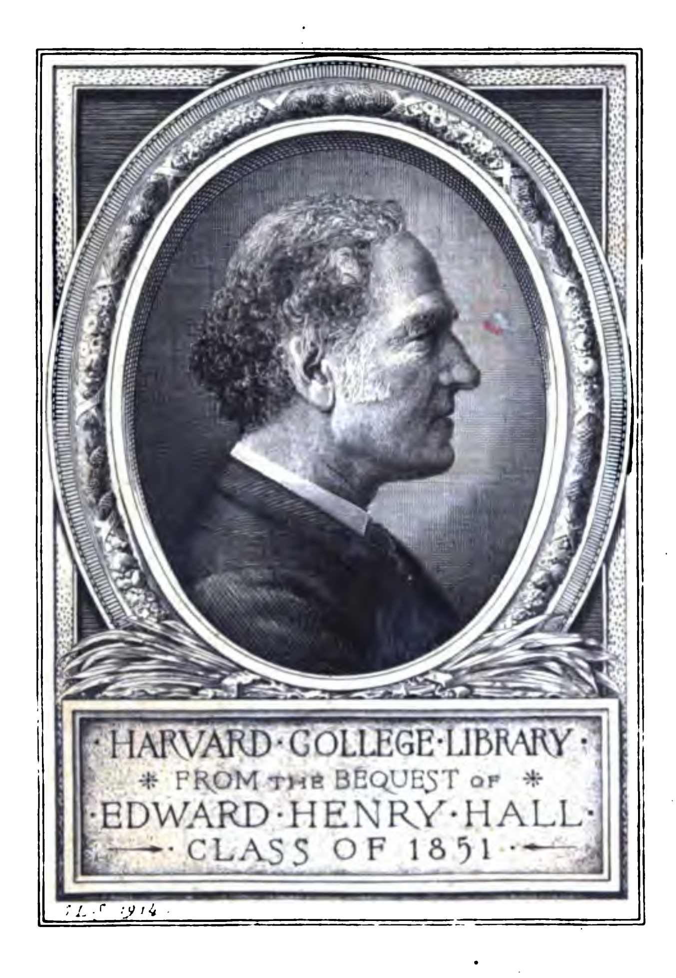




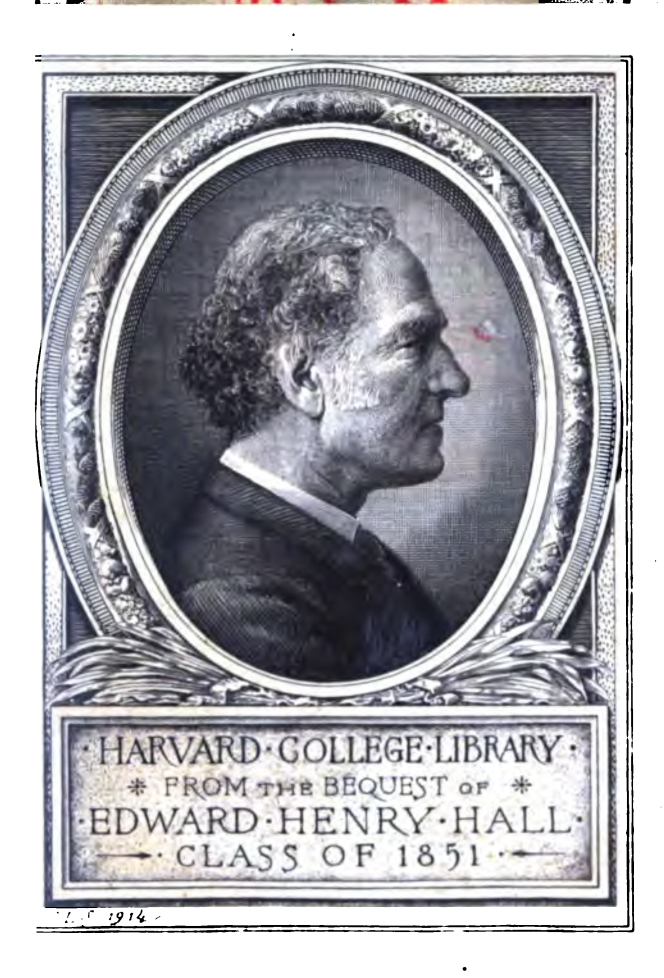

·HARVARD·COLLEGE·LIBRARY·
FROM THE BEQUEST OF
·EDWARD·HENRY·HALL·
CLASS OF 1851

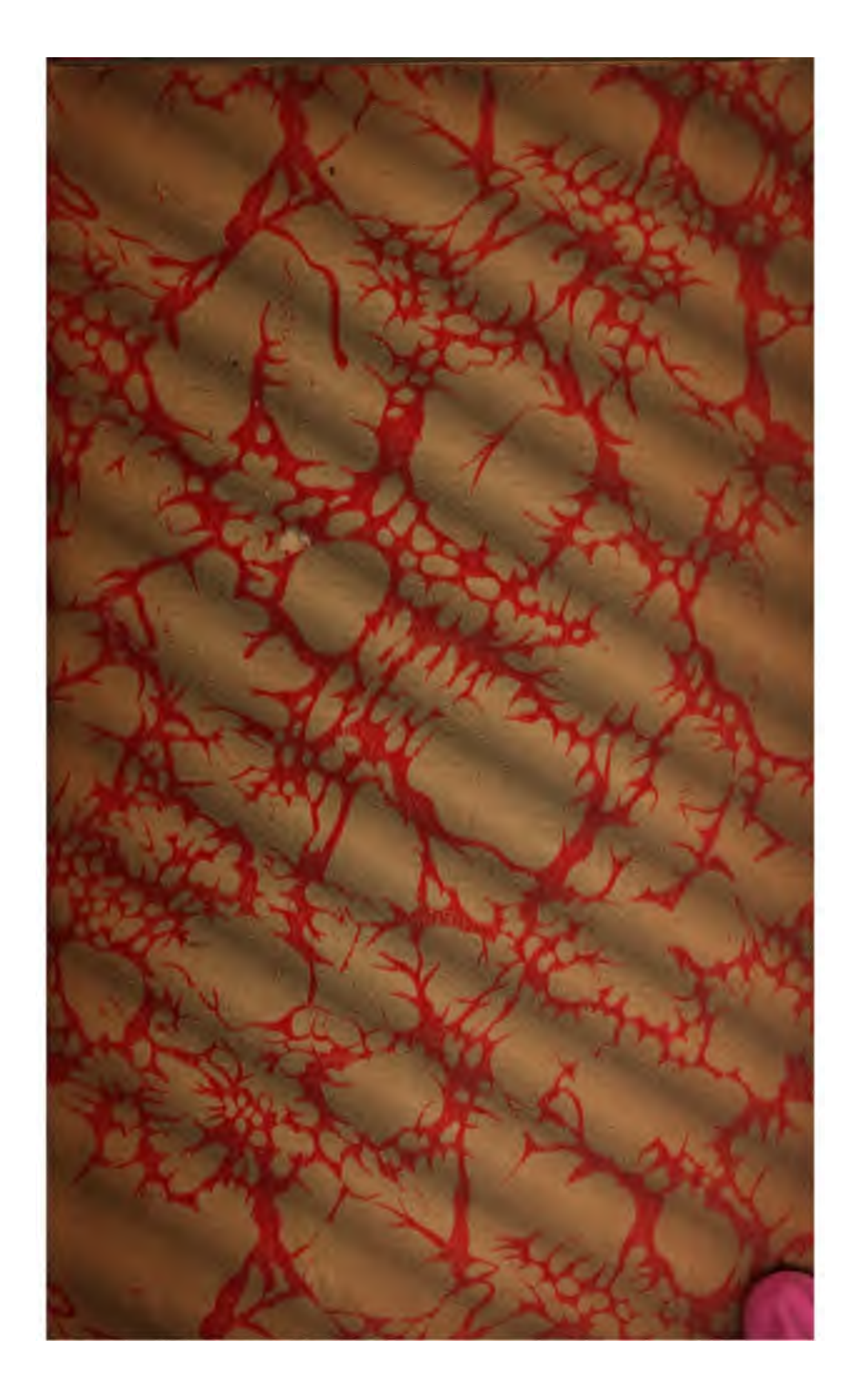


RÉCITS

DU

SEIZIÈME SIÈCLE

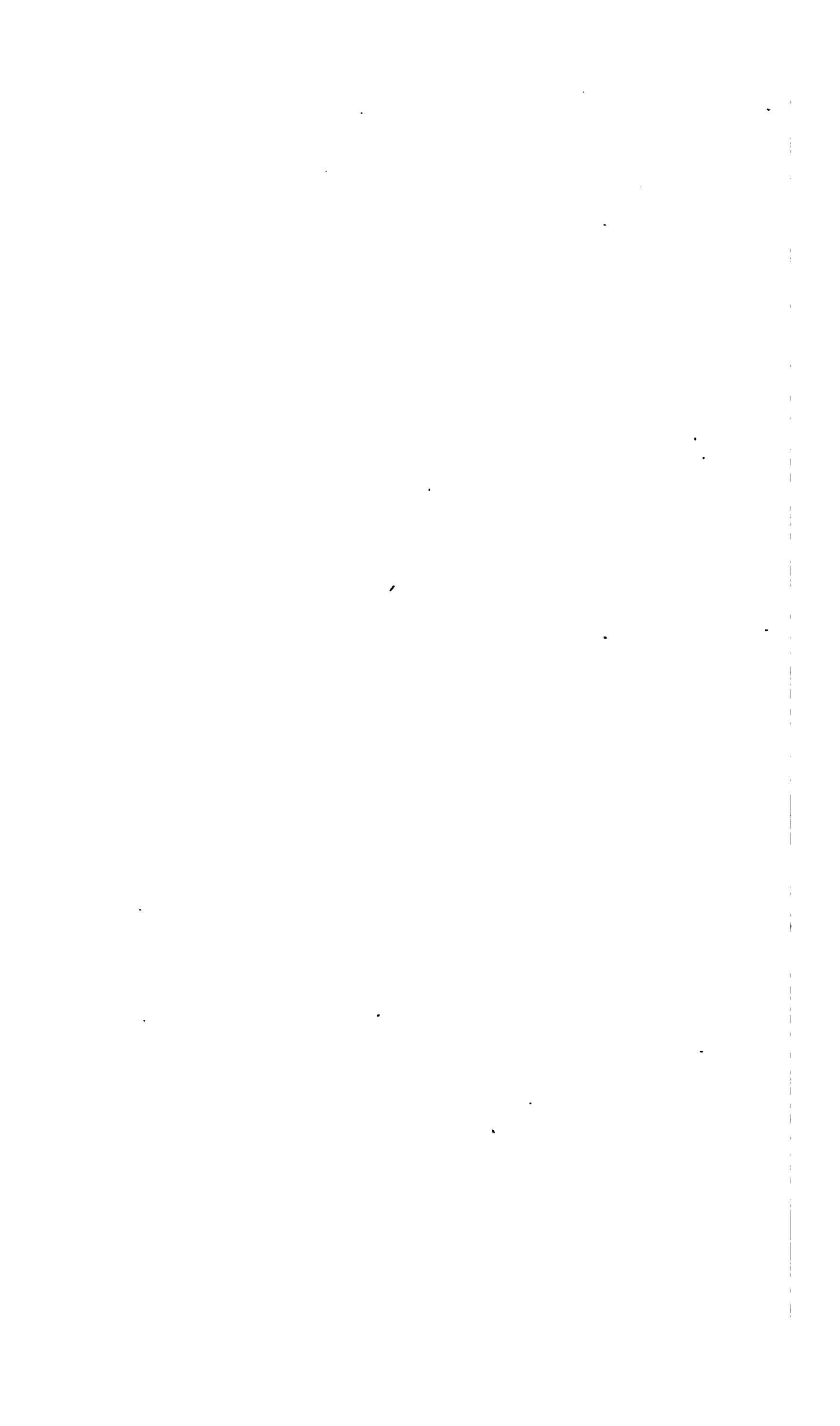

·HARVARD·COLLEGE·LIBRARY·
FROM THE BEQUEST OF
·EDWARD·HENRY·HALL·
·CLASS OF 1851·



RÉCITS

DU

SEIZIÈME SIÈCLE



RÉCITS

DU

SEIZIÈME SIÈCLE

PAR

JULES BONNET

PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE DE LA PAIX ET RUE SAINT-ARNAUD, 4

—

1864

RÉCITS

DU

SEIZIÈME SIÈCLE

DU MÊME AUTEUR

—

VIE D'OLYMPIA MORATA

TROISIÈME ÉDITION

Un volume in-8°

—

AONIO PALEARIO

ÉTUDE SUR LA RÉFORME EN ITALIE

Un volume grand in-18

Abbeville, imp. P. Briez

RÉCITS

DU

SEIZIÈME SIÈCLE

PAR

JULES BONNET

PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE DE LA PAIX ET RUE SAINT-ARNAUD, 4

1864

A

MADAME ALIOTH HORNUNG

DE BALE

FILIAL HOMMAGE

A

MADAME ALIOTH HORNUNG

DE BALE

FILIAL HOMMAGE

PRÉFACE

Le 31 octobre 1817, l'Allemagne célébrait le troisième jubilé séculaire de la publication des Thèses contre les indulgences, prélude de la Réformation. Étudiants et professeurs des universités d'Outre-Rhin s'étaient donné rendez-vous à la Wartbourg pour fêter plus dignement cet anniversaire. Du glorieux donjon qui domine la forêt de Thuringe, et où la Réforme captive avait un moment disparu avec le réformateur, s'éleva l'hymne de Luther. D'éloquents hommages furent rendus à sa mémoire. Les mêmes scènes se renouvelèrent à Erfurth, à Wittemberg, à Leipsick, et jusque dans les plus obscurs hameaux de

la Germanie. Parmi les témoins de la fête célébrée à la Wartbourg se trouvait un étudiant de l'Académie de Genève d'une physionomie sérieuse et d'une expression recueillie. Il écoutait ces chants, ces discours; il interrogeait ces lieux palpitants de souvenirs, et sentait fermenter en lui de grandes pensées. Il résolut en ce jour d'écrire l'histoire de la rénovation religieuse à laquelle Luther a attaché son nom, noble vœu réalisé depuis pour l'édification de milliers de lecteurs dans le monde entier. Cet étudiant, alors inconnu, dont la verte vieillesse est aujourd'hui occupée à faire revivre Calvin, c'était M. Merle d'Aubigné.

Cet exemple méritait d'être rappelé au moment où une autre génération s'apprête à célébrer le trois centième anniversaire de la mort de Calvin, du jour marqué sur les registres du consistoire de Genève par ces trois mots, la plus belle des épitaphes : *Allé à Dieu !* 27 mai 1564. Le réformateur voulut être inhumé sans pompe comme il avait vécu. Une pierre ne désigna pas même le lieu où fut déposé l'homme qui avait rempli l'Europe du bruit de sa renommée.

Nul ne pourrait dire aujourd'hui en parcourant le champ de repos tant de fois remué par la pioche du fossoyeur : Il est ici ! où : Il est là ! rare leçon d'abnégation perpétuée jusque dans la tombe, symbole sublime de ce culte en esprit dont Calvin n'a pas été seulement l'apôtre, mais le héros. Noyon a renié le plus grand de ses fils. Paris ose à peine inscrire son nom sur le frontispice de la bibliothèque de Sainte Geneviève. Orléans, Bourges, Poitiers ont effacé ses traces. Calvin est toujours pour la France ce redoutable proscrit qui, du seuil de l'exil, lui jetait l'éloquent appel de l'*Institution chrétienne*, et la gloire de l'écrivain est, après trois siècles, l'unique justice rendue à l'homme. L'heure n'est-elle pas venue de réviser un procès mal jugé, de restituer à la patrie cette imposante figure qui, pareille aux effigies républicaines proscrites sous la Rome impériale, brille d'autant plus qu'on ne la voit nulle part ?

Il est digne de notre temps d'abolir les restes de nos anciennes discordes, et d'inaugurer une ère de justice et d'impartialité dans l'histoire. Déjà d'illustres écrivains ont donné l'exemple de cette équité supé-

rieure appliquée à l'étude du passé. Qui ne se souvient du bel article de M. de Rémusat sur Luther? M. Guizot a consacré à Calvin une notice sobre et forte comme son modèle. M. Mignet a retracé avec grandeur l'origine et les progrès de la Réforme française éclairés d'un jour nouveau par la correspondance de Calvin [1]. Ce sujet a inspiré à M. Michelet quelques-unes de ces pages colorées, vivantes dont il a le secret. La voie est donc ouverte à l'historien qui tentera d'élever au réformateur français un monument digne de lui, et qui répudiant toute exagération, saura se montrer ferme dans ses jugements, équitable dans le blâme et l'éloge, et plaindre Servet, tout en expliquant les funestes entraînements qui égarèrent ses juges. Voué aux rudes labeurs qu'exigent les œuvres durables, il devra évoquer tous les témoignages, interroger toutes les sources, ne reculer devant aucune révélation contrôlée par d'authentiques documents. Son ambition sera de

[1] *Journal des savants*, années 1856, 1857. Ces articles formeraient un beau livre que l'éminent historien doit à ses nombreux admirateurs. Qu'il nous pardonne d'oser le lui rappeler.

faire revivre Calvin tout entier avec son âme austère et ses persuasions inflexibles qui n'étaient pas sans indulgence dans le commerce de l'amitié et dans l'intimité domestique ; avec cette âpre immolation de sa vie au devoir qui peut seule expliquer sa puissance et amnistier ses erreurs ; avec les infirmités qu'il tenait de son temps, et celles qu'il tenait de lui-même. L'histoire interrogée dans les documents originaux ne peut être un panégyrique. Elle ne jette pas un voile complaisant sur les imperfections de ses héros. Elle se souvient qu'ils sont hommes, et puise d'égales leçons dans le spectacle de leur faiblesse et de leur grandeur [1].

Il y a loin de l'idéal que j'essaie de retracer ici aux modestes *Récits* dont se compose le volume que j'offre aujourd'hui au public. Plusieurs sont déjà connus des lecteurs de la *Revue chrétienne* et du *Bulletin* de l'histoire du protestantisme français. Je les ai soumis à une révision attentive, et complétés

[1] *Lettres françaises*, préface, p. XIX et XX.

à l'aide de nouveaux documents. Plusieurs sont inédits. Bien que consacrés à des sujets distincts, sans liaison apparente, ils empruntent une sorte d'unité au cadre qui les réunit, à la figure principale qui s'y détache. On y retrouvera Calvin dans quelques épisodes peu connus de sa jeunesse, surtout dans les scènes de sa vie domestique dont sa correspondance familière nous livre les secrets. *Juan Diaz* est l'histoire d'un martyr espagnol qu'il honora de son amitié. *La Famille de Curione* est une page de la Renaissance italienne inscrite sur un tombeau du cloître de Bâle. Je n'ai pu la lire, sans répéter avec le doux Virgile : *Date Lilia* !

RÉCITS DU SEIZIÈME SIÈCLE

PREMIER RÉCIT

LES DERNIERS JOURS DE LEFÈVRE D'ÉTAPLES

Parmi les grandes figures qui s'élèvent autour du berceau de la Réforme française, il n'en est pas de plus vénérable et de plus pure que celle de Lefèvre d'Etaples. Ce savant professeur de l'Université de Paris, qui après avoir accompli, comme les sages de l'antiquité, de lointains voyages à la recherche de la vérité, commenté tour à tour Aristote, Euclide, Boèce, passe à l'étude de saint Paul, et bien avant Luther et Zwingle, voit poindre dans ses solitaires méditations l'aube d'une rénovation évangélique après laquelle soupirent tant d'âmes depuis les jour

de Valdo et de Gerson, nous apparaît comme la personnification de l'esprit humain transporté sur le seuil d'un monde nouveau qui découvre ses magiques perspectives. Si Lefèvre est plus un docteur qu'un apôtre, s'il ne possède ni l'énergie qui fait les réformateurs, ni l'enthousiasme qui fait les martyrs, sa vieillesse a je ne sais quel attrait de candeur et de pureté qui nous rappelle les premiers âges de l'Eglise. Entouré de ses disciples, à l'ombre de Saint-Germain des Prés, ou dans le diocèse de Meaux rajeuni comme par un souffle apostolique, il représente dans leur intime union la Renaissance et la Réforme, avant l'âge des disputes et des schismes, à ce moment fortuné où les disciples rangés autour du maître, et recueillant avidement sa parole, aspirent à régénérer le monde sans combats, par l'enthousiasme et la charité.

Tout semble favoriser d'abord la réalisation de ce rêve : un roi jeune, aventureux, chevaleresque, passionné pour la gloire des lettres, et professant le plus superbe mépris pour l'ignorance et la superstition ; une princesse parée du double éclat du talent et de la vertu, partageant tous les goûts de son frère, énivrée comme lui du spectacle de la civilisation

renaissante, mais éprise, dans le secret de son cœur, d'une renaissance plus pure que celle dont les Médicis avaient inauguré les merveilles ; dans le brillant cortége qui l'accompagne, des prélats, des savants, des gentilshommes, frappés de la décadence de l'Eglise, différant peut-être sur le choix des remèdes, mais n'hésitant pas à prononcer le mot de réforme ; tout semblait annoncer une ère nouvelle, également invoquée par les intelligences libres et par les âmes pieuses, entrevue, désirée par le monarque lui-même. Les Mémoires contemporains ne laissent aucun doute à cet égard : « Le roi et Madame, écrit en 1521 Marguerite de Valois, ont bien délibéré de donner à congnoistre que la vérité de Dieu n'est point hérésie. » Le journal de la reine mère Louise de Savoie n'est pas moins explicite. Qu'on en juge par ces mots : « L'an 1522, mon fils et moi, par la grâce du Saint-Esprit, commençasmes à congnoistre les hypocrites blancs, noirs, gris, enfumés et de toutes couleurs, desquels Dieu par sa clémence et bonté infinie nous veuille préserver, car il n'est pas de plus dangereuse génération en toute nature humaine. »

En lisant ces lignes significatives, on comprend

les espérances des amis de l'Evangile, et on s'associe aux vœux de Lefèvre épanchant dans une lettre à Farel les religieuses émotions dont son âme est remplie : « Dieu tout bon, de quelle joie tressaille mon cœur, quand je vois la pure connaissance du Christ se répandre dans une partie de l'Europe, et que j'espère voir se réaliser la même grâce pour notre chère France[1] ! Que le Christ lui-même bénisse nos efforts, et fasse fructifier nos labeurs ! Depuis la publication du Nouveau Testament en langue vulgaire, vous ne sauriez croire de quelle ardeur est enflammée l'âme des simples pour saisir et goûter la divine Parole. Sans doute, elle n'est point encore assez répandue à notre gré, et les adversaires ne lui manquent point. Quelques-uns, invoquant l'autorité du parlement, se sont efforcés d'entraver la publication du saint Livre. Mais notre magnanime monarque prenant en main la cause du Christ, a voulu que son peuple pût lire les oracles divins dans sa propre langue. Maintenant, dans tout ce diocèse, l'Evangile est lu au peuple les dimanches et fêtes, et l'officiant ajoute quelques

[1] « Et spero tandem Christum nostras Gallias hac benedictione invisurum. Vota audiat Christus, et cœptis ubique victor adspiret. » (Lettre du 6 juillet 1524, Bibl. de Genève, vol. 112.)

paroles d'exhortation aux versets du jour... Dieu nous donne tôt ou tard de contempler la pure lumière ! Maintenant, hélas ! ce ne sont que ténèbres dans ce Paris si déchu de son antique splendeur [1]. »

On sait comment ces pieuses espérances furent déçues ; comment le roi livré aux suggestions du clergé, aux aveugles remontrances du parlement et de la Sorbonne, à la fougue de ses passions que l'austérité morale des novateurs réprouvait sans ménagements, devint le persécuteur de ceux dont il avait d'abord protégé les croyances. La Réforme puisa un nouveau lustre dans le martyre. Le supplice de Pavannes, de l'Hermite de Livry, de Berquin, inaugura ces *auto-da-fé*, qui, malgré de passagers retours de tolérance, devaient attrister tout un règne. Le premier bûcher dressé sur le parvis Notre-Dame, fut contemporain du désastre de Pavie, date doublement néfaste dans notre histoire. La captivité de Madrid fut le signal de la persécution. Il est juste de s'en souvenir. Quels qu'aient été ses torts à l'égard de nos pères, François Ier valait mieux que le triste rôle qu'il transmit en héritage à sa race. Ne soyons pas

[1] « Nunc, nunc, nihil nisi tenebræ apud illam olim claro nomine Lutetiam ! » (*Ibidem.*)

plus rigoureux que Théodore de Bèze, qui lui donne une place parmi les témoins de la vérité à laquelle il infligea de si cruelles épreuves ! La Réforme, toute meurtrie de ses coups, n'a pas eu d'anathèmes pour ce roi capable de sentiments généreux, qui ne signa qu'à regret les premiers arrêts de mort, qui disputa longtemps Berquin au bûcher, et dont l'agonie fut troublée par les lugubres apparitions de Cabrières et de Mérindol !

Deux tendances se dessinent au sein de la renaissance évangélique, presque à ses premiers jours. Confondues, à l'origine, par la communauté de la foi et des périls, elles ne devaient point tarder à se séparer avec éclat. L'une, plus respectueuse à l'égard de l'Eglise établie, s'abstenant de toute attaque violente contre ses dogmes et ses institutions, et ne demandant qu'à la Parole sainte le secret du renouvellement spirituel de la chrétienté ; c'est celle de Lefèvre d'Etaples et de Gérard Roussel, prédicateur de la reine de Navarre. L'autre, plus hardie, plus radicale, ne séparant pas la prédication de la vérité de controverse dirigée contre les erreurs, et que personnifieront successivement Farel et Calvin. Pour les

premiers, il s'agissait moins de reconstruire un édifice, objet de la vénération des siècles, que d'en extirper les abus. Selon leur dicton favori : *Il fallait nettoyer la maison de Dieu, mais non la détruire.* Formés à cette école mystique qui n'a jamais manqué d'interprètes en France, et qui a trouvé son expression la plus pure dans le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* ; ne voyant dans les formes du culte que l'enveloppe fortuite et passagère des idées infinies, ils attachaient une médiocre importance aux pratiques extérieures, tout en s'y accommodant de leur mieux, par amour de la paix, et pour ne point scandaliser les faibles. Une Eglise épurée, une réforme sans schisme, tel était leur vœu. Ce vœu était aussi celui de Farel, et des esprits plus ardents qui avaient franchi pour ainsi dire d'un bond la distance qui sépare la conversion de l'apostolat. Mais cet apostolat, comme celui des premiers siècles, devait être douloureux. Son emblême était la couronne d'épines posée sur le front du divin Crucifié, léguant pour règle à ses disciples sa seule Parole, et leur interdisant toute transaction avec l'idolâtrie ou l'impiété. Dans ses désirs de conciliation, le premier parti ne fut pas sans faiblesses. Dans son zèle ardent

pour la vérité, le second ne fut exempt ni d'imprudences, ni de témérités ; mais elles se sont effacées dans la glorieuse transfiguration du martyre! La persécution ne distingua pas entre eux, du moins à ses commencements. Au premier souffle de l'orage, Lefèvre s'enfuit à Strasbourg. Nous le retrouvons bientôt après à Blois, enfin à Nérac, sous l'aile protectrice de Marguerite.

C'est là qu'on aime à le suivre, dans cette période de six années (1531-1537) qui précéda sa mort, et durant laquelle la sollicitude de la reine de Navarre ne cessa de veiller sur lui. L'amie de Briçonnet, la princesse au cœur généreux, qui avait pris pour devise ces mots : « *Non inferiora secuta* ! » et qui ne sépara jamais les effusions d'une piété libre des ravissements de la contemplation mystique, était unie par plus d'un lien au pieux vieillard qui avait développé la théorie de l'amour pur, et ouvert par la traduction du Nouveau Testament une nouvelle source de foi et de poésie aux âmes altérées de spiritualité. Imbue, comme Lefèvre, de ce mysticisme quiétiste qui contemple les luttes de la vie sans y prendre part, et qui gémit de la décadence de l'Eglise sans avoir le courage d'en sortir, elle tendit

toujours une main secourable aux novateurs, à ceux-là surtout qui, dans leurs rêves de régénération religieuse, s'arrêtaient effrayés comme elle au bord du schisme. Le plus beau titre de Marguerite est la protection qu'elle accorda aux persécutés. C'est le privilége de la femme de compatir aux douleurs inséparables de toute révolution. Son génie c'est la pitié, qui s'attendrit sur les victimes, et désarme quelquefois les bourreaux. Cette mission consolatrice, qui l'exerça plus noblement que Marguerite dans cet asile ouvert à tous, et dont elle fit, selon le langage allégorique du temps, un Parnasse et un Carmel ? On l'y voit sans trop d'efforts, entre Paul Paradis et Bonaventure Despériers, s'entretenant avec Lefèvre des mystères de la vie future dont elle essayait, dit-on, de surprendre les secrets au chevet des mourants, et unissant, dans sa piété pleine de contrastes, les délassements profanes de l'*Heptameron* aux mystiques élans de l'*Ame pécheresse*. Est-ce la même main qui a tracé les libres propos de *Parlamente* [1] et ces belles strophes en l'honneur des martyrs?

> Resveille-toy, Seigneur,
> Fais ton effort

[1] Une des devisantes de l'*Heptaméron*.

De venger en chacun lieu
Des tiens la mort.

Tu veux que ton Evangile
Soit presché par tous les tiens
En chasteau, bourgade et ville,
Sans que l'on en cèle rien ;
Donne donc à tes servants
Cœur ferme et fort,
Et que d'amour tous fervents
Ayment la mort.

Donne-leur telle parole
Qu'ils tirent à toy les cœurs,
Et que de doctrine folle
A la fin soient vainqueurs ;
Et que par la vive foy
Viennent au port
Du salut promis de toy,
Après la mort.

La mort qui à l'infidèle
Est horrible à regarder,
A ton enfant est si belle
Qu'il ne craint s'y hasarder.
Avance donc Seigneur
Ton doux support
Leur donnant pour tout honneur
Joyeuse mort. [1]

[1] Poésies de Marguerite de Navarre. *Chansons spirituelles*, t. I, p. 508.

Les seuls évènements de la cour de Nérac étaient l'arrivée de quelque réfugié, proscrit de l'opinion ou de la foi, qui venait demander un asile à la sœur de François Ier. C'était parfois un prédicateur de renom, hésitant entre l'ancienne et la nouvelle Église, comme l'abbé de Clairac, Gérard Roussel, qui, s'il encourut de justes censures de la part de ceux qui avaient salué en lui un réformateur, donna l'exemple des plus hautes vertus dans l'évêché d'Oléron ; parfois un poète, Clément Marot, âme impressionnable et légère qui traversa la Réforme comme une aventure de plus dans les vicissitudes de sa vie, et qui successivement errant à Ferrare, à Genève, alla s'éteindre tristement à Turin; tantôt des fugitifs plus obscurs, dont l'histoire n'a pas gardé le nom, et qui n'invoquaient pas en vain l'assistance de Marguerite. Lefèvre d'Étaples retrouvait dans Gérard Roussel son disciple le plus cher, depuis que Farel secouant, comme les premiers apôtres, la poussière de ses pieds, était allé porter en Suisse son ardente activité. De graves évènements accomplis en 1533 à Paris, allaient amener à Nérac un visiteur dont le souvenir doit être particulièrement rappelé dans ces pages : on a déjà nommé Jean Calvin.

C'était l'usage dans l'Université que, le jour de la *Toussaint,* le recteur inaugurât l'ouverture des cours par une solennelle harangue, en présence des facultés réunies. Cette tâche échut le 1er novembre 1533 à Nicolas Cop, recteur en exercice, et son discours, manifeste hardi de réforme, était l'œuvre d'un de ses amis dont le nom, déjà célèbre dans les écoles, allait acquérir dans l'Église une bien autre célébrité. Quelle ne fut pas la stupeur des clercs réunis dans l'église des Mathurins, non loin de la vieille Sorbonne, quand ils entendirent les propositions d'une foi épurée, aussi éloignée des arguties de la scolastique que des puérilités de la dévotion du temps ! Un curieux fragment de ce discours, écrit de la main de Calvin, et conservé jusqu'à nous, permet d'en juger : « C'est une chose grande et qui surpasse toutes nos paroles et nos pensées que la philosophie chrétienne. Elle a été apportée à l'homme par le Christ lui-même, comme le secret du véritable bonheur. Par elle nous sommes assurés que nous sommes enfants de Dieu, et devant ses rayons pâlit la vaine sagesse du siècle. Celui qui l'a reçue en partage s'élève autant au-dessus des autres hommes, que l'homme lui-même s'élève au-dessus de la brute.

Pour nous faire ce don magnifique, Dieu a revêtu notre chair dans la personne de son fils, et immortel s'est volontairement abaissé jusqu'à la mort, gage de notre adoption dans les cieux... Si telle est l'excellence de la philosophie chrétienne et la gloire de l'Évangile, ne dois-je pas me réjouir de l'occasion qui m'est donnée de l'expliquer en ce jour comme du plus beau privilége de ma charge académique ? Mais en un sujet si riche, par où commencer, par où finir ? La carrière qui s'ouvre devant moi est si longue que je ne puis espérer de la fournir tout entière. Je m'attacherai donc au verset de l'Évangile de ce jour. Que vos prières et les miennes s'élèvent à Dieu et au Christ, seul intercesseur près du Père, pour le supplier d'éclairer nos entendements ! Que mon discours glorifie à la fois le Père et le Fils ! Que le Christ soit ma sagesse, mon inspiration et mon guide[1] ! » Ce langage inouï, qui semble emprunté à l'*Institution*, ne devait pas retentir impunément à

[1] « ... Fervido ille suo spiritu mentes nostras illustret, ut quemadmodum ipse gratiam Patris, illa nostra oratio illum laudet, illum sapiat, illum spiret, illum referat. » Ce fragment si précieux écrit de la main du réformateur sur un feuillet presque illisible, évidemment contemporain de sa jeunesse, se termine par la salutation d'usage à la Vierge : *Ave gratia plena* '... Une main étrangère a écrit en marge ces mots d'excuse : « Hæc quia illis temporibus danda fuere, ne supprimenda quidem putavimus. »

l'oreille des disciples de Duchêne et de Béda. Cop et Calvin durent chercher leur salut dans la fuite.

Le mystère le plus profond s'attache dès lors aux pas du jeune réformateur, errant de lieu en lieu, et recevant une furtive hospitalité dans la demeure de quelques amis de l'Évangile. Nous le retrouvons seulement à Angoulême, sous le toit de la famille du Tillet, voué sans relâche à l'étude, absorbé nuit et jour par les méditations qui le préparent à son insu au rôle extraordinaire pour lequel il est réservé. C'est de la maison des du Tillet, de l'hospitalière cité cachée sous le nom de *Doxopolis,* qu'il rassure ses amis inquiets sur son sort, en exaltant la libéralité des hôtes dont il rapporte la meilleure part à l'amour des lettres. Puis, faisant un retour sur lui-même et sur les vicissitudes de son existence, il ajoute avec un sentiment de pieuse effusion : « J'ai éprouvé durant ces dernières années que la prévoyance de l'homme est toujours vaine. Quand je me promettais une vie paisible, un orage inattendu grondait déjà sur ma tête. Quand je n'osais espérer qu'une retraite sévère et sans charmes, un doux abri m'était préparé contre toute attente, et c'est la main du Seigneur qui l'a disposé pour moi. Confions-

nous toujours à sa bonne providence. Il aura soin de ses enfants [1]. »

Ce fut peu de mois après la scène de l'église des Mathurins, que Calvin se dirigea vers la capitale du petit royaume de Navarre. Du fond de la studieuse retraite que l'amitié de Louis du Tillet lui avait ménagée à Angoulême, ses regards s'étaient portés sur Nérac, où vivait l'homme dont le nom était inséparablement uni aux souvenirs des premiers essais de réforme en France. Sans doute Lefèvre et ses amis s'étaient arrêtés à mi-chemin dans l'œuvre qu'ils avaient entreprise, et leur inconséquence avait affligé ceux qui ne croyaient plus à la possibilité d'une transaction avec l'Église romaine. Mais, il ne faut pas l'oublier, à l'époque où Calvin se dirigeait vers Nérac, il n'avait pas encore tranché cette douloureuse question des sacrifices qu'entraîne la profession de la vérité. Il ne s'était pas dépouillé des bénéfices d'une Église dont les dogmes ne réglaient plus sa foi. Il assistait encore aux cérémonies d'un culte qui allait bientôt cesser d'être le sien. Contra-

1 « Cum promitterem omnia mihi tranquilla, aderat in foribus quod minime sperabam. Rursus cum inamœnam sedem meditarer, nidus mihi in tranquillo componebatur... et hœc omnia manus Domini. » Francisco Danieli (1534.) Corresp. inédite.

diction singulière et cependant naturelle de l'esprit le plus logique et le plus rigoureux qui fut jamais! Dans les jours de rénovation religieuse, ce n'est que lentement que les âmes les plus fortes se détachent de pratiques longtemps révérées et dont la puissance survit au prestige! En présence de Lefèvre d'Étaples rassasié de travaux et de jours, Calvin dut se trouver dans l'attitude respectueuse d'un disciple, et attendrie d'un fils. Théodore de Bèze n'a qu'un mot d'une désespérante brièveté pour raconter cette entrevue, dont la peinture au moins, à défaut de l'histoire, devrait consacrer le souvenir [1]. Avec quelle émotion le vieillard, dont les écrits avaient préparé la restauration de l'Évangile aux premières années du siècle, et qui maintenant s'inclinait vers la tombe, dut recevoir les confidences du jeune mais puissant docteur qui venait recueillir son héritage! Ne se souvint-il pas de Siméon entonnant son cantique d'adieu, et du prophète de l'ancienne alliance qui salua de loin la terre promise sans y entrer?

La visite de Calvin fut le dernier évènement de la

[1] « Excepit autem juvenem bonus senex et libenter vidit, futurum augurans insigne cœlestis in Gallia instaurandi regni instrumentum. » (*Vita Calvini*).

carrière terrestre de Lefèvre d'Étaples. Il vécut néanmoins assez pour apprendre les rigoureuses persécutions dont l'affaire des *Placards* fut le signal en 1535, et pour lire (comment en douter ?) l'admirable plaidoyer que de la terre d'exil où il était déjà parvenu, Calvin adressait au monarque persécuteur. Quelles furent les impressions de Lefèvre à la lecture de l'*Institution chrétienne?* S'il fut étonné de cette logique inflexible qui, portant la hache à la racine des abus, abolissant l'épiscopat, réduisant à deux le nombre des sacrements, substituait à l'autorité de l'Église celle de l'Écriture sainte humblement interrogée par chaque fidèle ; s'il recula devant le schisme dont Calvin proclamait dès lors l'impérieuse nécessité, et acceptait les conséquences, il ne put sans doute entendre, sans en être ému, les accents de l'éloquence tribunitienne qui glorifiait les martyrs, et par un mélancolique retour sur lui-même, il se demanda peut-être quels combats il avait affrontés, quels sacrifices il avait accomplis pour la cause à laquelle un Leclerc, un Berquin s'étaient joyeusement immolés !

Cette conjecture nous semble justifiée par un document dont l'existence longtemps ignorée est une

inestimable révélation pour l'histoire. Est-il vrai, comme le raconte Hubert Thomas, secrétaire de l'Électeur palatin, qui tenait ces détails de la reine de Navarre, que Lefèvre s'accusa de timidité au lit de mort, et qu'il témoigna son regret « de ce qu'ayant connu la vérité, et l'ayant enseignée à plusieurs personnes qui l'avaient scellée de leur sang, il avait eu la faiblesse de se tenir dans un asile, loin des lieux où se distribuaient les couronnes des martys; » ou faut-il, avec Bayle et les savants auteurs de la *France Protestante,* reléguer ce récit parmi les anecdotes apocryphes, dernier tribut de la crédulité à la vie des personnages célèbres ? Le doute semblait permis devant les témoignages contradictoires des historiens ; il ne l'est plus, devant une déposition de Farel lui-même : « Lefèvre d'Étaples, notre vénéré maître, souffrant de la maladie qui l'a enlevé, fut durant quelques jours tellement effrayé à la pensée du jugement de Dieu, qu'il ne cessait de répéter : C'en est fait de moi ! j'ai encouru la mort éternelle pour n'avoir pas osé confesser publiquement la vérité. Nuit et jour, il ne cessait de faire entendre ces tristes plaintes. Gérard Roussel, se tenant auprès de lui, l'exhortait en vain à se rassurer, et à mettre

toute sa confiance en Jésus-Christ. Lefèvre répondait : C'est un juste jugement de Dieu qui nous condamne, parce que nous avons tenu cachée la vérité à laquelle nous devions rendre témoignage devant les hommes [1]. C'était un douloureux spectacle de voir ce pieux vieillard en proie à de si vives angoisses, et terrifié à ce point par la pensée du jugement divin. Affranchi enfin de toute crainte, il s'endormit paisiblement sur le sein du Christ [2]. » Ces détails, qui portent l'empreinte de la plus scrupuleuse véracité, étaient transmis par Farel à Michel d'Arande, autre disciple de Lefèvre, devenu évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, en Dauphiné, et voici la réponse de ce dernier qui contient une éclatante confirmation du récit de Farel : « Votre lettre si pieuse et si chrétienne ne m'a pas moins vivement impressionné que vous l'avez été vous-même par la mort de notre maître commun. En la lisant, j'ai cru sentir ce glaive de l'Esprit qui pénètre jusque dans les plus intimes divisions de l'âme et du corps. J'ai cru entendre la

1 « Nos damnati sumus ; veritatem celavimus quam profiteri et testari palam debebamus. Horrendum erat tam pium senem ita angi animo et tanto horrore judicii Dei concuti... » (Relation de Farel. Bibl. de Genève, vol. 113.)

2 On connaît les termes de son testament : « Je laisse mon corps à la terre, mon esprit à Dieu et mes biens aux pauvres. »

voix du Christ qui me convainc de péché, qui me presse d'aller à lui et de me consacrer sans réserve à son service. Aidez-moi par vos prières. Soutenez-moi par vos exhortations, afin que je puisse sortir du bourbier sans fond où je suis plongé. Je vous recommande à mon tour à la grâce du Christ et à sa divine Parole. » Cette lettre touchante, qui est elle-même une révélation, a pour signature ces mots, emblèmes d'humiliation et de repentir : « Votre frère, le cœur tardif. » La main de Farel a écrit au-dessous : Michel d'Arande.

En présence de ce témoignage emprunté à la correspondance des deux hommes formés à l'école de Lefèvre d'Etaples, et dont le premier, rompant de bonne heure les liens qui l'unissaient à l'Eglise romaine, mit au service de la Réforme son infatigable ardeur, et reconquit à l'Evangile Montbéliard, Neuchâtel, Aigle, Genève, tandis que le second vieillit et mourut obscurément sous le fardeau de l'épiscopat catholique, sans avoir le courage d'en répudier les abus et d'en décliner les responsabilités, on demeure frappé du contraste de ces deux destinées, et de l'antagonisme des principes dont elles sont pour ainsi dire l'expression. Que d'hommes, au

seizième siècle, unis à l'origine par les mêmes vœux, combattant sous le même drapeau, celui de l'Evangile éternel et de l'Eglise rendue à sa pureté primitive, sont morts dans des camps opposés, les uns, revenus docilement sous le joug de l'autorité catholique sans se faire illusion sur son impuissance, et emportant avec eux le secret de douleurs silencieusement acceptées ; les autres, affrontant courageusement le combat de la vie, ne reculant devant aucun sacrifice pour mettre d'accord leur foi et leurs actes, pouvant dire avec l'Apôtre : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé ! » Lefèvre d'Etaples est le représentant le plus élevé de ce mysticisme protestant, héritage des Gerson et des d'Ailly, dont les disciples ont aimé la vérité, l'ont servie d'un cœur pur, sans lui donner le gage suprême qu'elle réclame de ses adorateurs, sans être prêts à souffrir, à mourir pour elle. A toutes les époques de l'Eglise, on rencontre ces deux classes de témoins, postérité spirituelle des Paul et des Joseph d'Arimathée. Il y a, selon la parole du Maître, les débonnaires qui procurent la paix et qui hériteront du royaume céleste ; il y a les violents qui le ravissent !

SECOND RÉCIT

CALVIN AU VAL D'AOSTE [1]

Ce n'est pas sans émotion que le voyageur, épris des grandes scènes de la nature et de l'histoire, franchit pour la première fois la solennelle limite de l'Italie, soit que par le Saint-Gothard ou le Simplon il se dirige vers les sites enchantés du lac de Côme et du lac Majeur, soit que par les gorges du Saint-Bernard il s'achemine lentement vers la cité d'Aoste. Le paysage mélancolique et sévère n'a rien qui console le regard, et laisse pressentir à l'imagination

[1] Lu à l'Académie des sciences morales et politiques dans la séance du 1er juillet 1861, et inséré dans son compte-rendu, ce morceau est reproduit sans changements.

les merveilles qui l'attendent au-delà des monts. De blanches cimes, siége d'un éternel hiver, et des pics battus par l'orage dont la nudité se couvre à peine çà et là de noirs sapins; des roches suspendues sur les pentes ou accumulées avec une effrayante confusion au fond des torrents; de loin en loin quelque bourgade sans nom, séjour de l'ignorance et de la misère, attristent la route qui devient plus âpre aux abords du couvent, monument de l'hospitalité chrétienne, élevé pour ainsi dire aux confins de la terre et du ciel, à la limite ou toute végétation disparaît, où toute vie expire, où ne subsistent plus que les miracles de la charité. Sur le versant opposé commence l'Italie, quoique la nature y conserve longtemps la rudesse de ses traits, et n'y revête qu'insensiblement la variété des teintes et la vivacité des couleurs, présages d'une région plus brillante, d'un climat plus doux. Au-delà de Saint-Remy la vallée s'élargit peu à peu, la perspective s'étend, et l'œil emprisonné jusqu'alors dans un étroit horizon se repose enfin sur des champs cultivés, des vignes en berceau, des villages au blanc clocher suspendus sur les ravins, avant de découvrir tout-à-coup, à un détour du sentier, la cité qu'arrosent le Buttier et la

Doire. Assis au pied des monts qui l'enserrent de toutes parts, Aoste semble réunir dans l'éclat des sites qui l'environnent la grâce de l'Italie et la majesté des Alpes.

L'histoire d'Aoste est pour ainsi dire gravée dans les monuments qui couvrent son sol, depuis la capitale de la celtique tribu des Salasses luttant héroïquement contre Rome, jusqu'à la cité rebâtie par Auguste, successivement occupée par les Burgondes et les Lombards, conquise par Charlemagne, puis incorporée aux domaines des comtes de Savoie dont elle est un des plus antiques apanages. [1] La ville romaine construite sur l'emplacement d'un camp, avec son arc de triomphe aux élégants chapiteaux, ses portes prétoriennes, et l'indestructible granit de ses murs qui défie les siècles, est encore debout au milieu de la cité du moyen-âge, dont les rues tortueuses se perdent dans le delta de la Doire. Une luxuriante végétation décore les ruines où se mêlent, sans se confondre, les âges et les souvenirs. Non loin des restes d'un amphithéâtre, témoin des combats

[1] Ce fut vers l'an 1027 que l'empereur Conrad le Salique, héritier du second royaume de Bourgogne, céda le val d'Aoste au comte de Savoie Humbert, dit *aux blanches mains*, en récompense des services qu'il en avait reçus en Italie.

de gladiateurs, vous rencontrez un cloître, asile de la prière, et la porte Décumane sous laquelle défilaient les légions, conduit à la tour consacrée par une pathétique fiction du génie. A l'ombre de la collégiale de Saint-Ours, naquit Anselme, qui, nourri des enseignements d'une mère chrétienne, et croyant voir dans les monts de sa patrie les degrés du trône de Dieu, les escaladait en rêve, et recevait des mains du Christ le pain des anges, avant de devenir l'oracle des écoles et de s'asseoir sur le trône épiscopal de Canterbury. Depuis ces temps reculés dont l'image s'efface de plus en plus, deux traits semblent caractériser les habitants du val d'Aoste, l'attachement à la foi catholique que l'on retrouve dans les naïves peintures du purgatoire et de l'enfer dont ils se plaisent à décorer leurs églises, et la fidélité au souverain qui reluit à toutes les pages de leur histoire. Ce n'est pas que cette population simple de cœur autant que docile d'esprit, et invariablement vouée aux soins de la vie agricole et pastorale, n'ait ressenti le contre-coup de la révolution religieuse qui agita les peuples de l'Europe au seizième siècle. Ce souffle de rénovation, qui, parti des universités de Vittemberg et de Zurich, se répandit en tant de

contrées, et fit renaître partout le mouvement et la vie, pénétra aussi dans les vallons les plus reculés des Alpes, et y déposa bien des germes qui ne devaient pas tous également lever. Pendant que la voix de Zwingle trouvait des échos sur les rives du lac Majeur, et y suscitait cette église de Locarno, illustrée par le dévoûment des Muralt et des Orelli, la réforme victorieuse sur les bords de l'Aar et du Léman, trouvait ailleurs ses luttes, ses épreuves longtemps ignorées, et c'est une de ses défaites que nous entreprenons de retracer aujourd'hui, sinon complètement, du moins avec toutes les lumières que nous fournissent des documents précieux, ainsi que les traditions locales confirmées par un monument. Sur une des places d'Aoste on remarque, en effet, une fontaine surmontée d'une croix, érigée en souvenir de la fuite de Calvin, comme l'atteste une inscription renouvelée à plusieurs reprises par la piété des habitants. Quelle est la valeur de cette inscription ? quels sont les évènements qui s'y rattachent, et qu'une saine critique peut restituer à l'histoire ? Telle est la question à laquelle nous essaierons de répondre dans ce récit.

I

Dans l'automne de l'année 1535, deux étrangers d'une apparence distinguée arrivaient à Ferrare, après avoir visité les principales cités de la Lombardie. Jeunes tous deux, et originaires, l'un d'Angoulême, l'autre de Noyon, en Picardie, ils s'étaient rencontrés sur les bancs de l'université de Paris où se pressait l'élite des écoliers de toute nation, et la communauté des études, bientôt cimentée par celle des croyances, avait fait naître entre eux une vive amitié. Le premier, appelé Louis de Haulmont (son vrai nom était du Tillet), appartenait à une famille noble qui devait fournir un évêque à l'église de Meaux, et à la magistrature d'habiles légistes se transmettant héréditairement la charge de greffier au parlement de Paris [1]. Engagé lui-même dans l'état ecclésiastique, et pourvu de très-bonne heure d'une cure à Claix, d'un canonicat à Angoulême, mais arrêté au début de sa carrière par un de ces scru-

[1] Le plus célèbre est Jean du Tillet, frère de Louis, l'auteur des savantes *Recherches sur l'histoire de France*, dédiées au roi Charles IX.

pules qui sont une loi pour les consciences délicates, il avait loyalement résigné les bénéfices qu'il reprit plus tard, après avoir vainement cherché dans la réforme une réponse aux doutes, un apaisement aux angoisses intérieures dont sa physionomie révélait le secret au dehors [1]. Le second, d'une attitude plus résolue, quoique sa stature fût médiocre, d'un teint brun, d'un regard singulièrement vif et perçant [2], cachait un nom bien connu dans les écoles sous le pseudonyme de Charles d'Espeville, qu'il avait adopté parmi les vicissitudes d'une vie errante en France et en Suisse. Chassé de sa patrie à l'âge de vingt-cinq ans par les persécutions dirigées contre les novateurs que l'on flétrissait alors du titre de sacramentaires, et pressé de rendre hommage aux croyances dont il était lui-même un des plus ardents propagateurs, il avait écrit dans la retraite à Bâle,

[1] Voir la correspondance de Louis du Tillet et de Calvin, conservée parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale (Fonds Baluse, 8069. 5), et publiée par M. Crottet, in-8°, Paris, 1850.

[2] Tel il est représenté dans un curieux portrait de la Bibliothèque de Genève que l'on a quelquefois attribué au Titien, et qui n'est qu'une copie de l'original conservé, dit-on, dans la galerie d'une illustre famille de Naples. Les traits du réformateur vu de face avec un visage coloré, une barbe épaisse, contrastent singulièrement avec le profil amaigri et sévère que la tradition lui prête uniformément à toutes les époques de sa vie.

avec le savoir d'Irénée et l'âme de Tertullien, une apologie des martyrs de la réforme, suivie d'une exposition rationnelle de leur doctrine, et avant que cet éloquent appel fut livré à la publicité, il s'était dérobé à l'admiration de ses contemporains en franchissant les Alpes pour parcourir l'Italie. Quel était son dessein? Voulait-il, sur les pas de Luther, visiter Rome saccagée par les hordes de Bourbon, s'entretenir avec ces prélats, l'ornement du sacré collége, Contarini, Sadolet, Frégoso, que l'on disait favorables à une réforme de l'église, ou cherchait-il dans le spectacle des abus contemplés plus près de leur source, une confirmation du redoutable serment qu'il s'était fait à lui-même de les poursuivre sans relâche par ses écrits? Nous l'ignorons, et quel que fût le motif d'un voyage dont les événements allaient sitôt interrompre le cours, il ne fut pas sans influence sur une des cours les plus célèbres de la Péninsule. Entre les cités du nord de l'Italie où la renaissance déployait ses merveilles, il en était une qui empruntait un éclat particulier à la présence d'une princesse française unissant aux grâces de l'esprit les plus hautes vertus. Fille de Louis XII et de la catholique Anne de Bretagne, que les démêlés de la

France avec la papauté avaient fait descendre prématurément au tombeau, élevée dans une cour dont l'élégance retenait encore un reste d'austérité, Renée n'hérita point de la fervente orthodoxie de sa mère, mais parut plutôt animée de l'esprit réformateur du monarque, qui, dans ses luttes contre Jules II, avait convoqué le concile de Pise, encouru l'excommunication, et fait frapper une médaille avec cet exergue significatif: *Perdam Babylonis nomen.* « Je loue Dieu, écrivait longtemps après sa fille, que le feu Roy mon père eust pris telle devise. Si Dieu ne luy accorda la grâce de l'exécuter, peut-estre réserve-t-il quelqu'un de ses descendants tenant son lieu pour l'accomplir [1]. » La princesse qui nourrissait à l'égard de la cour de Rome de tels sentiments, unie par les calculs de la politique à un petit prince d'Italie, vassal du Saint-Siége, Hercule d'Este, avait fait de sa capitale un autre Nérac. Elle y protégeait les libres penseurs, encourageait la traduction de la Bible en langue italienne, et prenait pour secrétaire un poète suspect de luthéranisme, qui, témoin de

[1] A Monsieur d'Espeville, 21 mars 1563. Pièce citée dans le recueil des *Lettres françaises* de Calvin, 2 vol. in-8°. Paris, 1854, t. II, p. 549, en note.

ses épreuves domestiques aggravées par les dissentiments religieux, adressait à François Ier ce touchant appel :

O roy François, elle porte tes armes
Voire et à toy s'adressent tels alarmes
Dont le plus doux ne pourrait pas sans larmes
Estre déduit.

Et ne peut l'autre a rayson estre induit
Par cet honneur où France l'a conduit,
Ni par enfants que tant beaux luy produit
Par mainte année.

Ni la bonté de la noble Rénée
Ni la douceur qui avec elle est née,
Ni les vertus qui l'ont environnée
N'y ont pouvoir [1].

Calvin ne devait pas trouver à Ferrare un accueil moins empressé que le poète dont l'âme impressionnable et légère avait également un écho pour les joies ou les douleurs de la cour dont il était l'hôte. La duchesse reçut avec avidité les instructions du grand docteur, dont la voix renfermée jusqu'alors dans l'enceinte des universités ou les conventicules des protestants persécutés, allait retentir avec tant d'autorité dans les débats du siècle. Elle goûta ces

[1] *Œuvres* de Clément Marot, édition de La Haye, 1731. *Epître à la Royne de Navarre*, t. II, p. 94 et 95.

croyances austères qui abattent l'homme dans son néant pour le relever dans sa grandeur, et qui ne blessent que pour guérir. On montre encore dans le palais des ducs d'Este, à côté de la salle de l'aurore où l'artiste Ferrarais Dosso Dossi a peint les Heures du jour, une chapelle décorée par le pinceau du Titien. C'était là qu'avaient lieu les entretiens du réformateur et de sa royale catéchumène, en présence de Louis du Tillet, de la famille de Soubise, et de quelques savants favorables aux doctrines nouvelles. L'auteur de *l'Institution chrétienne* y exposait le système du salut, tel qu'il l'avait puisé dans l'étude de saint Paul et de saint Augustin. Il y proclamait la nécessité d'un culte en esprit, également éloigné du formalisme de la foule, et du froid hommage de la philosophie au Dieu inconnu. Ses exhortations se gravaient dans les âmes. Le nombre des disciples de la réforme croissait de jour en jour dans cette cour élégante et frivole où l'Arioste venait de mourir, où le Tasse devait régner. Mais le secret de ces entretiens ne tarda pas à transpirer au dehors. Les inquisiteurs depuis longtemps répandus dans les villes d'Italie, dénoncèrent le novateur que la protection même de la duchesse ne put dérober à leurs

poursuites. S'il faut en croire le docte Muratori instruit, dit-il, par une personne qui avait lu les rapports de l'inquisition, Calvin fut saisi dans le palais même qui lui servait d'asile [1], et il était déjà conduit à Bologne où devait s'instruire son procès, quand, sur la route, il fut enlevé par des cavaliers masqués, comme Luther, après la diète de Worms, et rendu inopinément à la liberté. Quelle main avait fait le coup? Chacun, dit Muratori, le devina facilement [2].

Quoi qu'il en soit, le mystère qui avait jusqu'alors entouré les pas du réformateur devient à partir de ce jour plus profond, et l'on ne peut suivre ses traces de loin en loin, qu'à la lueur des traditions interrogées scrupuleusement de lieu en lieu. Il traverse furtivement Modène, patrie de Castelvetro, et y reçoit peut-être l'hospitalité des membres de cette famille qui cherchèrent plus tard un asile à Genève [3]. Évitant avec soin les routes fréquentées, et suivant la direc-

[1] Le Palais *del magistrato*, situé sur la place du Dôme et attenant au château des ducs d'Este. Antonio Frizzi, *Guida del forestiere per la citta di Ferrara*, 1 vol. in-12, 1787. p. 43.

[2] « Onde fosse venuto il colpo, ognun facilmente immaginò. » *Annali d'Italia*, édition de Venise, 1833, t. XLVIII, p. 181.

[3] Louis, le célèbre critique, et Jean Marie, son frère, tous deux suspects de luthéranisme. Dans les travaux de démolition de l'ancienne villa de Castelvetro, près de Modène, on découvrit en 1823

tion de l'Apennin, il séjourne dans un bourg voisin de Reggio, à Scandiano, où les recommandations de la duchesse de Ferrare lui ont sans doute ménagé un asile [1]. Il franchit enfin la frontière des États d'Este, et traversant rapidement Parme, Plaisance, soumises à l'autorité de l'Église, il arrive en Piémont. Ici se place un des épisodes les plus dramatiques de ce périlleux voyage. La réforme prêchée sur les rives du Pô, par de hardis missionnaires, sortis de la noblesse et du peuple, Curione, Agostino Mainardi, avait provoqué à la fois de vives sympathies et d'énergiques répulsions dans les contrées subalpines. Calvin en fit l'épreuve, au péril de ses jours, dans le val de Grana entre Coni et Saluces. Encouragé, sans doute en secret, par quelques adeptes de sa doctrine, il osa l'annoncer aux habitants de cette vallée; mais il fut violemment interrompu dans ses prédications, et les femmes de Caraglian, près de Coni, ameutées par les prêtres, chassèrent le réformateur à coups de

une armoire scellée dans un mur, et contenant les divers écrits de Calvin « di prime edizione ed ottimamente conservati. » Ils font aujourd'hui partie des riches collections de la bibliothèque d'Este. Valdrighi, *Alcune lettere d'illustri Italiani*, Modène, 1827, p. 10 de la préface.

[1] *Chronique* inédite de Reggio. Communication de M. le marquis Joseph Campori.

pierres[1]. Il ne fut pas plus heureux à Saluces, où de nos jours encore on célèbre un service annuel en commémoration du passage du grand hérésiarque, et de la persévérance des habitants dans la foi de leurs pères[2]. Ainsi traqué de lieu en lieu, et n'ayant pour compagnon de ses aventures que Louis du Tillet dont l'âme contemplative et douce était peu faite pour les misères de ce dur apostolat, et ne devait recouvrer sa sérénité qu'en rentrant sous le joug de l'autorité catholique, il atteignit Pignerol. Non loin de cette ville, dans les abruptes vallées que domine le mont Viso, se trouvait l'asile des Vaudois du Piémont, auxquels la persécution la plus longue et la plus acharnée n'avait pu ravir leurs antiques croyances, et qui, réformés sans réforme, par la perpétuité de la foi ravivée dans le martyre, venaient de signer leur pacte de fraternité avec l'Église nouvelle, en lui offrant la Bible traduite en langue vulgaire par un enfant de Noyon, Robert Olivetan. Rien de plus touchant que la dédicace où sont résumées à grands

[1] *Chronique d'Aoste*. Msc. de la Bibl. du roi à Turin, cité par M le pasteur Gaberel, *Histoire de l'Eglise de Genève*, t. I, p. 266.

[2] Je dois ce renseignement à M. Georges Appia, ancien pasteur de la Table vaudoise à Pignerol.

traits les épreuves des Vaudois, depuis les jours de Valdo. « Le peuple qui te fait ce présent a esté plus de trois cents ans banni de ta compagnie. Il a esté tenu pour le plus méchant qui fut jamais. Les nations emploient encore son nom pour extrême injure. Toutesfois c'est le vray peuple de patience lequel en foy et en charité a vaincu silencieusement tous les assauts. Ne le reconnais-tu point? C'est ton frère, ton Joseph qui ne se peut plus tenir qu'il se donne à connaître à toy [1]. » Calvin n'ignorait pas l'existence de cette tribu des Alpes, miraculeusement conservée aux confins de la France et de l'Italie. Il savait tous les détails de ce synode évangélique d'Angrogne,[2] où les missionnaires de la Suisse, Farel, Saunier, avaient reçu l'accueil le plus fraternel, et sans doute, à la vue des monts qui protégeaient ce peuple fidèle, un hommage, un vœu de pieuse sympathie s'éleva de son cœur vers ces témoins des anciens jours, associés aux combats de la chrétienté rajeunie. Mais pressé de rentrer en Suisse, il se dirigea vers le nord, et remontant à Yvrée le cours de la Doire, il

[1] *Bible française* de Robert Olivetan, beau volume in-f° de près de deux mille pages. Les feuillets ne sont pas numérotés. La préface est datée des Alpes, *ce* VII *février* 1535.

[2] Réuni le 12 septembre 1532.

ne s'arrêta qu'au pied du grand Saint-Bernard. C'était au mois de février 1536. Son dessein était sans doute de franchir les Alpes sans retard par le seul passage qui offrît alors une route sûre et fréquentée; mais il avait compté sans les graves événements qui venaient de s'accomplir de l'autre côté des monts, et dont le récit nécessaire à l'intelligence des scènes qui vont suivre, réclame à son tour notre attention.

II

La Maison de Savoie, une des plus anciennes de l'Europe, n'a pas traversé dans les vicissitudes de son histoire de crise plus redoutable que celle qui marqua pour elle la première moitié du XVIe siècle. Sortis de la Maurienne, leur berceau, pour se répandre sur l'un et l'autre versant des Alpes, les princes de cette Maison montrèrent de bonne heure un courage instinctif, une politique habile, une froide intelligence des avantages qu'ils devaient à leur position [1]. Ils en recueillirent les fruits sous le règne

[1] Nous empruntons beaucoup dans cette partie de notre travail à l'éminent continuateur de Jean de Muller, M. Vulliemin, qui a si dignement raconté les destinées de la Suisse au XVIe et au XVIIe siècle, *Histoire de la Confédération suisse*, t. XII, L. VIII, *passim*.

du comte Pierre, surnommé de son temps le *Petit Charlemagne,* et qui, seigneur de Suse, de Turin et d'Aoste, héritier du Faucigny et du Chablais, étendit le premier son autorité sur la belle contrée qui se déploie en amphithéâtre autour du Léman. De grands princes continuèrent son œuvre. Amédée VIII parut l'achever, en léguant à ses successeurs les droits du vidomnat à Genève. Mais là se trouva l'écueil de la dynastie envahissante dont tout l'effort tendait à reconstituer au centre des Alpes, sur les débris du royaume de Bourgogne, un État pareil à celui que les héritiers de Hugues-Capet et de Rodolphe de Habsbourg avaient fondé sur le sol de la Gaule et de la Germanie. Dans leur travail incessant pour conquérir et s'assimiler les cités de l'Helvétie romane, les ducs de Savoie, secondés par la noblesse du pays, allaient rencontrer d'héroïques bourgeoisies formées dans les luttes civiles, jalouses des priviléges qu'elles avaient acquis au prix de leur sang, et derrière elles ces redoutables cantons de la Suisse, fiers de leur indépendance scellée par tant de victoires, et récemment consacrée dans les champs de Grandson et de Morat. Réduite à ses seules ressources, Genève aurait infailliblement succombé, malgré l'énergie

de ses enfants. Mais la Providence qui veillait sur elle et la destinait à de grandes choses, lui ménagea un utile appui dans l'alliance de Berne et de Fribourg, un instrument de salut dans la réformation qui retrempant les âmes, fortifiant les caractères, fit de l'émancipation d'une cité une patriotique légende, digne de trouver place à côté de Sempach et de Morgarten.

Pour dompter la résistance de Genève et contenir les cantons, il eût fallu un de ces princes habiles, entreprenants, joignant à l'esprit de leur siècle le don de se faire aimer de leurs peuples, que l'on avait vus se succéder presque sans interruption en Savoie durant cent cinquante ans. Mais les temps étaient bien changés. Après les jours de grandeur et de prospérité où l'étoile de Savoie rivalisait d'éclat avec les plus vieilles couronnes, vinrent les jours de décadence où le pouvoir affaibli par les minorités, énervé par les factions, perdit toute force au-dedans, tout prestige au-dehors. Ce fut l'héritage de Charles III, prince inhabile et malheureux, quoiqu'il ne fût dépourvu ni d'ambition, ni de courage et d'opiniâtreté, et dont la mélancolique destinée, ballottée entre le trône et l'exil, rappelle par plus d'un

trait celle des Stuarts. Allié aux deux plus puissants monarques de son temps, et ne pouvant favoriser l'un sans encourir le redoutable ressentiment de l'autre, il se réfugia dans un système de neutralité qui ne lui fut pas moins funeste qu'une hostilité déclarée. On le vit complimenter, tour à tour, le vainqueur de Marignan et celui de Pavie, sans prévoir ces retours de fortune qui déjouent les combinaisons le mieux concertées, et livrent tôt ou tard le plus faible à la merci du plus fort. La France encouragea l'insurrection de Genève, dont l'alliance des cantons assura l'affranchissement. Entré dans cette ville le 28 mai 1519, grâce à la complicité de l'évêque et d'une fraction de la bourgeoisie, Charles III en sortit, pour n'y plus rentrer, en 1525, après avoir tenté d'établir, par la corruption et la terreur, une tyrannie qui ne survécut pas à son départ. Le sang de Berthelier, de Levrier et de Pécolat ne coula pas en vain. Le supplice de ces grands patriotes consomma le divorce entre Genève et Charles de Savoie; la Réforme le rendit irrévocable, en plaçant la liberté renaissante sous la garde d'une foi nouvelle, et en gravant sur les murs de la cité vouée à Jésus-Christ la devise que trois siècles allaient justifier : *Post*

tenebras lux[1] ! La lutte prit dès lors de plus larges proportions. Charles III n'eut pas seulement à combattre pour réduire une population insurgée, mais pour garder ces rives du lac dont Berne et Fribourg convoitaient la possession. Longtemps sourds aux cris de Genève réduite aux abois, les Bernois s'émurent quand ils virent dans les complications de la lutte entre la France et l'Autriche, l'orage éclater de toutes parts sur l'infortuné Charles III. En 1534, un envoyé du roi de France, Guillaume Poyet, s'était présenté à Turin, réclamant au nom de son maître Nice, Chambéry, qu'il prétendait tenir de sa mère Louise de Savoie. Purpurat, président du conseil ducal, n'eut pas de peine à montrer la vanité de ces prétentions : « N'en parlons plus, dit alors l'ambassadeur, car le roi le veut ainsi. — C'est une loi, répondit Purpurat, que je ne trouve pas dans mes livres. » Après l'échange de telles paroles, la guerre était inévitable et la spoliation du duc assurée.

Le moment était donc habilement choisi par les Bernois pour intervenir, et l'élan populaire s'accor-

[1] On ne peut qu'indiquer très-sommairement ici les phases de cette révolution, retracées avec un art supérieur par M. Mignet dans son beau *Mémoire sur l'établissement de la Réforme à Genève*.

dait avec les conseils de la froide politique pour les y décider. Pendant que les prêcheurs de Genève, semblables aux prophètes dont les exhortations soutenaient Israël aux heures du péril, annonçaient l'armée libératrice, elle quittait Berne le 22 janvier 1536, après avoir reçu la bénédiction de Haller mourant, et s'avançait sous la conduite d'un héros, Franz Négueli, avec l'ardeur qui avait autrefois inspiré les Croisades, et qui éclate avec une singulière énergie dans un chant contemporain dont voici quelques fragments :

« Peuples, faites silence, et vous mes frères d'armes, répétez mon joyeux refrain : l'ours est sorti de son antre, la prudente bête, au pas ferme, au cœur intrépide. Il s'est mis aux champs, et c'est pour arracher à la mort ceux que la terre entière avait abandonnés.

» Voilà neuf ans que Genève poursuivie, haletante, a recherché notre alliance. Voilà neuf ans que le duc, Pharaon nouveau, la tient sous le bâton captive, éplorée et n'en pouvant plus. L'heure est venue pour la pauvre Israélite de passer la mer.

» De quel cri de douleur n'a-t-elle pas fatigué les échos des Alpes? Tout dormait. Les rochers même

ont été émus. Les confédérés sont demeurés insensibles. Berne seule a été attendrie. En cet âge de douleur pour les enfants du ciel, de combat pour les pauvres de cœur, l'ours, l'ours seul a ouvert ses entrailles à la pitié.

» Ç'a été un beau jour pour les amis du Christ que celui où l'ours a poussé son cri de guerre. Ç'a été pour le prince un jour de honte et de confusion. Qu'il vienne, le téméraire, que ses gonfanons se déploient, car c'est un affront pour lui que de voir nos oursins passer leur hiver sur son patrimoine.

» Courage, ma vaillante bête! courage, et l'œuvre accomplie, tu viendras te refaire en mes pâturages. Ma loi est salutaire, elle est pure, elle rafraîchit les sens, elle relève le cœur. Elle rend aux aveugles la lumière et porte aux mourants la santé[1]. »

Tels étaient les chants des Bernois traversant fièrement et les rangs serrés, les provinces conquises par l'épée de Pierre de Savoie, et ravies à son faible successeur sans qu'un combat au moins illustrât sa défaite. Nyon, Divonne, Gex, firent leur soumission aux vainqueurs. Genève les accueillit avec transport.

[1] *Histoire de la Confédération suisse*, t. XI, p. 124, 142 et 143.

C'était l'ivresse de la victime placée durant six ans sous le couteau, et qui voit s'ouvrir devant elle une perspective indéfinie de gloire et de liberté. L'élan de l'armée victorieuse ne se fût pas sans doute borné à sa délivrance, si François I[er], démasquant tout-à-coup ses desseins, n'eût donné le signal d'une double invasion de la Savoie et du Piémont. Son ambassadeur, M. de Villebon, parut au camp des confédérés déjà parvenus à Saint-Julien, pour prier au nom du roi « ses bons compères de lui estre en aide » et de lui réserver sa part des dépouilles. Négueli s'arrêta. Il suffisait à Berne d'avoir conquis en une campagne de quelques jours le pays de Vaud, Gex, le Chablais, dont l'étendue égalait presque son ancien territoire, d'occuper militairement les rivages dont la capitulation de Chillon, où languissait Bonivard, allait bientôt lui assurer la possession. Des Alpes de Naye aux roches du Jura où pend le fort de l'Ecluse sur le lit étroit et profond du Rhône, tout reconnut son autorité. A la suite des guerriers rentrant à pas lents dans leurs foyers, avec leurs chariots chargés de butin, marchaient les ministres prêchant un culte nouveau dans les villes et les bourgs où l'ancien culte avait vu s'affaiblir son empire, et l'on pouvait pré-

la personne du souverain, à la cause de la religion, compagne de ses malheurs comme elle l'avait été de la gloire de ses aïeux. Mais ce sentiment n'exerçait pas sur tous un égal empire. Quelques-uns se montraient plus enclins aux changements. Ils avaient respiré l'air du siècle, et dans le débat entre les choses anciennes et les choses nouvelles, qui, sous toutes les formes, passionnait les esprits, ils paraissaient moins soucieux du maintien des habitudes et des croyances traditionnelles, que préoccupés des droits de la conscience et du besoin d'examiner, qui, dans les jours de rénovation, ne se sépare pas de celui de croire. Ils étaient frappés de la décadence de l'Eglise et appelaient de tous leurs vœux une réforme. Les doctrines des réformateurs ne leur étaient point inconnues. Elles s'étaient introduites dans leur patrie, sur les pas du brillant général qui avait porté si haut la gloire des cantons helvétiques, et qui joignait à l'intrépidité du soldat la ferveur du sectaire. Dans une conférence entre Berne et le duc de Savoie, tenue au val d'Aoste vers la fin d'octobre 1535, et dont l'objet était le règlement des difficultés pendantes à Genève, Négueli avait stipulé comme premier point le libre exercice de la religion : « Que

Genève, avait-il dit, soit assurée de garder l'Evangile, et tout le reste s'arrangera sans peine. » Le duc avait refusé. Négueli insistant, il s'était retranché derrière l'honneur de sa race qui lui interdisait toute capitulation sur ce point : « Jè le voudrais, ajouta-t-il, que mes gentilshommes ne le souffriraient pas. Ils sont résolus à sacrifier corps et biens pour exterminer les sectateurs de Luther[1] ! »

Ainsi se rencontrèrent, pour la première fois, sur les bords de la Doire les deux doctrines dont la lutte allait bientôt agiter ces contrées. Négueli ne se rendit pas seul à la conférence d'Aoste. Il y parut avec une nombreuse suite, dans l'appareil qui convenait au représentant d'une République puissante et redoutée. Derrière lui se trouvaient quelques-uns de ces prêcheurs, à la parole vive et hardie, que Berne adjoignait habilement à ses généraux, missionnaires politiques autant que religieux, chargés de préparer ou d'affermir les conquêtes de la seigneurie, en mettant les croyances d'accord avec les institutions. Leur présence au val d'Aoste donna un point d'appui aux besoins, aux désirs vagues encore qui tourmen-

[1] Arch. de Berne, *Welsche missiven*, ann. 1535. *Histoire de la Confédération suisse*, t. XI, page 120 et 121.

taient en secret bien des âmes. Assurément, ils ne demeurèrent pas muets durant les négociations auxquelles ils étaient mêlés, comme témoins ou comme acteurs, et leurs doutes adroitement exprimés sur l'autorité du Pontife de Rome, leurs vives censures des mœurs du clergé, des superstitions populaires, leurs appels au témoignage de l'Ecriture Sainte dont les citations revenaient sans cesse dans leurs discours, trouvèrent un écho dans beaucoup d'esprits. Ce fut le germe d'une œuvre évangélique, dont les rapides progrès sont attestés par un observateur digne de confiance, le syndic Amy Porral, alors ambassadeur de Genève à Berne : « Le duc, écrivait-il, a beaucoup d'affaires au-delà des monts, en partie à cause de l'Evangile. Il se répand par tout le pays. C'est une chose qu'il faut qu'elle aille en avant en dépit des princes, puisqu'elle est de Dieu. » Et dans une seconde dépêche, écrite au mois de décembre 1535, on lit ces paroles significatives : « Les Aostains ont grosses questions avec leur évêque, à cause des excommuniements qu'ils ne peuvent souffrir[1]. » Ces rapports du diplomate Génevois, épiant avec une

[1] Gaberel, *Histoire de l'Église de Genève*, t. I. Appendice, p. 102.

joie mal contenue tous les symptômes de dissolution de la Maison de Savoie, comme autant de signes avant-coureurs de la délivrance de sa propre patrie, n'éclairent-ils pas d'un jour nouveau la situation du val d'Aoste au mois de février 1536? Ne sont-ils pas la révélation d'une crise religieuse, peut-être d'un schisme dont les détails nous sont inconnus, et auquel la présence de Calvin allait imprimer une impulsion plus rapide?

A peine arrivé à Aoste, il y devient, en effet, par le concours naturel des circonstances, le centre de réunions actives, mystérieuses, dont on devine le caractère et dont on pressent le but. La ville était fermée par ses murs romains flanqués de tours qui en défendaient l'approche. Sans doute, en ces jours d'alarmes où les Alpes du Valais n'opposaient qu'une faible barrière aux agressions des Bernois, où les bruits de guerre retentissaient de toutes parts, les portes étaient gardées avec un redoublement de vigilance et de sévérité. Le réformateur se tint au dehors. Non loin de la ville, sur les premières élévations des monts aux pieds desquels serpente la route du Saint-Bernard, il est un bâtiment qui domine au loin le paysage. C'est la grange de *Bibian*, autrefois

la propriété de la noble famille de Vaudan, et connue de nos jours encore sous le nom de : *Ferme de Calvin*[1]. Il y trouva un asile. De la terrasse élevée son regard plongeait sur la ville, et pouvait presque échanger des signaux avec ses partisans. Chaque jour, à l'ombre de ces murs, se réunissaient autour de lui quelques disciples attirés par la noblesse de ses manières et l'autorité de ses discours. Leur nombre s'accrut rapidement. C'est le privilége du génie de ne pouvoir se dérober longtemps à l'attention des hommes, et d'exercer partout cet irrésistible ascendant auquel on reconnaît ses élus. Ainsi, dès sa jeunesse, à Paris comme à Bourges, dans son obscure retraite d'Angoulême comme dans la savante université de Poitiers, Calvin avait vu les personnages les plus distingués s'attacher à ses pas, et lui décerner par leurs hommages cet apostolat religieux qui s'impose aux véritables réformateurs : « Tous ceulx, dit-il, qui avoient quelque désir de la pure doctrine, se rangeoient à moy pour apprendre, com-

[1] Le bâtiment actuel est de construction récente. Pour y arriver on quitte à peu de distance de la ville le chemin du Saint-Bernard, pour suivre à gauche un sentier montant à travers les vignes. Tout près s'élève une petite chapelle. Est-ce en expiation du séjour de Calvin dans ces lieux ?

bien que je ne fisse que commencer moy-mesme. Et moy qui de mon naturel ay toujours esté un peu sauvage et honteux, aimant le recoy et la tranquillité, je cherchois à me tenir caché à tous les regards. Mais tant s'en faut que je vinsse à bout de mon désir, qu'au contraire toutes retraites et lieux à l'escart m'estoient comme escoles publiques[1]. » — Il en fut de même à Aoste, et sa voix, grave et passionnée, proclamant la déchéance de l'Eglise, la nécessité d'une réforme, le salut gratuitement accordé aux pécheurs qui mettent leur confiance en Jésus-Christ, trouva le chemin de bien des cœurs depuis longtemps fermés aux enseignements catholiques. Parmi ces disciples appartenant aux familles les plus considérées du pays, on remarquait le propriétaire de la grange où Calvin se tenait caché, l'avocat Léonard de Vaudan, qui paraît avoir été le chef du parti réformé; plusieurs gentilshommes, Tillier, Besenval, de Champvillain, de la Crête, Antoine de la Visière, ainsi que des membres influents de la bourgeoisie d'Aoste, Jean Bovet, Barthélemi Borgnion, Chandiou, Gay, Salluard, qui entretenaient d'actives intelli-

[1] Préface du *Commentaire sur les psaumes.*

gences dans la cité [1]. Dans leurs rêves de régénération pour leur patrie, ces divers personnages ne séparaient point la politique de la religion [2]. Ils voulaient adresser un appel à la puissante République qui avait affranchi Genève et conquis Lausanne, faire alliance avec les cantons suisses, et proclamer à la fois l'Evangile et la liberté, en prenant pour instrument de cette double révolution l'Assemblée des Etats qui devait se réunir à Aoste le dernier février 1536. Selon quelques rapports, leurs concitoyens vivement impressionnés par les victoires des Bernois et les manifestations hostiles des Valaisans, ébranlés dans leur fidélité au prince qui n'avait pas su défendre son héritage, dans leur obéissance à l'Eglise qui voyait lui échapper partout la direction des âmes, étaient incertains entre les deux cultes. Une minorité convaincue, hardie, pouvait entraîner la cité, la province tout entière dans les voies de la réforme.

Mais pendant que quelques hommes ardents, quelques esprits généreux, touchés des exhortations

[1] Relation manuscrite de M. Martinet. *Chronique d'Aoste*, par Tillier, 1 vol. grand in-f°, msc. appartenant à M. l'avocat Chevalier d'Aoste.

[2] *Ibid.*, p. 91 et suivantes.

du réformateur et gagnés à sa doctrine, rêvaient l'affranchissement politique et religieux de leur patrie et son introduction dans la confédération helvétique, une énergique résistance se préparait au sein du clergé, gardien des vieilles croyances qui se confondaient avec les anciennes institutions du pays. Aoste avait alors pour évêque Pierre Gazzini de Verceil, chanoine de Saint-Jean-de-Latran, prélat altier, impérieux, violent, mêlé depuis plusieurs années à toutes les entreprises qui avaient pour but le rétablissement de l'autorité du duc et l'extermination de l'hérésie à Genève. Sa correspondance, conservée à Turin, atteste un esprit délié, fécond en ressources, un caractère moins enclin à la conciliation qu'à la rigueur [1]. Déjà en 1528, il signalait avec amertume les progrès du luthéranisme en Savoie, et il proposait au synode de Chambéry les mesures les plus sévères contre ses adhérents : « De toutes parts, disait-il, nous recevons les nouvelles les plus déplorables ; nos paroisses sont infestées de livres défendus. Les gens vont criant partout qu'il faut vendre les biens des prélats et des abbés pour nourrir les

[1] *Lettere di Pietro Gazzino Vescovo d'Aosta* (1533-1556). Leur intérêt est plus politique et militaire que religieux. Il y a de regrettables lacunes, particulièrement pour l'année 1536.

pauvres et les souffreteux; quant à payer les messes et observer les jeûnes, on n'y pense plus guère[1]. » Ses rapports désignaient surtout douze gentishommes savoyards accusés de semer dans le pays le poison de Luther; le duc les fit saisir, en leur offrant le pardon, s'ils voulaient abjurer. Ils refusèrent, et furent décapités sur la principale place de Chambéry. Quelques mois après, quatre colporteurs sortis de Genève étaient soumis à la torture et punis également du dernier supplice. Instruit, bien avant l'arrivée de Calvin, des progrès de l'hérésie dans son diocèse, et impatient de réprimer l'esprit d'innovation que les agents de Berne avaient répandu parmi les populations du val d'Aoste, Gazzini n'était pas homme à répudier, dans les contrées soumises à son autorité spirituelle, un système de rigueur plus digne d'un inquisiteur que d'un évêque. Mais la prudence lui commandait des ménagements, et ses monitoires, ses censures, ses excommunications pleuvaient incessamment sur les paroisses où se manifestait l'opposition à l'Eglise. Il trouvait un appui dans le chef de la noblesse du pays, le comte René

[1] Archives de Turin. *Correspondance romaine*, 1528-1529. Document cité par M. Gaberel, *Hist. de l'Église de Geneve*, t. I, p. 95.

de Chalans, maréchal d'Aoste, dont la haine contre tout changement en matière de foi, semblait emprunter à l'orgueil féodal une ardeur plus farouche. Tous deux concertèrent dans le secret les moyens de purger le pays de l'hérésie qui osait y marcher tête levée, et murmurer, dans ses conciliabules, à l'oreille des simples, des paroles d'apostasie et de trahison. Le zèle catholique de la cité d'Aoste paraissait éteint; pour le réveiller, on recourut aux moyens qui manquent rarement leur effet sur la multitude. Des moines allèrent de maison en maison ranimer la foi, exciter la terreur. On fit ensuite une procession générale où l'on vit l'évêque Gazzini, le comte de Chalans, ainsi que plusieurs autres seigneurs, marcher pieds nus, les reins ceints d'une corde, la tête couverte de cendre, en signe de pénitence et de deuil. En même temps, une messe du Saint-Esprit était célébrée avec une pompe extraordinaire, et un père cordelier, Antoine Savion, *A sapientibus*, renommé pour son éloquence, montait en chaire pour exhorter le peuple à persévérer dans la religion de ses aïeux, et appeler les plus terribles châtiments du ciel sur les hérétiques[1].

[1] *Chronique d'Aoste*, déjà citée. Voir également le chanoine

Tels furent les auspices sous lesquels s'ouvrit, le 28 février 1536, l'assemblée des Etats, dont les résolutions allaient exercer une influence décisive sur les destinées d'Aoste. Les trois ordres y étaient également représentés. Au Conseil des bourgeois, ou *Commis*, chargés en vertu des antiques priviléges de leur cité, de régler, conjointement avec leurs seigneurs, les affaires de la province, de prendre toutes les décisions qu'exigeaient le service du prince ou les intérêts du peuple, de voter l'impôt, de sanctionner la paix ou la guerre, se trouvaient adjoints pour la première fois les députés des paroisses de la campagne, choisis pour la plupart sur la désignation du clergé. L'assemblée se réunit dans le verger du couvent de Saint-François, en présence de l'évêque, du comte de Chalans et du bailli d'Aoste, Mathieu de Lostan, un des chefs les plus redoutés du parti catholique [1]. Ce magistrat prit le premier la parole, et dans un discours, con-

Besson, *Mémoires pour servir à l'histoire des diocèses d'Aoste, Génevois, Tarentaise*, 1 vol. in-8°, p. 260; enfin, *la vie de Saint-Grat*, par Gal Dr en théologie, 1 vol. in-12, Aoste, 1829, p. 13 et suivantes.

[1] *Conseils généraux d'Aoste*, 1 vol. in-f°, msc. de la bibl. du roi à Turin.

certé sans doute avec l'évêque, il exposa les évènements qui avaient nécessité la convocation des Etats. Remontant à l'origine de la lutte entre Berne et le duc de Savoie, il montra les luthériens intervenant contre toute justice dans les démêlés d'une cité rebelle avec son légitime seigneur, puis achevant par la violence l'œuvre commencée par l'intrigue et l'astuce, s'emparant du pays de Vaud pour y abolir à la fois la souveraineté du duc et celle de Rome. Il traça le tableau le plus sombre de l'état de cette province, impitoyablement foulée sous les pieds des Allemands. Il peignit éloquemment les églises saccagées, les autels détruits, les images de la Vierge et des Saints profanées par une soldatesque en délire. A tant de maux qui affligeaient les populations de l'autre côté des monts, et qui menaçaient les contrées demeurées fidèles au duc de Savoie, aux progrès de l'hérésie dont le venin s'était déjà répandu dans le pays d'Aoste. si longtemps renommé pour la pureté de sa foi, il n'y avait qu'un remède : l'union de tous les bons catholiques sous la bannière de Charles III et du Christ [1]. Profitant habilement de l'émotion de l'as-

[1] Ces détails sont empruntés au procès-verbal original des États, en latin, conservé aux archives de l'Intendance d'Aoste : *Concilium*

semblée, il proposa aux députés de s'unir par un triple serment, dont il lut la formule : « Premièrement, dit-il, c'est à savoir si chacun est résolu de vivre et mourir dans la profession de la foi catholique que nous ont transmise nos pères. Le second, si chacun est délibéré de vouloir pareillement vivre et mourir, dans l'obéissance de notre très-redouté seigneur, le duc de Savoie, comme bons et féaux sujets. Le tiers, si chacun est disposé à contribuer pour sa part aux charges nécessaires pour la défense du pays, comme c'est son devoir. » Il termina sa harangue en invitant les seigneurs « bannerets, châtelains et communautés, » à parler à leur tour, et à déclarer s'ils étaient unanimement résolus à maintenir ces trois points [1].

Quelle fut dans ce moment solennel l'attitude de la minorité réformée ? Il est difficile d'en juger par le procès-verbal des Etats rédigé sous l'influence d'un parti victorieux, qui proclame son triomphe, sans daigner constater une protestation ou une résistance. Les partisans de l'Evangile et de la liberté de con-

generale tenutum coram D. Matheo Lostan Baylivo vallis augustanæ, etc., 1 vol. in-f°. Pièces diverses.

[1] *Registres des conseils généraux du pays et de la cité d'Aoste* (1531-1552), 1 vol. in-f°. Arch. de l'Intendance.

science sentirent-ils défaillir leur courage au moment d'émettre une proposition qui devait soulever les plus violents orages dans l'assemblée? Leur voix s'éleva-t-elle pour demander l'alliance avec Berne, et la rupture des liens qui unissaient le val d'Aoste aux ducs de Savoie; on l'ignore. Ce qui est certain, c'est que Calvin comptait de nombreux partisans dans l'assemblée, et qu'il était par des messages secrets en communication constante avec eux. Ce qui ne l'est pas moins, c'est que leur action, ouverte ou cachée, fut impuissante à faire prévaloir les idées de réforme au sein des Etats. Le parti catholique avait pour lui la supériorité du nombre et de la discipline. A la puissance des traditions et des souvenirs que l'on n'invoque jamais en vain auprès du peuple, il joignait l'audace des résolutions, et l'élan que donne l'initiative dont il s'était habilement emparé. Il l'emporta. Après une délibération dont les incidents et la durée nous sont également inconnus, les députés présents parurent unanimes dans leurs vœux, et levant la main à l'appel de leurs noms, ils signèrent d'un commun accord les articles proposés par le bailli, avec cette clause qui semble la proscription d'une minorité vaincue : « Quiconque y

sera trouvé contrevenant, qu'il soit puni de peine capitale, ainsi que de corps et de biens [1]. »

Le triomphe dn parti catholique était incomplet, tant que l'hérésie conservait des intelligences dans la ville, des réunions occultes au dehors. S'il faut en croire la tradition, confirmée par les documents conservés dans quelques familles [2], un ordre d'arrestation fut lancé contre le mystérieux étranger, dont la présence à la ferme de Bibian agitait le pays. Averti aussitôt par un des émissaires qui le tenaient constamment au courant des résolutions des Etats, Calvin n'eut que le temps de quitter sa retraite, et de s'enfuir, le 8 mars 1536, avec ceux de ses partisans qui étaient le plus compromis par leur dévouement à la cause réformée, et pour lesquels il n'y avait plus désormais ni sécurité ni honneur dans leur patrie. De ce nombre étaient l'avocat Léonard de Vaudan, Besenval, Tillier, un des membres de la famille de Chalans, ainsi que Borgnion, Bourgeois, et plusieurs ecclésiastiques qui, déjà frappés par l'excommunication épiscopale, n'hésitèrent pas à suivre le réfor-

[1] *Registres des conseils généraux du pays et de la cité d'Aoste* (1531-1552), 1 vol. in-f°. Arch. de l'Intendance.

[2] Relation communiquée par M. l'avocat Christilin.

mateur et à chercher un asile en Suisse [1]. Il prit avec eux la route des monts. Mais les passages du Saint-Bernard étaient gardés autour de Saint-Remi. Suivant alors, avec ses compagnons, des chemins détournés, il franchit à gué le torrent du Buttier, au-dessous du village de Roisan, et s'élevant rapidement par les sentiers connus des pâtres et des chasseurs, vers les cimes de la Valpeline, il entra en Valais par une embrasure de ces hauts monts, voisins des neiges éternelles. Les périls de la route, suspendué sur des abimes d'une effrayante profondeur, incessamment menacée par les avalanches, étaient encore accrus par les poursuites ordonnées contre les fugitifs et dirigées avec une extrême ardeur par René de Chalans. « Le comte, dit une relation manuscrite, fut celuy qui donna la chasse à Calvin, et le poursuivit l'épée nue jusqu'au fond des montagnes. » Mais ce fut sans succès, l'hérésiarque ayant déjà franchi le col de la Duranda, qui conduit par le val de Bagnes à Martigny, et que l'on désigne de nos jours encore sous le nom de *Fenêtre de Calvin*. C'est

[1] Ces divers noms se retrouvent encore après trois siècles dans la Suisse française. Le chanoine Besson, *Mémoires* déjà cités, p. 261, confirme le fait de plusieurs émigrations successives dont le souvenir ne s'est pas effacé à Aoste.

sans doute en mémoire de ces faits auxquels leur obscurité semble prêter quelque chose de légendaire, que l'on montre encore aujourd'hui dans l'escalier de l'évêché d'Aoste, non loin de la salle ornée du portrait de ses évêques, une peinture à fresques représentant un guerrier armé de toutes pièces. Son attitude est fière et menaçante. De la main gauche, il maintient une colonne; de la droite, il brandit une épée au-dessus d'un brasier ardent, symboles significatifs des périls de l'Eglise catholique aux jours dont nous avons esquissé l'histoire, de l'assistance qu'elle reçut du comte de Chalans, et du feu de la persécution qui durant plus de vingt ans, ne s'éteignit plus dans la contrée [1].

[1] Une de ses dernières victimes fut le jeune Nicolo Sartori de Quiers en Piémont, brûlé vif à Aoste le 4 mai 1557. Dénoncé pour quelques paroles imprudentes contre la messe, il hésitait à s'enfuir: « O Dieu, s'écriait-il, me ferais-tu l'honneur de souffrir pour ton nom! » Il céda cependant aux instances de ses amis, et s'éloigna de la ville. Mais arrêté à Saint-Remi, il fut ramené à Aoste et mourut courageusement sur un bûcher. *Histoire des martyrs*, édit. de 1597, f° 415. Ce supplice ne fut pas le seul. Le répertoire des *Registres* des États d'Aoste, malheureusement perdus pour la seconde moitié du XVIe siècle, contient de très-nombreuses indications des mesures adoptées « pour la punition des fauteurs ou introducteurs d'hérésie. » En 1581, l'Inquisition ajouta ses rigueurs à celles du tribunal qui, longtemps présidé par l'évêque Gazzini, rendait des sentences exécutoires par le bras séculier, « sans qu'aucun inquisiteur s'en mêlât. » *Chronique d'Aoste*, p. 266. — *Repertoire des États* (3, 4 et 18 janvier 1555, 18 octobre 1560, 29 mars, 30 avril et 3 mai 1581), Communication de M. l'avocat Martinet.

Notre dessein n'est pas de la retracer ici, ni d'évoquer la sombre légende de cette tour de Gignod qui servit à la fois de citadelle contre les agressions des Bernois, et de prison aux Luthériens, et fut témoin de l'agonie de plus d'un captif dont le martyrologe ne nous a pas légué le nom. Bornons-nous à rappeler les évènements qui suivirent la fuite du réformateur et la victoire des catholiques. Tandis que l'évêque Gazzini parcourait son diocèse, soutenant les faibles par des discours pleins de véhémence, incarcérant les suspects, et chassant impitoyablement du bercail quiconque persistait dans l'hérésie ; que le bailli de Lostan faisait construire à la hâte, autour de la ville, des retranchements pour la protéger contre un coup de main et tenir en respect les bandes indisciplinées qui couraient le pays ; les députés des Etats se réunirent pour la seconde fois en Assemblée générale, le 22 mars 1536, sous la présidence du comte de Chalans. Ils reçurent d'abord communication d'un message de Charles III, qui chassé de Turin par les armes de François Ier, et retiré à Verceil, les félicitait de la constance avec laquelle ils avaient maintenu l'honneur de Dieu, et trouvait dans les témoignages de leur fidélité une consolation aux

épreuves de sa Maison [1]. Ils renouvelèrent ensuite la confession de leur foi, ainsi que le serment de vivre et de mourir dans l'obéissance à l'autorité de l'Eglise et à celle de leur souverain. Ils prirent enfin, de concert avec le bailli, toutes les mesures nécessaires pour la défense du territoire, et ne se séparèrent qu'après avoir voté des subsides auxquels les trois ordres s'associèrent généreusement [2]. Sur la proposition de l'orateur du clergé, il avait été décidé auparavant, que tous les ans au jour de la Circoncision, et après les fêtes de Pâques et de Pentecôte, serait célébrée une procession solennelle d'actions de grâces à laquelle assisteraient tous les bourgeois d'Aoste, leur syndic en tête, portant un étendard sur lequel fût brodé en lettres d'or le nom de Jésus-Christ [3]. Les initiales de ce nom sacré, sous l'invocation duquel on plaça la cité (comme si la réforme avait dû abolir son empire), furent également peintes

[1] Archives de l'Intendance d'Aoste, *Lettres diverses*, 1 vol. in-f°. ann. 1536 et 1537.

[2] Les députés du clergé, par l'organe de l'official, A. de Sandillan, offrirent 600 florins, les nobles 300, les communautés 1,200 De nouvelles taxes furent votées le 3 mai, le 5 juillet et le 5 novembre de la même année. Arch. de Turin, *Sommaire des Conseils généraux d'Aoste*, liv. 3, p. 4.

[3] *Chronique d'Aoste*, p. 123 et 123.

ou gravées en vertu d'une ordonnance spéciale, au-dessus de la porte de chaque maison. Enfin, pour perpétuer à jamais la mémoire de l'évènement qui avait fait éclater d'une manière si remarquable le patriotisme et l'orthodoxie de la population, on décréta l'érection d'un monument placé à l'angle des quatre principales rues, sur la place du marché, non loin de la porte qui conduit au Saint-Bernard. Sur le piedestal fut gravée une inscription qui rappela la fuite de Calvin et la délivrance d'Aoste des piéges de l'hérésie. L'inscription primitive n'existe plus. On n'en connait que la date: 14 mai 1541. La croix elle-même tombée en ruines au siècle dernier, après plusieurs restaurations successives, a fait place à un monument nouveau sur lequel on lit une inscription qui atteste la persévérante fidélité des habitants dans la religion de leurs pères, et confirme les principaux points de notre récit [1].

[1] Voici le texte de cette inscription inexactement reproduite par quelques historiens : *Hanc Calvini fuga erexit anno MDXLI; Religionis constantia reparavit anno MDCCXLI: Civium munificentia renovavit et adornavit anno MDCCCXLI.*

IV

Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis les évènements qui avaient ému les populations de la Doire, quand le théologien errant, le missionnaire proscrit dont nous avons exposé les aventures et les périls en Italie, quittant Bâle et Strasbourg, franchit les frontières de la Lorraine pour revoir une dernière fois sa famille, sa ville natale avant de reprendre le chemin de l'exil. C'était vers le milieu de l'année 1536, en un moment solennel, décisif pour le protestantisme français. *L'Institution chrétienne* venait de paraître, et ce livre signé d'un nom hier encore obscur, déjà glorieux, avait un retentissement extraordinaire [1]. On admirait cette puissante intelligence qui réunissant en un système, à la fois savant et populaire, les croyances incertaines des réformés, réglait leur doctrine, leur culte, leur gouvernement religieux et civil, et posait hardiment les bornes que l'esprit d'examen déchaîné par une

[1] La première édition parut en latin, c'est celle de Bâle : *mense martio* 1536, dont il ne subsiste que de rares exemplaires. La dédicace à François Ier, écrite à la fois en latin et en français, comme l'indique sa double date (Ier et 23 août), avait reçu sans doute une première publicité avant la fin de 1535.

révolution ne devait pas franchir. On remarquait surtout cette belle préface à François Ier, où l'apologiste de la foi nouvelle glorifiait ses martyrs avec une hauteur d'éloquence et de raison qui rappelait les temps apostoliques: « C'est votre office, Sire, de ne détourner ni vos oreilles, ni votre cœur d'une si juste défense, principalement quand il est question de si grande chose. C'est assavoir comment la gloire de Dieu sera maintenue sur terre, comment sa vérité retiendra son honneur et dignité, comment le règne du Christ demeurera en son entier. O matière digne de vos oreilles, digne de vostre juridiction, digne de vostre throne royal, car ceste pensée faict un vray roy, s'il se recognoit estre vray ministre de Dieu au gouvernement de son peuple, et au contraire celuy-là n'exerce pas règne mais briganderie, qui ne gouverne point à ceste fin de servir à la gloire de Dieu Or on s'abuse si on attend longue prospérité d'un règne qui n'est point régi du sceptre de Dieu, c'est à dire sa sainte parole. » Si cet admirable langage demeura sans écho dans la cour de François Ier, si le livre de l'*Institution* ne changea rien à la politique du monarque voluptueux et frivole qui correspondait avec Mélanchthon dans l'intervalle de ses *auto-*

da-fé, et qui malgré de passagers retours vers la tolérance, n'abdiqua pas même sur son lit de mort le rôle de persécuteur, l'opinion s'émut en faveur des persécutés, et les témoignages de sympathie, d'admiration ne manquèrent pas à leur éloquent défenseur. Les correspondances du temps en fournissent plus d'une preuve : « Oh! que ne possédons-nous un grand nombre de Calvins, ou d'imitateurs de ses talents et de ses vertus! non que je lui envie tant de priviléges, mais je déplore qu'il nous soit ravi, et que cette voix de Calvin, je veux dire l'*Institution chrétienne*, ne puisse retentir librement parmi nous. Heureuse l'Allemagne de posséder le trésor sans prix qui nous est refusé[1]! » A cet hommage d'un professeur de l'université de Poitiers, du digne précurseur d'une famille distinguée dans les lettres, Charles de Sainte-Marthe, joignons celui d'un pieux magistrat du Parlement de Paris, de ce Pierre de la Place qui fut avec Ramus et Coligny l'une des plus nobles victimes de la Saint-Barthélemy, et qui occupant ses loisirs à traduire l'*Institution*, écrivait à son auteur : « Que ne puis-je épancher librement mon cœur dans

[1] *Carolus Sammarthanus Calvino*, avril 1537, Msc. de la bibl. de Gotha, vol. 404.

le vôtre ! Il n'est personne en ce monde à qui je doive plus qu'à vous, et ma gratitude n'est égalée que par mon impuissance à vous la témoigner dignement. Comment pourrai-je en effet reconnaître dans cette vie d'un jour le don de l'immortalité que j'ai puisé dans vos écrits [1] ? »

L'homme à qui s'adressaient de tels témoignages, rentrant furtivement en France après une absence de deux années, n'y trouvait déjà plus ni foyer ni patrie. La gloire même qui s'attachait à son nom et dont l'éclat se confondait avec celui de la renaissance des lettres, n'était qu'un péril de plus pour lui et les siens. Il traversa rapidement Paris, revit Noyon, y reçut les adieux d'un frère mourant, Charles Calvin, qui ne devait obtenir de sépulture que dans le champ, réservé aux suppliciés [2], et fit les préparatifs du suprême départ dans lequel se résument toutes les douleurs de l'exil. Son intention était de retourner en Suisse où l'attendaient d'illustres amitiés, et de se consacrer sans réserve dans la retraite et l'obscu-

[1] « *Illud unum addam neminem mihi mortalium occurrere cui plus debeam quam tibi, nec satis video quid in hac vita mortali pro immortalitate reddam.* » Petrus Plateanus Passelio, Msc. de Genève, vol. 109.

[2] Charles Drelincourt, *Défense de Calvin*, p. 229 et 252.

rité aux travaux par lesquels il espérait servir plus utilement la cause de la religion. Quoique doué d'une énergie peu commune, d'une de ces âmes fortes qui n'attendent pour se révéler que l'appel du devoir, il était dans les circonstances ordinaires de la vie, timide, irrésolu, et se croyait plus fait pour la paisible existence du savant que pour l'orageuse destinée du réformateur. On sait comment une puissance supérieure à celle de l'homme rompit ses desseins, en le détournant de la route de Bâle pour le conduire à son insu vers le véritable théâtre de son apostolat et de sa grandeur. Dans les plans de la Providence qui fait tout concourir à l'accomplissement de ses vues sur l'humanité, chaque révolution a son temps, et chaque réformateur son heure qu'il ne saurait impunément devancer. Rien n'est perdu toutefois dans l'œuvre du génie, et les obstacles accumulés sur sa route, les tentatives avortées, les défaillances ou les défaites ne sont que les degrés de l'initiation douloureuse qui conduit par la lutte et l'humiliation au triomphe. L'homme s'agite, mais Dieu le mène, et cette loi des plus obscures destinées trouve une éclatante confirmation dans l'histoire. A l'extrémité de la vallée du Léman, aux lieux où le Rhône tire

en bouillonnant du lac ses eaux plus pures que le ciel, il est une cité qui s'honore d'avoir reçu Calvin, comme Aoste s'honore de l'avoir repoussé. Laquelle peut se flatter d'avoir obtenu la meilleure part? Genève n'était avant les jours de la réformation qu'une bourgade ignorée des Alpes. Elle est devenue la capitale d'une religion, la métropole d'églises sans nombre, un des foyers de la science, un des asiles de l'esprit humain, et quelles que soient les vicissitudes que l'avenir lui réserve, son nom ne périra pas. Aoste a gardé sa foi, et s'enveloppant de son serment comme d'un suaire, elle a repoussé toute innovation, maudit tout progrès, pour s'isoler au milieu de ses ruines, trop heureuse de nos jours si le souffle des révolutions et le réveil de la liberté la tirent du léthargique sommeil dont elle dort depuis trois siècles ! Les cités ont aussi leurs destinées : *Habent sua fata !*

TROISIÈME RÉCIT

LES AMITIÉS DE CALVIN

IDELETTE DE BURE

Un philosophe célèbre de nos jours a tracé dans une série de brillantes études, le portrait de quelques-unes des femmes les plus distinguées du dix-septième siècle. Transportant tour à tour ses lecteurs dans le salon de l'hôtel de Rambouillet, au couvent des Carmélites de Saint-Jacques, sous les voûtes de Port-Royal, il a fait revivre dans les dissipations du monde, dans les pénitences du cloître, quelques-unes de ces âmes blessées dont la religion calma les douleurs et recueillit le dernier soupir. Quel intérêt n'offriraient pas des études plus austères consacrées au seizième siècle, et reproduisant fidèle-

ment les contrastes et les analogies du cœur humain à deux époques si diverses de notre histoire ! Quelle place n'occuperaient pas dans ce tableau les femmes de la Réformation ! Sur un fond commun d'héroïsme, de ferveur, de dignité, se détacheraient de belles figures : Rénée de France, personnification de la tolérance et des plus nobles vertus à la cour de Ferrare ; Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, Catherine, sa sœur, fidèle aux croyances qu'il devait répudier pour un trône ; Madeleine de Mailly, comtesse de Roye, Jacqueline de Rohan, marquise de Rothelin, et ces deux nobles femmes, Charlotte de Laval et Jacqueline d'Entremont, qui portèrent si bien, l'une dans l'épreuve des guerres civiles, l'autre dans la proscription et l'exil, le nom de Coligny ! Raconter de telles âmes, serait une étude pleine d'attrait. Notre ambition est plus modeste aujourd'hui : Au second rang des pieuses femmes, qui brillent avec plus d'éclat dans l'Église que dans le siècle, nous choisissons à dessein une figure humble et voilée, qui semble se dérober par son humilité même à l'éloge, et nous essayons de faire revivre Idelette de Bure, femme de Calvin.

Nommer Idelette de Bure, c'est à peine éveiller un

souvenir dans les esprits les plus familiers avec l'histoire de ce temps et avec la biographie du Réformateur ; comme si voué aux seules joies de la pensée, aux seuls triomphes de la foi et du génie accomplissant leur austère mission ici-bas, Calvin n'eût pas connu ces sentiments plus doux qui sont le charme de la vie, ces affections de la famille qui, nécessaires aux âmes tendres, reposent les âmes fortes des fatigues de leur destinée. Les traits de Catherine de Bora, reproduits par le pinceau de Lucas Kranach, revivent pour nous à côté de Luther ; le doux Œcolampade nous rappelle sa veuve Vilibrandis et ses enfants orphelins qui devaient trouver un second père dans Capiton et Bucer ; l'héroïque Zwingle, tombant à Cappel, nous fait songer à sa compagne, Anna Reinhart, survivant à tout ce qu'elle avait aimé sur la terre, tandis que l'imposante figure de Calvin semble s'élever à Genève dans l'isolement de toute affection domestique. L'histoire, attentive aux grands traits de son caractère et de son œuvre, a négligé de recueillir les détails intimes de son existence, et ses adversaires, ses disciples eux-mêmes, s'autorisant de cet oubli, lui ont trop souvent dénié cette sensibilité morale, cette puissance

d'affections sans lesquelles il n'est pas de véritable grandeur. Une étude impartiale ne justifie pas cet arrêt : Calvin fut grand sans cesser d'être bon ; il unit les qualités du cœur aux dons du génie ; il ressentit et il inspira les plus pures amitiés ; il connut enfin les félicités domestiques dans une union trop courte, dont le mystère, à demi révélé par sa correspondance, répand un jour mélancolique et doux sur sa vie.

Ce fut à l'âge de vingt-neuf ans, pendant son exil à Strasbourg, que Calvin songea pour la première fois au mariage. Ce jeune homme au corps frêle, au visage pâle, au regard perçant, que le livre de l'*Institution chrétienne* avait rendu tout à coup célèbre, que les supplications de Farel avaient fixé malgré lui à Genève, et que la Providence devait conduire par l'immolation constante de ses goûts à la grandeur et à la gloire, n'avait plus, depuis son départ de Noyon, ni foyer ni patrie. Durant son premier séjour à Bâle, en 1535, il était logé chez une femme d'une grande piété, Catherine Petit, qui, devenue plus tard l'hôtesse du philosophe Ramus, se plaisait à lui raconter ces premiers temps de la vie du réformateur encore ignoré de lui-même, et ache-

vant dans son humble retraite le chef-d'œuvre de la théologie réformée [1]. Trois ans après, banni de Genève, après un court essai d'apostolat dans cette ville, il trouvait à Bâle l'hospitalité la plus généreuse auprès de Simon Grynée auquel il dédiait en témoignage de reconnaissance, son Commentaire sur l'Epître aux Romains [2]. Appelé à Strasbourg par les prières de Bucer, et nommé pasteur d'une paroisse de réfugiés français, il demeurait dans une maison qu'occupait la famille Duvergier, avec une servante dont il a décrit les emportements dans une de ses lettres, tandis que ses amis, désireux de fixer sa destinée, lui cherchaient une compagne. Calvin se prêtait à ces démarches avec plus de résignation que d'ardeur, quoique dans une lettre à Ambroise Blaurer, ministre de Tubingue, il se fût élevé naguère contre le célibat ecclésiastique. Il est vrai que par un singulier retour sur lui-même, il concluait en ces mots : « Moi qui plaide si chaleureusement la cause du mariage, je ne suis pas marié ; j'ignore même si je le serai jamais. En tous cas, si je choisis une compagne, ce sera pour m'affranchir de bien des soucis

[1] Ch. Waddington, *Ramus, sa vie, ses écrits, ses opinions*, p. 195.
[2] La dédicace est du 18 octobre 1539.

importuns, et me consacrer plus complètement à l'œuvre du Seigneur [1]. » Dix ans plus tard, il rappellera dans un de ses plus éloquents écrits, le temps qu'il a passé dans le célibat, après avoir secoué le joug du pape, et faisant allusion au mot si connu d'Erasme : « Ce n'est pas moi, dit-il, que l'on accusera d'avoir attaqué Rome, comme les Grecs la ville de Troie, pour obtenir la main d'une femme [2]. »

Le jour vint cependant où le grave théologien absorbé dans l'étude des saints mystères, où le pasteur ayant charge d'âmes ressentit les tristesses de l'isolement, et voulut en sortir. Bucer et Capiton lui vinrent en aide. Farel lui-même, l'impétueux Farel, qui, consumé de l'unique ardeur de répandre l'Evangile, ne devait penser au mariage que dans les tardives années de sa vieillesse, s'associa activement, de Neuchâtel, à ces démarches matrimoniales en faveur de son ami. Mais l'ardent missionnaire dont l'éloquence avait opéré tant de prodiges parmi les rudes populations du Jura et des Alpes, était plus habile à manier les foudres de la parole qu'à diriger le fil des

[1] « Uxorem numquam duxi, et an ducturus sim nescio. Quod si duxero, hoc consilio faciam ut expeditior a multis tricis Domino vacare passim. » *Opera*. t. IX. Sans date.

[2] *Tractatus de Scandalis*, p. 86.

négociations délicates, et son intervention paraît avoir été sans succès. On aime à trouver dans la correspondance de Calvin quelques épanchements sur ce sujet : « Souviens-toi, écrit-il à son ami, de ce que je désire surtout rencontrer dans une compagne. Je ne suis pas, tu le sais, du nombre de ces amants inconsidérés qui adorent jusqu'aux défauts de la femme dont ils sont épris. La seule beauté qui puisse plaire à mon cœur, est celle qui est douce, chaste, modeste, économe, patiente, soigneuse enfin de la santé de son mari. Celle dont tu m'as parlé réalise-t-elle ces conditions, viens avec elle, de peur qu'un autre ne te devance ; sinon n'en parlons plus [1]. » Une autre lettre nous montre le réformateur sous un aspect inattendu et piquant, déployant pour éluder une proposition de mariage autant d'ardeur que ses amis pour le décider : « On m'offrait, écrit-il à Farel, une personne jeune, riche, de noble naissance, dont la dot surpasse infiniment tout ce que je puis désirer. Deux motifs, cependant me portaient à la refuser : elle ignore notre langue, et me semble

[1] «...Hæc est sola quæ me illectat pulchritudo, si pudica est, si non fastuosa, si parca, si patiens, si spes est de mea valetudine fore sollicitam, » Calvinus Farello, 19 mai 539.

un peu fière de sa naissance et de son éducation. Son frère, personnage d'une rare piété, aveuglé par son amitié pour moi au point de méconnaître son intérêt personnel, me pressait d'accepter, et les instances de sa femme venaient encore s'ajouter aux siennes. Que faire ? J'avais la main presque forcée, si le Seigneur ne m'eût tiré d'embarras. Je réponds que je suis prêt à donner mon consentement, si la jeune personne, de son côté, veut bien promettre d'apprendre notre langue. Elle demande du temps pour réfléchir, et je charge aussitôt mon frère, avec un de nos amis, d'aller solliciter la main d'une autre personne qui m'apportera, sans fortune, une assez belle dot, pour peu que ses qualités répondent à la bonne réputation dont elle jouit. Son éloge est dans toutes les bouches. Si, comme je l'espère, ma demande est favorablement accueillie, les noces ne seront pas différées au delà du 10 mars prochain. Tout mon désir est que tu viennes alors bénir notre union »[1]. Ce nouveau projet ne devait pas non plus se réaliser. Instruit de quelques particularités sur le compte de sa fiancée, Calvin retire sa parole, et il

[1] Calvinus Farello, 6 février 1540.

écrit tristement à Farel : « Je n'ai pas encore trouvé de compagne ; n'est-il pas plus sage d'abandonner mes recherches ? » [1]. Ainsi l'homme qu'on nous représente comme dénué de tout sentiment, se peint naïvement à nous dans l'alternative de ses espérances et de ses craintes. Sans se laisser séduire par l'éclat des dons extérieurs, il cherche une compagne aimante, pieuse, fidèle, guidé dans ce choix difficile par les motifs les plus désintéressés et les plus purs.

Alors vivait à Strasbourg, une veuve connue de Bucer, et uniquement occupée dans la retraite d'élever les enfants qu'elle avait eus d'un premier mariage. Elle était née à Liége, se nommait Idelette de Bure, [2] et joignait à une réputation sans tâche un caractère sérieux, un esprit élevé. [3] Son mari, Jean Storder, de Liége, un des chefs de la secte des anabaptistes, qui comptait de nombreux adhérents dans les villes des Pays-Bas et du Rhin, avait été

[1] Calvinus Farello, 21 juin 1540.

[2] Ce nom se retrouve encore de nos jours dans le pays Liégeois. Le chanoine et inquisiteur Chapeauville nous apprend que Lambert Junior de Bure, fut banni de Liége en 1533, pour cause d'hérésie. La famille d'Idelette avait été probablement conduite par la persécution à Strasbourg. Nous devons ces renseignements à M. le pasteur Lenoir de Nessonvaux, en Belgique.

[3] « Gravem honestam que feminam. » Bèze, *Vita Calvini.*

converti, selon le témoignage de Bèze, par le ministère de Calvin lui-même. Il était mort de la peste, peu de temps après, laissant sa veuve et ses enfants sans protecteur et sans guide. La piété d'Idelette brillait d'un nouvel éclat dans son deuil, comme la parure des saintes femmes que loue l'apôtre, et qui ne consiste « ni dans la frisure des cheveux, ni dans les ornements d'or ou les vêtements magnifiques, mais dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu. » Instruit de ses vertus par Bucer, Calvin la choisit pour compagne. Pauvre des biens de la terre, mais riche de ceux du ciel, Idelette apportait en dot au réformateur une tendresse vigilante, une foi austère, une âme, enfin, à la hauteur de tous les sacrifices et qui saurait affronter avec lui l'exil, la pauvreté, la mort même pour la confession de la vérité [1].

Les noces du réformateur furent célébrées au mois de septembre 1540, avec beaucoup de solennité, en présence de députés envoyés par les consistoires de Neuchatel et de Valangin. On ignore si Farel

[1] «... Quæ, si quid accidisset durius, non exilii tantum ac inopiæ voluntaria comes sed mortis quoque futura erat. » Calvinus Vireto 7 avril 1549. Voir également Bèze, *vie de Calvin*.

était du nombre[1]. Calvin annonça lui-même cette nouvelle à ses amis, et la réponse d'un de ses anciens condisciples à l'université de Bourges, offre quelques particularités digne d'intérêt : « Grâces te soient rendues pour la communication que tu nous as faite de ta convalescence et de ton mariage. La nouvelle nous en a été d'autant plus agréable que tu nous l'as toi-même annoncée, et nous espérons que cette union sera pour toi une source de félicité, puisque, selon ton désir, tu as trouvé une femme probe et fidèle, ornée des vertus auxquelles tu attaches le plus de prix. Te souviens-tu à ce propos d'un mot de Mélanchthon, à Francfort ? Nous étions à table avec quelques amis ; tu étais rêveur et distrait : notre théologien, dit-il en souriant, songe sans doute à se marier ! Je me réjouis pour ma part que Mélanchtbon ait été si bon prophète[2]. » Le disciple chéri de Luther ne s'était pourtant décidé qu'à regret au mariage. Ses amis lui ayant présenté la fille du Bourgmestre Krapp, la douce Marguerite, il

[1] Calvin à Strasbourg. Le *Lien*, Art. du 8 janvier 1842.
[2] Meministi illud Philippi cogitare te de accipienda uxore. Gaudeo quod bene successerit amici chiromantia. » Ant. Fontaninus Calvino (janvier 1541).

l'accueillit très-froidement, et dit avec un soupir : « Dieu l'a donc voulu ! Il me faudra renoncer aux études qui sont tout mon bonheur ! » Mais il apprit bientôt à goûter les joies domestiques, et plus d'un voyageur revenant de Vittemberg, racontait avec admiration comment il avait vu le maître de l'Allemagne berçant d'une main son enfant, et de l'autre tenant un livre, belle image de la vie de famille qui prête un charme, une inspiration de plus au travail [1].

Les noces de Calvin étaient à peine achevées que d'importants devoirs l'appelaient à quitter Idelette pour assister aux conférences de Worms, d'où il se rendit ensuite à Ratisbonne, confiant sa femme aux soins d'Antoine Calvin son frère, et de la famille de Richebourg dont il instruisait les fils. Mais il était à peine parvenu au terme de son voyage, que de tristes nouvelles vinrent déchirer son cœur. La peste avait envahi Strasbourg : Louis de Richebourg succombant à ses atteintes, était mort à la fleur de l'âge; l'humaniste Claude Ferey, son précepteur, que Calvin chérissait comme un frère, avait suivi de près son

[1] Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation*, t. II, p. 252 et suivantes.

élève, et le réformateur réduit à trembler pour la vie des êtres qui lui étaient le plus chers, se représentait sa maison dispersée, sa femme luttant contre les atteintes du fléau dans la détresse et l'abandon. « Je fais effort, écrivait-il, pour résister à la douleur, je recours à la prière, aux saintes méditations, afin de ne pas perdre tout courage[1] » Retenu longtemps à la diète de Ratisbonne, où les plus graves intérêts de la Réforme étaient débattus devant ses plus illustres représentants, Calvin reçut dans cette ville les députés qui venaient solliciter son retour à Genève. On sait quelles furent ses hésitations et ses angoisses, à la pensée de reprendre l'œuvre du ministère dans une ville où il avait tant souffert, et dont il ne se souvenait qu'avec une sorte de terreur. Il ne céda que vaincu par une puissance supérieure, en prononçant ces belles paroles qui sont le secret de sa vie tout entière. : « Non pas ma volonté, ô Dieu ! mais la tienne ! J'offre mon cœur en sacrifice d'immolation à ta sainte volonté ! *Cor meum velut mactatum Domino in sacrificium offero*[2] »

Le 13 septembre 1541, Calvin rentrait à Genève,

[1] Calvinus Richerburgio (avril 1541).
[2] Calvinus Farello, Strasbourg, août 1541.

après un exil de plus de trois années, et le même jour, les conseils solennellement réunis décidaient qu'un messager d'Etat irait chercher Idelette de Bure à Strasbourg, et l'amènerait, « avec son ménage, » dans la demeure affectée au réformateur. C'était la maison de l'abbé de Bonmont, qu'il échangea peu après contre celle du sieur de Fréneville, également située dans la rue des Chanoines, et offrant, au-dessus des toits pressés de la ville, une perspective riante sur le lac et ses rives [1]. Par une sollicitude naïve, qui peint à la fois les hommes et le siècle, la seigneurie, en fixant les gages de Calvin à 500 florins par an (250 francs de notre monnaie actuelle !), à 12 coupes de froment et 2 boisseaux de vin, lui offrait une pièce de drap pour se vêtir, ainsi que les meubles dont un inventaire conservé jusqu'à nos jours nous révèle l'humble secret [2]. Ce fut dans la maison de Fréneville, transformée par les vicissitudes des temps en une maison de charité catholique, que vécut Calvin, et que s'écoulèrent pour sa compagne plusieurs années d'une sainte

[1] De la demeure de Calvin à Genève, *Bulletin*, t. III, p. 424, 425.
[2] Arch. de Genève, *Portefeuille des pièces historiques*, n° 1426.

union, mêlée d'épreuves qui devaient en abréger le cours.

Une pieuse curiosité s'attache à ces années qui, vouées à d'obscurs devoirs, n'ont pas laissé de trace dans la mémoire des hommes. On recueille avidement dans la correspondance de Calvin tout ce qui peut servir à recomposer l'intérieur d'Idelette de Bure, comme on cherche dans celle de Luther toutes les particularités relatives à Catherine de Bora. Mais ici reparaît, sous un de ses aspects les plus caractéristiques, ce contraste que l'on retrouve sans cesse entre le génie du réformateur allemand et celui du réformateur français. Autant Luther est prodigue de ces effusions familières qui nous initient aux évènements, heureux ou tristes, de sa vie, soit qu'il loue en termes enjoués sa chère *Ketha,* soit qu'il pleure sur le cercueil de sa petite Madeleine, soit qu'il décrive en poétiques images à son fils les joies du paradis, autant Calvin est sobre de détails éclairant le foyer domestique. Son âme, absorbée par les tragiques émotions de la lutte qu'il soutient à Genève, par les travaux d'une vaste propagande au dehors, semble redouter l'effusion comme une faiblesse, et s'épanche trop rarement par des

paroles brèves, rapides, éclairs de sensibilité qui révèlent des profondeurs inconnues sans les dévoiler entièrement au regard. Vivant pour ainsi dire à l'ombre du réformateur, Idelette nous apparaît dans ce mystérieux demi-jour qui environne les saintes femmes de Port-Royal. Toutefois, elle se révèle par quelques traits que nous voudrions réunir et fixer pour la première fois.

Ces traits sont ceux de la femme chrétienne appliquée à tous les devoirs de sa vocation. A peine arrivée à Genève, on la voit au lit de mort d'un magistrat vénéré, le syndic Amy Porral, donnant et recevant de pieuses exhortations. Visiter les pauvres, consoler les affligés, accueillir les nombreux étrangers qui viennent frapper à la porte du réformateur; veiller à son chevet durant les jours de maladie, ou lorsque « estant bien disposé par tout le reste du corps, il est, comme il le dit lui-même, tourmenté d'une douleur qui ne le souffre quasi rien faire, tellement qu'il a presque honte de vivre ainsi inutile ; » le soutenir aux heures de découragement et de tristesse; prier, enfin, seule au fond de sa demeure, quand l'émeute gronde dans les rues de la cité, et que des cris de mort contre les ministres s'élèvent de toutes

parts : voilà les soins qui remplissent la vie d'Idelette. Ses plaisirs les plus vifs sont d'ouïr les saintes admonitions, d'exercer l'hospitalité envers les amis de Calvin, Farel, Viret, Théodore de Bèze ; de l'accompagner dans ses rares promenades à Cologny ou à Belle-Rive ; de visiter à Veigy Madame de Falais, à Lausanne, la pieuse Elisabeth Turtaz, la femme de Viret, qu'elle aime comme une sœur, et dont elle aura trop tôt à pleurer la perte. C'est auprès d'elle qu'Idelette va passer quelques jours, au mois de mai 1545, lorsque Calvin se rend à Zurich pour plaider la cause des Vaudois de Provence, et suspendre, par une solennelle intervention des cantons, l'épouvantable massacre de Cabrières et de Mérindol. C'est à Lausanne qu'elle retourne une dernière fois, au mois de juin 1548, préoccupée de ne causer aucun embarras à ses hôtes, et souffrant de ne pouvoir leur rendre quelques bons offices en retour de ceux qu'elle en reçoit. — « Je te remercie, écrit Viret à Calvin, de ce que tu as bien voulu nous confier durant quelques jours ta femme, notre sœur bien-aimée, et de ce qu'elle n'a pas méprisé notre modeste intérieur. Sa visite nous a été fort agréable, surtout à ma femme, qui en a reçu le plus grand

bien. Dieu vous le rende avec usure à tous deux ! »

L'existence d'Idelette apparaît sous un aspect plus touchant dans ses afflictions comme mère. Malgré l'assertion de plusieurs écrivains catholiques qui vouent ses noces à une perpétuelle stérilité, encore qu'elle fût jeune et belle [2], elle eut un fils, la seconde année de son mariage, au mois de juillet 1542. Mais cet enfant, objet de pieuse reconnaissance et de tendre affection, lui fût bientôt ravi, et Idelette ne fut soutenue dans son épreuve que par les témoignages de sympathie que lui prodiguèrent les Eglises de Lausanne et Genève. Une lettre de Calvin à Viret nous initie à sa douleur et à celle de sa compagne : « Salue, dit-il, tous nos frères ; salue aussi ta femme, à laquelle la mienne présente ses remerciements pour les douces et saintes consolations qu'elle en a reçues. Elle voudrait pouvoir y répondre de sa main, mais elle n'a pas même la force de dicter quelques mots. Le Seigneur nous a porté un coup bien douloureux, en nous retirant notre fils ; mais il est notre Père, il sait ce qui convient à ses enfants... Que ne

[1] Viretus Calvino. Msc. de Genève.

[2] Florimond de Remond, *Histoire de la naissance et du progrès de l'hérésie*, L. VII, p. 860.

puis-je cependant accourir auprès de toi, épancher librement mon cœur dans le tien ![1] » Deux ans après, la compagne du réformateur était visitée par une nouvelle épreuve, la perte d'une fille qui, durant quelques jours, avait consolé sa solitude[2]. Un troisième enfant, dont M. de Falais devait être le parrain[3], lui fut encore enlevé. Idelette pleura, tandis que Calvin, frappé tant de fois dans ses affections les plus douces, ne trouvait de consolation que dans les succès de son ministère et dans le sentiment de paternité spirituelle qui lui inspirait cette éloquente réponse à un adversaire: « Le Seigneur m'avait donné un fils; il me l'a ôté: que mes ennemis voient un sujet d'opprobre pour moi dans cette épreuve ! n'ai-je pas des milliers d'enfants dans le monde chétien ? »[4]

La santé d'Idelette, naturellement délicate et frêle, fut ébranlée par ces coups répétés. Ses dernières années s'écoulèrent dans un état de langueur et de

[1] Calvinus Vireto, 19 août 1542.
[2] Calvinus Vireto, (Ann. 1544).
[3] *Lettres françaises*, t. I p. 146.
[4] « Dederat mihi Deus filiolum, abstulit : hoc quoque recenset inter probra liberis me carere. Atqui mihi filiorum sunt myriades in toto orbe christiano. » Responsio Calvini ad Balduini convitia. *Opera*, t. VIII, et *Opuscules*, p. 1908.

souffrance dont on retrouve la mélancolique expression dans les lettres du réformateur. Tantôt il prend congé de madame de Falais au nom de sa femme, « qui gist au lit malade ; » tantôt il lui offre les humbles salutations « d'une femme ressuscitée[1] »; ailleurs, il demande pour elle les prières de ses amis. « Salue ta femme, écrit-il à Viret ; la mienne est sa triste compagne dans les maladies de langueur. Je redoute une issue funeste. Mais n'est-ce pas assez de tant de maux qui nous menacent dans le présent? Le Seigneur nous montrera peut-être un visage plus favorable à l'avenir[2] ». Le médecin Benoît Textor, ami de Calvin, prodigue à Idelette les secours de son art, et les témoignages de la plus active sollicitude ; mais les remèdes sont impuissants ; la fièvre fait tous les jours de nouveaux progrès, et le réformateur, témoin attentif des soins donnés à sa compagne, s'en souviendra pieusement un jour, en dédiant à Textor, comme témoignage de reconnaissance, son Commentaire sur la seconde Epître de saint Paul aux Thessaloniciens[3].

[1] *Lettres françaises*, t. I, p. 132, 134, 137.

[2] Calvinus Vireto, 27 décembre 1547 ; 20 août, 20 septembre et 18 novembre 1548.

[3] La préface de ce Commentaire est du 1er juillet 1550.

Aux premiers jours d'avril 1549, l'état d'Idelette inspira de vives inquiétudes. Les amis de Calvin, Bèze, Hotman, Des Gallars, Laurent de Normandie, dont la femme languissait elle-même atteinte d'un mal sans espoir [1], accoururent auprès de lui dans la prévision d'un malheur prochain. Détachée du monde, dont elle avait appris « à user, comme n'en usant point », Idelette ne tenait plus à la terre que par ses sollicitudes muettes sur le sort des enfants qu'elle avait eus de son premier mari, et qui composaient son unique famille. Mais, par un scrupule délicat ou par une foi supérieure, elle se taisait sur le sujet de ses préoccupations maternelles. Une de ses amies l'ayant pressée d'en parler à son mari : « Pourquoi le ferais-je? répondit-elle. Ce qui m'importe, c'est qu'ils soient élevés dans la vertu... S'ils sont vertueux, ils trouveront en lui un père; s'ils ne l'étaient pas, pourquoi les lui aurais-je recommandés? » Dans un dernier entretien, Calvin, allant au-devant de ses plus secrètes pensées, lui promit de les traiter comme ses propres enfants. « Je les ai

[1] Calvin, *Lettres françaises*, t. I. p. 295, 301. Le récit de sa mort par le réformateur est un modèle de pathétique religieux et contenu, une page digne de Port-Royal.

déjà recommandés à Dieu, dit-elle. — Mais cela n'empêche pas, répondit-il, que je n'en prenne aussi soin. — Je sais bien, reprit-elle alors, que tu n'abandonneras pas ceux que j'ai confiés au Seigneur.» Tranquille sur ce sujet, elle vit approcher la mort avec sérénité. La constance de son âme ne se démentit pas au milieu de ses souffrances, mêlées de défaillances continuelles. A défaut de paroles, son regard, ses gestes, l'expression de sa physionomie disaient la foi qui la soutenait à sa dernière heure. Dans la matinée du 6 avril, le ministre Bourgoin lui adressa de pieuses exhortations. Elle s'y associait par des exclamations entrecoupées, mais ardentes, qui semblaient un élan anticipé vers le ciel : « O résurrection glorieuse!... O Dieu d'Abraham et de nos pères!... Espoir des fidèles depuis tant de siècles, c'est en toi que j'espère! » A sept heures, elle défaillit de nouveau, et sentant que la voix allait lui manquer : « Priez, dit-elle, ô mes amis, priez pour moi! » Calvin s'approcha de son chevet; elle manifesta sa joie par ses regards. D'une voix émue, il lui parla de la grâce du Christ, du pèlerinage terrestre, de l'assurance d'une éternité bienheureuse, et termina par une fervente prière. Elle suivait en

esprit ces paroles et se montrait attentive à la sainte doctrine. Environ vers neuf heures du matin, elle expira si doucement qu'on ne put discerner si elle avait cessé de vivre, ou si elle s'était endormie.

Tel était le récit transmis par Calvin lui-même à Farel et à Viret, et terminé par un triste retour sur son existence condamnée désormais à la solitude du veuvage. « J'ai perdu, disait-il à Viret, l'excellente compagne de ma vie, celle qui ne m'eût jamais quitté, ni dans l'exil, ni dans la misère, ni dans la mort. Tant qu'elle a vécu, elle a été pour moi une aide précieuse, ne s'occupant jamais d'elle-même et n'étant pour son mari ni une peine ni un obstacle... Je comprime ma douleur tant que je puis; mes amis font leur devoir; mais eux et moi, nous gagnons peu de chose. Tu connais la tendresse de mon cœur, pour ne pas dire sa faiblesse. Je succomberais, si je ne faisais un effort sur moi-même pour modérer mon affliction. » La lettre de Calvin à Farel n'est pas moins touchante : « Adieu, cher et bien-aimé frère; que Dieu nous dirige par son Esprit et m'assiste dans mon épreuve. Je n'aurais point résisté à ce coup, s'il ne m'avait tendu la main du haut du ciel. C'est lui qui relève les cœurs abattus, qui console les âmes

brisées, qui fortifie les genoux tremblants[1]. » Sous l'impression d'une perte aussi douloureuse, Calvin eut cependant la force d'accomplir tous les devoirs de son ministère, et sa constance, au milieu même de ses larmes, excita l'admiration de ses amis[2]. Mais le souvenir de celle qu'il avait perdue, de la femme d'un si rare exemple à laquelle il avait été uni, ne s'effaça jamais de son cœur[3]. Quoique jeune encore, il ne forma pas d'autres liens, et il ne prononçait le nom d'Idelette de Bure qu'avec un profond respect pour ses vertus et une tendre vénération pour sa mémoire.

Jamais hommage plus légitime et regrets plus mérités : en perdant Idelette de Bure, Calvin ne perdait pas seulement la compagne de son ministère et de sa vie, il perdait aussi une vertu. Si le rôle de la femme chrétienne est de consoler et de bénir, de rappeler sans cesse aux hommes les droits de la charité trop méconnus dans les temps de révolutions, personne ne fut plus digne qu'Idelette d'accomplir

[1] Calvinus Vireto et Farello, 7 et 11 avril 1549.
[2] Viretus Calvino, 11 avril 1549 (*Calv. Epist. et Responsa*, p. 53).
[3] « Mortua uxore, singularis exempli femina, cœlibatum rursus colo. » *Tractatus de Scandalis*, p. 86.

une telle mission auprès du réformateur. Habituellement malade et chagrin, aigri par les résistances des hommes et par celles des choses qui ne se plient que lentement aux desseins du génie, Calvin perdit trop tôt ces affections domestiques pour lesquelles il était si bien fait, et dont il n'éprouva que durant neuf ans la salutaire influence. Que de fois, sans doute, dans ces années de luttes héroïques et de secrètes défaillances dont sa correspondance reproduit les phases, il retrouva le calme auprès de la femme courageuse et douce qui ne savait pas transiger avec le devoir! Que de fois, peut-être, il fut modéré, attendri par une de ces paroles qui viennent du cœur, et dont la femme a le secret! Et quand enfin vinrent des jours plus sombres, quand la controverse des opinions se mêlant au choc des partis, suscita Bolsec, Servet, Gentilis, qui peut dire combien les conseils, la miséricordieuse influence d'Idelette de Bure manquèrent au réformateur!

Ce regret suffit à honorer celle dont le nom s'est, pour ainsi dire, perdu dans la gloire de Calvin, comme son existence humble et cachée s'était écoulée sans bruit dans l'accomplissement des devoirs obscurs qui sont le lot de la femme. Moins brillante

que Catherine de Bora, plus grave et plus austère, elle ne connut de la vie que ses renoncements, de la maternité que ses deuils. Sa gloire fut de s'effacer durant sa vie, de perpétuer cette immolation d'elle-même jusque dans la mort. C'est à l'historien de réparer l'oubli immérité qui s'attache à ce nom, de relever cette figure modeste et voilée de son volontaire abaissement, et de l'inscrire à côté de la femme forte des Ecritures, « dont le prix surpasse de beaucoup les perles; qui fait du bien à son mari tous les jours de sa vie, jamais du mal, et que ses œuvres louent à perpétuité. »

LES AMITIÉS DE CALVIN

CHARLES DE JONVILLERS

Après l'étude des grands hommes dont le nom demeure associé à quelqu'une des révolutions qui rappellent une date immortelle dans les destinées de l'humanité, il n'est pas de plus légitime curiosité que celle qui s'attache à l'histoire des personnages secondaires que la Providence a placés auprès d'eux, et fait vivre en quelque sorte de leur vie. Des hauteurs de la foi, de l'éloquence et du génie auxquelles nous transporte la première étude, nous descendons avec la seconde sur un terrain plus humble et non moins fécond en révélations sur l'existence de ces héros, dont la mémoire, incessamment invoquée comme un objet de haine ou d'amour, semble avoir le privilége de

réveiller jusque dans la postérité la plus reculée les passions des contemporains. Nous sommes initiés ainsi, d'une manière indirecte, aux secrets de leur existence familière et privée ; nous les surprenons dans leur attitude naturelle ; nous apprenons à porter sur eux un jugement plus calme et plus éclairé. A ces titres divers, après avoir étudié Calvin dans les relations domestiques, il nous reste à soulever un nouveau pan du voile qui recouvre sa vie, à montrer ce qu'il fut dans les rapports de l'amitié, en racontant pour la première fois l'histoire d'un réfugié français qu'il aima comme un fils ; qui, durant plus de dix ans, remplit auprès de lui les fonctions de secrétaire intime, et voué pieusement après sa mort au soin de glorifier sa mémoire, réunit avec une infatigable ardeur les matériaux de sa correspondance épars dans presque toutes les contrées de l'Europe, et posa ainsi la première pierre du monument dont le seizième siècle a légué l'achèvement à nos jours : c'est assez désigner Charles de Jonvillers.

L'année de sa naissance nous est approximativement indiquée par le registre des Archives de Genève, qui contient la mention de sa mort. Il vit le jour à Chartres, vers l'an 1517, au sein d'une famille

aussi ancienne que distinguée. Rogerin de Jouan, son père, seigneur de Jonvillers, un des principaux gentilshommes du pays, lui fut de bonne heure enlevé. Sa mère, Madeleine Imbaut, douée d'une âme forte et d'une piété rigide, l'éleva, ainsi que tous ses enfants, dans les pratiques de la foi catholique, dont l'empire, ébranlé déjà au-dehors, n'avait reçu dans son cœur aucune atteinte. C'était le temps où la Réforme, invoquée depuis plusieurs siècles par les intelligences libres et par les âmes pieuses dans le sein de l'église elle-même, pressentie par le vénérable Lefèvre d'Etaples dans ses doctes veilles de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, avant de retentir à Wittemberg et à Zurich, trouvait de hardis interprètes à Paris et dans les cités les plus reculées de la France. Un monarque jeune, ami des lettres et des arts, attiré vers la foi nouvelle par le savoir de ses docteurs, mais en secret repoussé par l'austérité de ses dogmes, se montrait par moments favorable à la prédication de l'Evangile dégagé des superstitions qui en altéraient l'éclat. Les doctrines de la grâce, professées sur les degrés du trône par une princesse illustre, Marguerite de Valois, reine de Navarre, étaient annoncées à la cour par Briçonnet,

Michel d'Arande et Gérard Roussel ; la reine mère, l'artificieuse Louise de Savoie, paraissait attentive au message du salut ; le roi lui-même, soit entraînement, soit calcul, semblait indécis entre la croyance de ses pères et la foi évangélique, qui se présentait à lui ornée d'éloquence et de pureté, également capable de former, aux jours de faveur, de savants ministres ; aux jours de disgrâce, de pieux martyrs.

Ce temps d'indécision fut court, et le roi cédant aux funestes conseils du chancelier Duprat, à la double pression du parlement et de la Sorbonne, inaugura cette politique à double face qui courtisait la réforme en Allemagne et la proscrivait en France, qui négociait avec Bucer et Melanchthon, tout en livrant les novateurs au bûcher. La Réforme traversa courageusement cette épreuve, et pendant que ses disciples languissaient dans les cachots, expiraient dans les flammes, une voix éloquente s'élevait dans l'exil pour exposer leur foi, glorifier leur vie aux yeux de l'Europe attentive à ce grand débat : « Est-il bien vraysemblable, sire, que nous desquels n'a jamais esté ouye une parole séditieuse, et desquels la vie a esté toujours congnue simple et paisible,

quand nous vivions sous vous, machinions de renverser des royaulmes. Qui plus est, maintenant, estant chassés de nos maisons, nous ne laissons point de prier Dieu pour vostre prospérité et celle de vostre règne... » Si le livre de l'*Institution chrétienne* demeura sans influence sur le prince auquel il était dédié, quelle ne dut pas être son action sur la jeunesse studieuse et fervente qui se pressait alors sur les bancs des écoles, à Poitiers, à Bourges, à Orléans, à Paris ! Dans ce livre, écrit avec l'autorité d'un père de l'Eglise, avec une éloquence qui rappelait parfois les accents du forum antique, les croyances de la Réforme étaient exposées avec une méthode inconnue aux apologètes de l'Eglise romaine. Ces vérités mystérieuses et saintes, si longtemps tombées en oubli, que les savants comme les ignorants puisaient également dans l'étude du texte sacré, et qui recevaient chaque jour la sanction du martyre, étaient pour la première fois réunies en un système profond et populaire. La Réforme française trouvait du même coup son interprète, son régulateur et son chef.

Ce fut dans ces circonstances que Charles de Jonvillers, déjà parvenu à l'âge où l'âme s'interroge sur

ses croyances, et échange une foi héréditaire contre des convictions raisonnées, parut à l'université de Paris [1]. Depuis l'époque où l'Evangile prêché par Farel, Courault et Calvin, s'était secrètement répandu dans la capitale, elle voyait se former un peuple nouveau, offrant, nous dit un écrivain catholique, un contraste frappant avec le reste de la population. « Les premiers luthériens qui passèrent en France, voire mesme les calvinistes qui vinrent depuis, sous ceste modestie et simplicité chrestienne, pipèrent le monde. Car ceux qui ne pouvaient croire qu'en une vie si chrestienne, comme estoit la leur en apparence, pust loger une fausse doctrine, estoient ébranlés en leur ancienne créance, et couroient après ces hommes qui ne respiroient que toute sainteté. Le nom du Seigneur et du Christ estoit à tout propos à leur bouche ; le *certes* seul ou *en vérité* leur serment ordinaire. Ils se déclaraient ennemis du luxe, des débauches publiques et folastreries du monde, trop en vogue parmi les catholiques. En leurs assemblées et festins, au lieu de danses et hautbois, c'estoient les lectures de Bibles qu'on mettoit sur la table, et

[1] Probablement vers 1540.

chants spirituels, surtout de psaumes, quand ils furent rimés. Les femmes, à leur port et habits modestes, paroissoient en public comme des Eves dolentes ou des Magdeleines repenties... Les hommes, tout mortifiés, sembloient estre frappés du Sainct-Esprit[1]. » Sous l'ironie affectée de ce langage, se trahit un hommage involontaire aux premiers disciples de la Réforme en France, et particulièrement à Paris. Charles de Jonvillers y rencontra de jeunes patriciens qui, voués à l'étude du droit ou des lettres, n'avaient pu demeurer étrangers à la grande controverse du siècle, et dans le débat chaque jour plus ardent entre l'ancienne et la nouvelle Eglise, avaient adopté avec ferveur les idées nouvelles ; Guillaume de Trie, gentilhomme du Lyonnais ; le jurisconsulte François Hotman, et les fils du célèbre Guillaume Budé, dont le cadet, Jean, sieur de Verace, devait plus tard obtenir en mariage une des sœurs de Jonvillers. Dans la société de ces jeunes hommes, nourris des écrits de Calvin, unissant à de remarquables talents une maturité précoce, Jonvillers apprit à connaître l'Evangile qui devait imprimer à

[1] Florimond de Remond, *Histoire de la naissance et des progrès de l'hérésie*, l. VII, p. 864.

sa vie une direction inattendue, et le pousser dans une voie de renoncement et de sacrifice pour laquelle il ne semblait pas fait.

On ignore l'époque précise de son retour à Chartres. Il y portait les croyances qu'il avait puisées dans les écrits des réformateurs et dans la Bible. Ces croyances n'étaient pas celles de sa famille, et devaient y faire naître un de ces dissentiments douloureux qui se manifestent, aux époques de réveil, dans le secret de bien des foyers domestiques, et qui semant la division entre le père et le fils, la sœur et le frère, semblent la réalisation de ces mélancoliques paroles du Christ ; « Ne pensez pas que je sois venu vous apporter la paix sur la terre ; je suis venu vous apporter non la paix, mais l'épée[1]. » Aux souffrances intimes qu'engendre la diversité des croyances en lutte dans une même famille, s'ajoutaient pour le jeune néophyte la contrainte qu'il devait s'imposer au dehors sur ses sentiments les plus chers, et le spectacle des persécutions dirigées contre ceux dont il partageait la foi. Poursuivis partout sous le nom odieux de *Sacramentaires*, les

[1] Évangile selon saint Mathieu, XI, 34, 35.

réformés étaient livrés aux plus cruels supplices. Orléans, Bourges, Rouen, Paris, comptaient de nombreux martyrs ; Meaux voyait en un jour quatorze victimes expirer dans les flammes ; et l'évêque de Chartres, rivalisant de zèle avec les prélats voisins, sollicitait du parlement de Paris la délégation d'un de ses conseillers pour instruire plus rapidement devant l'official le procès des suspects [1]. L'acharnement des juges n'était égalé que par la constance des victimes, renouvelant, au milieu des tortures, les sublimes exemples de l'Église primitive, tandis que la populace toujours prête, selon les temps, à outrager la vertu, la piété, le génie, les poursuivait de ses insultes jusque sur le bûcher, et disputait aux bourreaux le privilége de prolonger l'agonie des martyrs, instruits par leur Maître à souffrir avec douceur, à mourir sans jactance comme sans faiblesse.

Ces supplices, incessamment répétés, répandaient partout la terreur. Décimées par le martyre, les congrégations nouvelles voyaient encore leurs rangs

[1] Bèze, *Hist. eccl.*, t. I, l. I ; Drion, *Histoire chronologique de l'Église protestante...* t. I, p. 38 L'arrêt de délégation du parlement de Paris est du 26 août 1547.

éclaircis par le volontaire exil de leurs adhérents, donnant ainsi l'exemple de cette émigration qui devait, un siècle et demi plus tard, dépeupler la France de ses enfants les plus industrieux au profit des Pays-Bas, de l'Allemagne et de la Suisse. A Paris, la veuve de Guillaume Budé, professant en secret avec ses enfants les doctrines proscrites qui avaient peut-être consolé son époux sur son lit de mort, faisait les préparatifs de son départ pour Genève. Noyon, patrie de Calvin, voyait s'éloigner un de ses magistrats les plus distingués, le lieutenant royal Laurent de Normandie, dont la femme, Anne de la Vacquerie, atteinte d'un mal sans espoir, n'aspirait qu'à rendre le dernier soupir sur une terre fidèle [1]. Dans le Berry, la docte famille de Colladon s'apprêtait à quitter Bourges, sa ville natale, tandis que le brillant disciple de Melchior Wolmar, Théodore de Bèze, s'arrachant aux séductions d'une vie partagée entre les lettres profanes et les plaisirs, portait à Genève les besoins d'une âme sérieuse qui devait trouver un plus digne emploi dans les rangs de la

[1] « Que je suis heureuse et que je suis bien tenue à Dieu de ce qu'il m'a icy menée pour y mourir ! » *Lettres de Calvin*, t. I. P 285.

Réforme [1]. Chaque province avait ses émigrés, chaque ville ses exilés volontaires. Réalisant à la hâte une partie de leurs biens, ou n'ayant que la pauvreté pour compagne, ils s'éloignaient furtivement de leurs demeures, et suivaient en troupes ou séparés, les chemins qui conduisent par Dôle ou Lyon à Genève. Quelle n'était pas leur émotion lorsque sortis à travers mille périls des gorges sombres du Jura, ils découvraient tout à coup le Léman et les Alpes ! De quelle joie n'étaient-ils pas saisis quand ils apercevaient à l'horizon l'humble cité, naguère encore sujette du duc de Savoie, transformée par le génie d'un banni en métropole de la chrétienté réformée, et dans laquelle ils allaient trouver, avec la libre adoration de Dieu, l'oubli de tous leurs maux !

Le départ de la famille de Budé (juin 1549) dut affermir Charles de Jonvillers dans les projets d'expatriation qu'il nourrissait depuis longtemps. Il sentit ses dernières irrésolutions s'évanouir à la voix de Calvin lui-même. Attentif aux évène-

[1] « Tantum abest ut aliquam exilii molestiam sentiam, ut contra usurpem Themistoclis illud : *Perieram nisi periissem !* » Bèze à Bullinger 6 février 1549. Arch. de Zurich.

ments qui se succèdent dans sa patrie, présent partout par ses sollicitudes et ses conseils, le réformateur exhorte avec la même autorité les princes et d'humbles ministres, ceux qui commandent et ceux qui obéissent ou qui souffrent, et rappelant aux fidèles leur devoir, il les presse de tout quitter, patrie, fortune, famille, plutôt que de pactiser avec les superstitions de l'Église établie : « Je sçay, écrit-il à Madame de Budé, que c'est une chose dure de laisser le pays de sa naissance, principalement à femme ancienne comme vous et d'estat. Mais nous devons repousser telle difficulté par meilleure considération . c'est que nous préferions à nostre pays toute région où Dieu est purement adoré ; que nous ne désirions meilleur repos de nostre vieillesse que d'habiter en son église où il repose et fait sa résidence ; que nous aimions mieux enfin estre contemptibles en lieu où son nom est glorifié, que d'estre honorables devant les hommes en le fraudant de l'honneur qui luy appartient [1]. » En retour du sacrifice qu'il commande au nom de Dieu lui-même, Calvin ne promet aux fidèles que l'appro-

[1] *Lettres de Calvin*, t. I, p. 182, 183. — *Ibidem*, t. I. p. 250. 260.

bation de leur conscience et les joies austères du devoir accompli : « Mesme il faut que vous soyez tout adverti que vous n'entrerez pas en un paradis terrestre, pour vous réjouir en Dieu sans aulcun ennuy. Vous trouverez ici un peuple assez rude ; vous y aurez des tentations assez fascheuses. Bref ne prétendez d'améliorer vostre condition qu'en tant qu'estant délivré de ceste malheureuse captivité de corps et âme, vous aurez congé de servir Dieu purement... Préparez-vous donc en suivant Jésus-Christ de ne point fuir sa croix, car aussy vous ne gagnerez rien en la fuyant, pource que néantmoins elle vous trouvera. » A l'ouïe de ces fortes exhortations, les consciences s'émeuvent ; les familles s'ébranlent ; les liens les plus doux sont rompus sans hésitation. Des bannis, chaque jour plus nombreux, viennent chercher à Genève les gages du salut.

Charles de Jonvillers fut de ce nombre : ce ne fut pas sans combats qu'il accomplit le grand sacrifice. Tandis que madame de Budé précédant elle-même ses enfants sur la terre étrangère, leur donnait, dans sa vieillesse, l'exemple d'une abnégation à la hauteur des plus grandes épreuves, la mère de Jonvillers, recourant tour à tour aux menaces et aux

prières, essayait vainement de retenir un fils dont elle déplorait doublement la perte. On retrouve dans une lettre de ce dernier la trace des luttes pénibles qui durent précéder et suivre son départ pour Genève. « De ce que ma mère, écrit-il à un ami, vous a tant importuné que vous avez esté contraint de m'escrire et prier de sa part que je regarde à mon salut, j'ay bien à la remercier aussy, voïant le soing que la pauvre bonne dame a de moy, d'aultant que je ne doubte point que cela ne luy procède du bon vouloir qu'elle me porte, comme une mère à son enfant. C'est une chose bien commune à tous de souhaiter le salut de ceux qu'ils aiment. Mais plust à Dieu qu'ils entendissent bien quel est le salut des hommes, où il gist et comment il le fault chercher... Si cela étoit bien connu, je suis asseuré que nous ne verrions pas les différens, ne tant de diverses opinions qui sont aujourd'huy au monde. Car il s'en fault beaucoup que tous ceux qui cuydent bien entendre ces points, et qui s'en vantent aussy, les entendent comme il fault. Quand à moy je rends grâces à Dieu de tout mon cœur du bien inestimable qu'il luy a plu me faire par sa bonté et miséricorde infinies, me faisant congnoistre vraiement que tout

mon salut dépend de luy, et que c'est seulement de sa pure libéralité et grâce incompréhensible, par le seul moyen de son Fils bien-aimé, que je suis saulvé et non aultrement. » Un autre passage de cette lettre semble révéler des douleurs dont l'expression n'est comprimée que par le stoïcisme de la foi : « En ce que vous vitupérez si asprement et de si grande cholère la doctrine que j'ensuis, sachant qu'elle est venue du ciel, je ne vous pourrois escouter sans estre un traistre et déloïal à Dieu... Je ne sçay pourquoi aussy vous me dictes que les prières de ma mère se tourneront en malédictions, si je ne change de vouloir ; et je n'ay point mérité de tels propos, d'aultant que n'ay aultre volonté ni désir sinon de l'honorer, et servir à Dieu tant qu'il luy plaira me donner vie en ce monde, et le prie tous les jours de m'en faire la grâce [1]. »

C'est à Padoue que nous retrouvons l'année suivante (avril 1550) Charles de Jonvillers, occupé avec Louis de Budé de l'étude du droit, et de la secrète propagation des croyances réformées parmi les écoliers de cette université, une des plus brillantes de

[1] Bibl. de Genève, *corresp. inédite*. Vol. 107.

l'Italie. Des correspondances longtemps ignorées nous apprennent que l'Évangile avait trouvé de nombreux disciples dans cette cité, alors soumise à la domination de Venise ; que les missionnaires chargés de l'annoncer au péril de leur vie, et dirigés de loin par les instructions de Calvin, trouvaient un asile dans la demeure de la noble famille de Rangone et jusque dans le palais Contarini. Jonvillers prit part à ces évangéliques travaux ; il fut chargé d'une mission auprès de la duchesse de Ferrare dont la cour, longtemps l'asile des réformateurs proscrits de France et d'Italie, voyait se disperser chaque jour les derniers représentants de la renaissance chrétienne inaugurée avec tant d'éclat par Calvin lui-même. Mais ni les splendeurs de la maison d'Este, ni le bienveillant accueil d'une princesse illustre, ni l'enseignement des maîtres célèbres réunis à Padoue, ne purent captiver longtemps Charles de Jonvillers ; son cœur était ailleurs. Ses lettres de cette époque respirent une foi vive, une piété fervente, surtout une enthousiaste affection pour le réformateur de Genève dont les lettres le soutiennent et le dirigent : « Comment vous remercierai-je, lui écrit-il, de la bienveillance dont vous usez à mon

égard, des témoignages de faveur et d'amitié que vous ne cessez de me prodiguer, et que je ne pourrai jamais reconnaître assez dignement? Sachez du moins que mon cœur est à vous, et qu'il n'est personne au monde que j'aime avec plus de déférence et de respect [1]. » Dans les universités d'Italie où se pressent des écoliers de toute nation, où se déploient les merveilles des lettres et des arts, le fidèle disciple de Calvin ne soupire qu'après l'austère existence de la cité réformée soumise au joug du Christ. « Que de fois, et avec quels soupirs, j'ai appelé de mes vœux le jour du départ! Dieu seul le sait. Que de remercîments ne vous dois-je pas cependant pour la peine que vous prenez afin que je sois plutôt rendu à la liberté, et à la société des amis que j'ai laissés à Genéve. Vous voyez les préoccupations douloureuses auxquelles je suis en proie, les regrets sous le poids desquels je suis près de succomber.. Ce qui m'afflige par dessus tont, ce sont les dispositions de ma mère, et les espérances, les illusions qu'elle nourrit encore quant à mon retour. Je lui ai

[1] « Unum tamen tibi bona fide promittam... me tuum sic perpetuo futurum alium ut quemvis numquam magis colam aut cui plus deferam. » A Monseigneur d'Espeville, avril 1550. Msc. de la Bibl. de Gotha.

écrit récemment, et il faut que son cœur soit de pierre, s'il résiste aux prières que je lui adresse, à celles que vous lui adressez vous-même avec mon frère de Budé. Puisse-t-elle, répondant favorablement à nos vœux, se décider à faire ce que nous désirons tous avec tant d'ardeur[1] ! » Ce rêve de filiale affection, ce vœu de réunion terrestre pour les membres d'une même famille unis par le sang, divisés par la foi, ne devait point se réaliser. Charles de Jonvillers, en reprenant le chemin de Genève, dut accomplir tout entier le sacrifice de sa patrie, que n'adoucit pour lui ni la présence d'une mère, ni celle d'un frère et de deux sœurs invinciblement attachés au culte catholique, et dont il demeura séparé à jamais[2] !

Un dédommagement précieux lui était réservé dans l'affection de Calvin et dans l'amitié des hommes distingués, Nicolas des Gallars, Laurent de Normandie, Colladon, le marquis de Vico, qui composaient,

[1] « Quoties et quibus suspiriis jam de reditu meo cogitârim. Deus novit. » *Ibidem*.

[2] De retour à Genève en 1551, Jonvillers fut reçu habitant le 28 août de la même année, bourgeois le 30 janvier 1556, membre du conseil des Deux-Cents en 1568. Il ne se maria jamais. Arch. de Genève. *Registres divers*.

avec les frères de Budé, la société habituelle du réformateur. Privé deux ans auparavant par la mort d'Idelette de Bure, d'une compagne dont la présence répandait un doux éclat dans son intérieur, Calvin reportait sur les compagnons de son exil, devenus les collaborateurs de son œuvre, les sentiments affectueux qu'un veuvage précoce, précédé de la perte de plusieurs enfants, avait laissés pour ainsi dire sans aliments dans sa maison en deuil. A son foyer solitaire venaient chaque jour s'asseoir quelques amis qui composaient sa famille adoptive. Ce n'est pas sans émotion que l'un d'eux, Nicolas des Gallars, rappelle sa bonté presque paternelle pour ses disciples, son commerce plein de douceur et d'affabilité, la politesse aisée, naturelle avec laquelle il recevait ceux qui venaient à lui [1]. Le docteur si âpre dans la controverse, le ministre si rigoureux dans l'exercice de ses devoirs, était, dans les relations ordinaires de la vie, le plus indulgent des hommes. Théodore de Bèze loue l'agrément de sa conversation, l'ascendant irrésistible qu'il exerçait autour de lui par les dons du cœur et

[1] Préface du Commentaire de Calvin sur Isaïe. *Opera*, t. III.

par ceux du génie, confirmant ainsi le bel hommage rendu à Calvin sur les bancs de l'école par un de ses condisciples, qui demeura toujours son ami, l'avocat François Daniel, d'Orléans. « Qu'il se souvienne, écrivait-il, au sujet du futur réformateur, alors simple étudiant de l'université de Paris, que je ne l'aime pas avec moins d'ardeur que lorsqu'il me témoignait en retour une fraternelle affection, et que je ne pouvais dire moi-même si je l'aimais ou si je l'admirais davantage [1]. » L'histoire a trop dédaigné de recueillir ces particularités intimes qui peuvent seules éclairer l'existence d'un de ses plus imposants acteurs; d'interroger surtout ces amitiés qui se mêlent si bien à la gravité des études, à l'austérité de la vie, et que nul n'inspira ou ne ressentit plus sincèrement que Calvin [2].

Charles de Joinvillers prit place dans ce cercle où se réunissait l'élite des réfugiés qu'un savant Genévois nous montre groupé dans la rue des Chanoines,

[1] Franciscus Daniel Nicolao Chemino, 3 cal. 1531. Msc. de Berne.

[2] Ce trait a été délicatement touché par M. Sayous, qui, sur tant de points, a pressenti la vérité historique dans ses remarquables *Etudes sur les écrivains français de la Reformation*, t. I. p. 116, de la nouvelle édition ; et par M. le pasteur L. Bonnet dans la première de ses *Etudes* sur Calvin, *Revue Chrétienne*, 15 déc. 1854, p. 732, 733.

autour de la demeure du réformateur, qui retrouvait ainsi comme une autre patrie dans l'intimité de ces bannis, professant les dogmes les plus austères de sa foi, et associés à tous ses desseins[1]. Ce fut à l'instigation de Calvin lui-même qu'il traduisit de l'italien en français un livre du célèbre prédicateur piémontais, Agostino Mainardi, intitulé *l'Anatomie de la Messe*, en le dédiant au marquis de Vico, un des membres les plus illustres de l'émigration italienne à Genève[2]. Jonvillers ne se bornait pas dans ce travail à la translation littérale du livre de Mainardi; il le commentait avec finesse, le développait avec indépendance, et le complétait à l'aide de ses propres souvenirs, en un langage vif et coloré qui donne à cet opuscule un intérêt de plus. Tel est le passage où répondant aux calomnies proférées par le prédicateur parisien, Jean Maillard, contre les ministres de Genève, il rend un hommage éclatant à l'ordre établi dans la cité calviniste : « Quand (maistre Jehan) dit un jour, selon qu'il est effronté, que les

[1] Plan inédit de la rue des Chanoines au seizième siècle, par M. Th. Heyer archiviste de Genève.

[2] *Anatomie de la Messe*, 1 vol. in-18, Genève 1562. La dédicace au marquis de Vico est du 11 mai 1555. Ce livre est très-rare. Voir sur son auteur Gerdes, *Specimen Italiæ Reformatæ*, p. 301.

prescheurs de Genève, entrans dans la chaire ont l'espée au costé, la plume sur le bonnet, avec la cappe à l'espagnole, et que le premier venu montoit en la chaire, avec un tas de menteries que cet impudent avoit controuvés sous son gras chaperon et sous son bonnet à chausse-pieds, ne sont-ce point là choses trop ridicules? Combien y a-t-il d'hommes, voire de grands seigneurs qui ont esté à Genève, qui ont vu tout le contraire de ce que dit cet audacieux menteur? Ils ont pu voir l'ordre qu'on tient au prédications, et entendre les prières qu'on y faict; ils ont vu comment sont accoustrés les prescheurs, et avec quelle modestie ils cheminent. » Un autre passage trop peu remarqué de ce curieux opuscule nous apporte un écho des orageuses controverses de l'époque, et nous montre la pensée du massacre dont le dernier mot n'a pas encore été dit par l'histoire, éclose dans l'esprit d'un prédicateur des Halles de Paris, bien avant le règne de Charles IX. « De tous ceux que je congnois vrais sorbonnistes et supposts de la doctrine papale, je prendray maistre François Picart, lequel a la vogue par-dessus tous... et il ne faudra que sa bouche pour le convaincre, car le 25 de novembre 1553, et après

s'estre bien tempesté pour monstrer qu'il faut exterminer tous les enfants de Dieu qu'il appelle Luthériens, il cria tant qu'il put que le roy de France devroit faire semblant d'estre du nombre, et par ce moyen les faire tous assembler en quelque lieu, et puis les saccager, afin qu'il n'en fust jamais aucune mémoire. Voilà quelle est la sainteté de ce meurtrier exécrable! » Ainsi retentissaient de bonne heure à Paris, jusque dans la chaire sacrée, les vœux atroces qu'applaudissait un peuple en furie, que recueillait Catherine de Médicis, et qui devaient trouver leur réalisation dans la nuit de la Saint-Barthélemy!

La traduction de l'ouvrage d'Augustino Mainardi n'est qu'un incident dans la vie de Charles de Jonvillers, que nous trouvons exclusivement voué, à partir de l'année 1553, aux fonctions de secrétaire de Calvin. Ces fonctions avaient été d'abord exercées par le jurisconsulte François Baudouin, qui, trompant la confiance du réformateur, était parti de Genève en lui dérobant ses papiers les plus précieux[1], et par Nicolas des Gallars, qui ne cessa jamais

[1] J. Calv. Resp. ad Balduini convitia. *Tractatus theologici*, édit de de 1576, p. 506. Drelincourt, *Défense de Calvin* p. 251, 252

entièrement malgré son ministère à Jussy et à Genève, de seconder Calvin dans les soins de sa correspondance ou la rédaction de ses nombreux écrits. En acceptant ce devoir, avec un désintéressement qui devait trouver en lui-même sa meilleure récompense, Jonvillers voyait se réaliser le plus beau rêve de sa jeunesse. Il devenait en quelque sorte le confident de l'homme dont le génie, grandissant avec les luttes auxquelles il était condamné, réglait les destinées de la Réforme dans une moitié de l'Europe. Appelé à vivre constamment près de lui, il devait trouver de précieux encouragements dans l'exemple d'une vie incessamment consacrée au devoir et à Dieu ; il allait retremper sa foi à la source où le reformateur puisait la force dont il avait besoin pour ne pas faiblir sous l'écrasant fardeau de son apostolat à Genève.

On aime à suivre, dans ses relations quotidiennes avec Calvin, ce jeune seigneur portant dans l'exercice de ses fonctions un zèle religieux et une sorte de dévouement filial. On recherche avec intérêt, dans ses lettres, tout ce qui peut fournir une révélation à l'histoire. Dictateur religieux d'une cité qui ne subit son autorité qu'en frémissant, à la fois pas-

teur et professeur, mêlant aux travaux de cette double charge les préoccupations d'une correspondance immense, assistant aux délibérations du consistoire et souvent à celles des conseils de la république, présent aux congrégations et aux visites pastorales, consulté sur les affaires les plus importantes de la politique et de la religion, Calvin suffit à tout, malgré les souffrances continuelles qui firent de ses derniers ans une agonie prolongée. « Les jours que ce n'estoit pas à luy de prescher, estant au lict, il se faisoit apporter dès les cinq ou six heures quelques livres, afin de composer, ayant quelqu'un qui escrivoit sous luy. Si c'estoit la semaine, il se trouvoit tousjours prêt à l'heure de monter en chaire, et après, estant retourné en sa maison, se remettoit dedans son lit, ou se couchoit seulement dessus, tout vestu, et aïant quelque livre poursuivoit son labeur [1]. » Nulle part peut-être l'infatigable activité de Calvin ne se révèle mieux que dans une lettre de son secrétaire, le suppliant, mais en vain, de prendre quelque repos, et de recourir pour sa correspondance à une main étrangère : « Que de fois, écrit Jonvillers

[1] Bèze, *Vie de Calvin.*

à Bullinger, voyant M. Calvin écrasé sous le poids de sa correspondance, je le suppliai de s'épargner lui-même, et de permettre du moins que j'écrivisse sous sa dictée, l'assurant que ses lettres ne seraient pas moins agréables écrites d'une autre main, pourvu qu'elles fussent signées de la sienne. Il me répondit qu'il craignait d'être accusé, par une fâcheuse interprétation, de négligence ou de hauteur, s'il s'acquittait par la main d'autrui de ses devoirs épistolaires. J'insistai sur toutes les raisons qui devaient l'affranchir d'un tel scrupule. Il céda enfin à mes prières, et consentit à user désormais de mes services[1]. » N'y a-t-il pas quelque chose de touchant dans ces hésitations du réformateur, scrupuleux dans l'amitié comme dans la foi, et ne cédant qu'à regret la plume à son disciple ? Charles de Jonvillers était digne de cette confiance, et on devine le prix qu'il attachait lui-même à ses fonctions de secrétaire, à la vue des innombrables documents écrits de sa main, et conservés jusqu'à nous. L'écriture élégante et nette contraste avec celle du réformateur, dont les préoccupations variées se retrouvent dans ces fragments :

[1] C.-J. Bullingero. Msc. de Zurich.

c'est tantôt un curieux mémoire sur les jongleries des cordeliers d'Orléans, qui doit trouver place dans l'histoire ecclésiastique de Sleidan [1]; tantôt une brève réponse à des questions théologiques et morales [2]; tantôt une épître à la duchesse de Ferrare dont les épreuves domestiques, pieusement soutenues, inspirent la plus vive sympathie au secrétaire de Calvin [3]. Mais aucune tâche ne saurait lui être plus douce que d'écrire, sous la dictée de son maître et de son ami, ces belles lettres où sont relatées en quelque sorte, jour par jour, les vicissitudes de la Réforme en France, et qui font palpiter d'espérance ou de crainte, de joie ou de douleur, le cœur du réfugié. « Quel privilége pour moi, écrit-il à Bullinger, de tracer de ma main les messages qui vous sont adressés ! Quel fruit ne dois-je pas retirer de ce travail, quand je vois les événements qui s'accomplissent dans ma patrie exposés avec tant d'élégance!

[1] « L'histoire de l'Esprit des Cordeliers d'Orléans faicte par M. Calvin et que j'ay escripte sous luy pour servir de mémoire à Sleidan en son Histoire ecclésiastique. » Bibl. de Genève, vol. 145. *Bulletin du Protestantisme français*, 2e année.

[2] *Lettres de Calvin*. t. I. p. 390, 445: t. II. p. 451.

[3] *Ibidem*, t. I, p 428. « Il escripvit ceste lettre à Madame de Ferrare... durant que la paoure dame estoit bien affligée à la poursuite du roy de France son nepveu .. etc. »

En écrivant ces lettres d'une briéveté féconde et d'une singulière éloquence, je demeure saisi d'admiration[1]. » Eloge remarquable, qui ne paraît point exagéré, quand on lit la correspondance latine du réformateur, monument imposant où le génie politique et religieux ne semble qu'une émanation de la foi qui anime toutes ces pages.

Charles de Jonvillers mérite particulièrement notre reconnaissance par le zèle avec lequel il recueillit les commentaires de Calvin sur l'Ancien Testament[2]. Trois fois par semaine, le réformateur expliquait familièrement le livre qu'il avait donné pour règle aux fidèles, et de nombreux disciples accourus de toutes les contrées de l'Europe, se partageaient avidement ce pain de la foi, qu'ils devaient distribuer à leur tour aux âmes privées du céleste aliment. « C'est merveille des auditeurs de M. Calvin, écrivait l'un d'entre eux ; j'estime qu'ils sont journellement

[1] « Ut sæpius admiratione corripiar dum excipio quæ fecunda sua brevitate et eloquentia singulari complectitur. » C.-J. Bullingero, 15 Mart. 1563, Msc de Zurich.

[2] « Par le moyen de Jean Budé et de Charles de Jonvillers et de leur labeur gratuit, nous avons les leçons de ce bon serviteur de Dieu. » Bèze, *Vie de Calvin*. — Ce témoignage s'applique particulièrement aux Commentaires sur Osée et les douze petits prophètes, sur Daniel, Jérémie et Ezéchiel.

plus de mille [1]. » D'une voix grave et pénétrante, il invoquait d'abord la bénédiction d'en haut par une prière dont les termes nous ont été conservés. « Que Dieu nous donne, disait-il, d'étudier ses saints mystères avec un esprit de véritable piété, à sa gloire et à l'édification de nos âmes. » Puis il exposait, dans un langage simple et lumineux, les vérités dont l'étude avait été l'objet des méditations de sa jeunesse, l'aliment de toute sa vie. Depuis le jour où, voyageur obscur, passant secrètement à Genève pour se rendre à Bâle, il s'était vu retenu par les supplications de Farel sur le théâtre alors ignoré de son apostolat et de sa grandeur, il n'avait pas cessé d'expliquer le saint Livre, dans ces commentaires à la fois sobres et profonds, qu'il dédiait aux personnages illustres de l'Église et du siècle, et qui poursuivis invariablement dans la santé comme dans la maladie, ne devaient être interrompus que par la mort. Ses dernières leçons furent consacrées au prophète Ezéchiel, dont il commença l'interprétation au mois de janvier 1563. Assiégé depuis longtemps des maux les plus cruels, souffrant à la fois

[1] Beaulieu à Farel, 3 octobre 1561. Msc de la Compagnie de Neuchâtel.

de la fièvre, de la goutte, de la pierre, et de cette *courte haleine*, qui lui ôta la parole, « lorsque ses sens estoient encore entiers et subtils, » il se traînait à l'auditoire, appuyé sur le bras de son secrétaire, ou s'y faisait transporter sur une chaise, car il voulait que Dieu le trouvât veillant et travaillant à son œuvre. Il ne put cependant achever l'explication du 20e chapitre d'Ezéchiel ; il dut s'arrêter au 45e verset de ce chapitre, au grand regret de ses disciples, et les derniers accents de cette voix vénérée ne retentirent plus dès lors que dans le cercle de l'intimité, ou dans les solennels adieux aux ministres et aux magistrats de Genève [1].

On comprend le vide que dut laisser la mort du réformateur dans le cœur du secrétaire qui s'était voué avec un zèle si pur à son service. Déjà sa douleur s'épanche en tristes pressentiments dans une lettre du 3 juin 1563 à Bullinger : « Je vous écris à la hâte ce peu de mots pour vous annoncer que celui qui nous est si cher languit en proie aux plus cruelles souffrances, dont la vue est pour moi un tel sujet de tristesse que je ne saurais vous l'exprimer. Mon

[1] Voir la belle préface de Jonvillers au Commentaire sur Jérémie. Calv. *Opera*, t. IV.

chagrin s'augmente de celui qu'il éprouve lui-même à ne pouvoir vous écrire, car la violence du mal ne lui laisse pas même la force de dicter quelques mots. Je sais combien il vous aime, combien aussi vous êtes digne de son affection, et je ne puis contempler sans larmes ses muettes douleurs. Priez le Seigneur pour qu'il conserve à son Eglise un serviteur si nécessaire. Nous le prierons à notre tour pour vous et pour tous les vôtres [1]. » Et lorsque moins d'un an après, Calvin a rendu le dernier soupir, et que, selon la belle expression de Bèze, « au même instant où se couchait le soleil, s'est retirée au ciel la plus grande lumière qui fût au monde pour l'adresse de l'Eglise de Dieu » les regrets de Jonvillers se manifestent par une touchante lettre adressée à l'homme qui devait le mieux s'associer à son deuil. « Tel est, écrit-il à Bullinger, le déchirement que m'a fait éprouver la perte de celui que j'aimais d'un sentiment unique et presque religieux, que l'excès même de ma douleur m'a ôté la force de vous écrire. La mort de cet homme si grand et si pieux m'a porté un tel coup, que je n'aurais jamais pu croire,

[1] Carolus Jonvillerus Bullingero, pridie nonas Junii 1563. Msc. de Zurich.

sans une amère expérience, combien je devais souffrir d'une telle séparation. Pleurons, puisque Dieu nous l'a ravi; mais sachons accepter cette épreuve, et nous résigner à sa sainte volonté; autrement il n'y aurait plus de mesure à nos larmes [1]. » C'est la même expression de douleur qui éclate dans les lettres de Budé, de des Gallars, de Théodore de Bèze, remarquable témoignage des affections qu'inspira Calvin, et du vide qu'il laissa longtemps dans le cœur de ses disciples et de ses amis. Le génie ne réclame que des hommages, dictés par l'admiration, ou arrachés à l'envie; la bonté seule mérite des regrets; et ces puissants esprits qui ont ébranlé ou changé le monde, nous trouveraient indifférents à leur grandeur, s'ils n'avaient vécu de notre vie, et participé aux sentiments qui sont le plus noble attribut de l'humanité.

A ces regrets universellement sentis dans la république de Genève et dans les Eglises de la Réformation, se joint le plus bel éloge du caractère de Calvin sous la plume de son secrétaire. « Les paroles me

[1] ... « Quando ita visum fuit Domino nostro, æquum est ut modeste feramus quæcumque statuit. Alioqui nullus esset lugendi finis et modus. » C.-J. Bullingero, 14 Junii 1564. *Ibidem.*

manquent, ajoute-t-il dans la préface que nous avons déjà citée, pour exprimer dignement la perte que vient de faire l'Eglise chrétienne dans la personne de l'homme presque divin qui a passé de cette vie dans le séjour de l'éternel repos. Comment louer assez la pureté de sa vie, son rare savoir, son admirable piété ? Et quel homme pourrait lui être comparé dans l'exercice d'un ministère si saint, accompagné de tant de douceur, de magnanimité, de bonté, d'éminentes vertus[1] ? » Si l'impartiale histoire mêle quelques réserves à cet éloge, si dans le réformateur triomphant et le chrétien glorifié, elle relève les infirmités de l'homme, elle ne saurait négliger après tout les dépositions des témoins qui ont vécu près de lui, et reçu la confidence de ses plus intimes pensées. Aux abjectes diffamations d'un Bolsec, aux réticences perfidement calculées d'un Audin, elle a droit d'opposer le témoignage plein de candeur de Charles de Jonvillers, épanchant dans le sein de l'amitié son admiration attendrie, et l'attestation non moins sincère de Théodore de Bèze, frappé, comme

[1] « Ecquis enim morum sanctimonia, incredibili comitate, infracta magnitudine animi, tolerantia singulari, denique summis quibusque virtutibus hominem illum superavit ? »

Jonvillers, dans ses plus chères affections, et recueillant pieusement ses souvenirs pour retracer l'image du maître vénéré qui n'est plus : « Puissé-je, écrit-il à Bullinger, trouver assez de loisir pour raconter la vie et la mort de celui qui était pour moi comme un père ! Priez cependant pour cette Eglise privée de son fidèle pasteur, et pour celui sur lequel retombe maintenant un si lourd fardeau [1]. »

Calvin mourant avait légué à ses amis le soin de publier sa correspondance, comme un dernier témoignage de son attachement aux Eglises qu'il avait si longtemps dirigées par ses conseils, animées de son esprit. La réalisation de ce vœu échut particulièrement à Charles de Jonvillers. On sait avec quel zèle, quelle fidélité, il s'acquitta de ce devoir dont il comprenait toute l'importance : « Notre désir, écrivait-il, est de recueillir toutes les lettres écrites par Calvin, pour les livrer au public, afin de mettre ainsi pleinement en lumière son génie, son savoir, sa grandeur [2]. » Tout entier à ce dessein dont les malheurs du temps et de pieux scrupules devaient seuls para-

[1] Th. Beza Bullingero, mense Junii 1564. Msc. de Zurich.

[2] « Inde hominis ingenium eruditio, atque adeo quantus fuerit palam fiet. » Lettre déjà citée. Msc. de Zurich.

lyser l'exécution, il se mit à l'œuvre avec une ardeur extraordinaire, explorant à la fois les dépôts publics et privés, ne reculant devant aucun sacrifice pour obtenir la communication de pièces dispersées entre tant de mains. Ainsi se forma la précieuse collection épistolaire que l'on admire de nos jours à Genève, et où l'on remarque parmi tant de lettres autographes du réformateur, arrachées à la destruction ou à l'ou bli, d'innombrables copies de la main de son secrétaire, matériaux épars d'un monument ébauché par la foi du seizième siècle, entrepris de nos jours sur de plus larges fondements, et qui ne saurait demeurer interrompu sans dommage pour la gloire du réformateur et de la Réforme. Lorsque, fouillées partout avec une infatigable curiosité, les archives de l'Europe livrent chaque jour de nouveaux secrets à l'histoire ; lorsque la correspondance des réformateurs étrangers, Zwingle, Luther, Mélanchton, Knox, est publiée avec un soin jaloux, comme le plus beau titre des Eglises qui se réclament de leur nom, celle de Calvin serait-elle seule exceptée de cet honneur ? Le monument consacré à sa mémoire serait-il condamné pour la seconde fois à demeurer incomplet ? Il nous en coûte de le croire, et quelles que soient

les défaillances du présent, les incertitudes de l'avenir, nous aimons mieux puiser dans l'exemple de Charles de Jonvillers un encouragement et une espérance.

Les travaux préparatoires exigés par la publication partielle de la correspondance de Calvin furent le dernier acte et pour ainsi dire le couronnement de la vie de Jonvillers. Ces travaux accomplis, il rentre dans l'ombre, et son nom n'est cité que de loin en loin dans les registres des conseils de la république[1]. De récentes investigations parmi les actes testamentaires nous apprennent quelque chose de plus. Uni par les liens de la plus constante amitié à Jean de Budé, il eut la douleur de survivre au frère affectionné sous le toit duquel il avait longtemps vécu, et dont la prévoyante libéralité se répandit encore en bienfaits sur ses derniers jours : « En reconnaissance de la bonne et singulière amitié que j'ay toujours portée à noble Charles de Jonvillers, et de la droite affection qu'il a toujours portée à ma maison, et au bien et soulagement de mes enfants, je luy donne et

[1] *Registres*, 20 avril 1574, 24 mars 1575 et 10 mai 1580. A cette dernière date Jonvillers est chargé, avec Fabri et Th de Bèze, de revoir les règlements des imprimeurs.

lègue sa nourriture, entretennement et despense, avec son habitation à sa commodité tant en mes maisons de la ville que des champs... Et veux et ordonne que tous mes enfants se conduisent en leurs affaires par son advis et conseil, et qu'ils continuent en son endroict l'amitié que je luy ay toujours portée, dont je les charge expressément comme de l'honneur et révérence qu'ils doibvent à leur mère[1]. »

L'année qui précéda la mort de Budé, le 7 mai 1586, Jonvillers avait vu s'éteindre un autre ami bien cher, Galeazzo Caraccioli, marquis de Vico, qui léguait à l'église italienne de Genève l'exemple d'un renoncement poussé jusqu'à l'immolation des plus douces affections, et dont la vie, fidèlement racontée par le ministre Balbani, nous laisse indécis entre l'attendrissement et l'effroi, l'admiration et la pitié. Averti par ces deuils du petit nombre de jours qu'il lui restait encore à vivre, Jonvillers se prépara au départ par une pieuse correspondance avec le marchand Liner de Saint-Gall, aimé de Calvin, et par un testament qui nous initie à ses derniers vœux

[1] Testament de Jean de Budé, juillet et septembre 1587. Pièce communiquée par M. Th. Heyer.

pour le temps, à ses espérances pour l'éternité. Sa pensée se reporte avec reconnaissance sur la cité qui l'a si libéralement reçu, et qui est devenue pour lui une seconde patrie « Je remercie très-humblement tous mes très-honorés seigneurs, messieurs les syndics et conseil, de tant de biens et honneurs qu'ils m'ont fait tout le temps que j'ay demeuré en ceste ville, laquelle je prie nostre bon Dieu vouloir maintenir et conserver en toute prospérité et heureux repos. » Selon l'usage du siècle, il laisse à la bourse des pauvres étrangers, au collége et à l'hopital d'humbles legs[1], confiés aux soins de sa sœur Marie, veuve de Jean de Budé, reconnaissant avoir reçu d'elle, ainsi que de son mari, « d'infinys biens, courtoysies et faveurs. » Enfin, il dépose dans son testament l'expression de la foi dans laquelle il a vécu et veut persévérer jusques à la mort : « Premièrement, je rends grâces à mon Dieu et mon Sauveur de ce qu'il lui a plu, par sa bonté infinie, non-seulement de me mettre et entretenir en ce monde, mais singulièrement de ce qu'il a daigné par sa

[1] « Je donne et lègue aux pauvres estrangers françoys venus en ceste cité de Genève, pour l'Evangile 30 florins ; au collége de ceste cité, 15 florins, et à l'hopital général, 10 florins... »

grande miséricorde me retirer du profond des abysmes de ces mauldites superstitions et idolâtries papales, me donnant la congnoissance de sa saincte Parole, par le moyen de laquelle il m'a faict congnoistre son fils unique, Jésus-Christ, nostre Seigneur, lequel a respandu son sang pour mon salut, et auquel j'ay toute mon espérance de recours, estant certain et asseuré que, par son seul moyen et non d'aultre, tous mes péchés sont effacés et pardonnés, et m'est préparée la vie éternelle et bienheureuse au royaume des Cieux.... Quant à mon corps, j'ordonne et veux qu'il soit ensevely au lieu où les fidèles sont déposés, en quelque part que je décède, en attendant qu'il plaise à Dieu le retirer de corruption pour me faire participant de ceste bienheureuse résurrection et des biens immortels qu'il a promys à tous les siens [1]. »

Ainsi s'éteignit, le 20 mai 1590, à l'âge d'environ soixante-quatorze ans [2], le réfugié dont nous avons retracé les travaux, et dont la vie étroitement mêlée, durant plus de dix ans, à celle du réformateur, mé-

[1] Testament de Ch. de Jonvillers, 1er avril 1588. Recueil de Jean Jovenon. Arch. de Genève.

[2] *Registres mortuaires.* Chancellerie de Genève.

ritait à ce titre d'attirer notre attention. Avec lui disparut un des derniers représentants de cette génération fervente qui poussée à Genève par la rigueur de la persécution, et admise au droit de cité en un temps où ce périlleux honneur était le privilége de la foi et l'initiation au martyre, devint entre les mains de Calvin l'instrument d'une des plus éclatantes transformations que mentionne l'histoire. Si Charles de Jonvillers n'occupe qu'un rang secondaire parmi ces réfugiés de toute nation et de toute langue qui, désespérant, trop tôt peut-être, d'agir sur leur propre patrie, cherchèrent un point d'appui au dehors, et firent de leur cité d'adoption comme une Sparte de la chrétienté nouvelle ; s'il ne remplit pas, comme Budé, d'importantes négociations au profit des Eglises de France ; s'il ne fut pas mêlé, comme Colladon, aux douloureux débats du procès de Servet ; s'il ne reçut pas enfin, comme Laurent de Normandie, la consécration publique de l'amitié du réformateur, dans la préface d'un de ses plus beaux écrits ; il eut part, néanmoins, à son affection, et se montra digne de sa confiance par la fidélité avec laquelle il le servit durant sa vie et l'honora constamment après sa mort. De tels dévouements, élevés

presque à la hauteur d'un culte, sont utiles à rappeler de nos jours, et honorent également celui qui s'en montre capable et celui qui les inspire. Ils nous révèlent sous un aspect plus humain ces puissants initiateurs qui apparaissent de loin en loin dans les siècles, et dont la personnalité abrupte et sévère n'excite d'abord qu'une admiration voisine de la crainte Celle de Calvin ne peut que gagner aux études approfondies qui, interrogeant à la fois les documents publics et privés, entremêlant à l'exposé des faits généraux les peintures intimes, substitueront tôt ou tard aux fictions la vérité, au Calvin de la tradition celui de l'histoire.

LES AMITIÉS DE CALVIN

—

FAREL, VIRET, THÉODORE DE BÈZE

L'artiste éminent auquel semble dévolue la tâche de graver sur l'airain les grands anniversaires du Protestantisme français, réunissait en 1835 sur la médaille frappée en l'honneur du troisième jubilé séculaire de la réforme à Genève, l'effigie des quatre réformateurs que cette fête rappelait à la mémoire. On ne peut contempler cette médaille où revivent avec les traits distinctifs de leur physionomie, l'austère Calvin, le bouillant Farel, le sage Viret, le spirituel Théodore de Bèze, sans faire un retour sur la destinée de ces hommes qui portèrent dans l'œuvre de leur temps une telle diversité de caractère avec tant d'unité d'esprit, sans se rappeler les circonstances qui les rapprochèrent, les amitiés qui les

unirent, et cette belle harmonie de pensées et de sentiments dont ils donnèrent le spectacle au monde. C'ést là un exemple utile à signaler en tout temps, et que l'on peut à bon droit opposer aux détracteurs de la réforme. Si l'Allemagne nous offre le tableau si pur des relations qui unirent Luther et Mélanchthon, et dont l'idéal nous ramène aux premiers jours du Christianisme, sur les traces du disciple que Jésus aimait, le Protestantisme français n'est pas déshérité de ce privilége, et peut invoquer aussi de touchants souvenirs. Le Réformateur auquel on dénie sans cesse les dons du cœur et les jouissances de l'amitié, n'a-t-il pas répondu d'avance à cette accusation trop facilement accueillie, quand il s'exprimait ainsi dans la préface d'un de ses Commentaires dédié à Farel et à Viret : « Je ne pense pas qu'il y ait eu jamais une paire d'amis qui aient vescu en si grande amitié dans la commune conversation de ce monde, comme nous avons fait ensemble dans nostre ministère. J'ay fait icy office de pasteur avec vous deux : tant s'en faut qu'il y eust aucune apparence d'envie qu'il sembloit que nous n'estions qu'un cœur et qu'une âme. Nous avons esté puis après séparés de lieux, car quant à vous, maistre Guillaume,

l'église de Neufchastel laquelle vous avez délivrée de la tyrannie de la papauté, vous a appelé comme pasteur; et quant à vous, maistre Pierre, l'église de Lausanne vous tient à semblable condition. Mais cependant chacun de nous garde si bien la place qui lui est commise que par nostre union les enfants de Dieu s'assemblent au troupeau de Jésus-Christ, voire mesme sont unis en son corps[1]. » Qui n'a reconnu à ce langage l'accent du cœur, et la révélation d'une de ces amitiés austères et douces, dont le culte se confond avec le devoir? La correspondance de Calvin fournit de nombreuses preuves de la sensibilité de son âme. Il suffit de la lire, même au hasard, pour y faire de piquantes découvertes sur le réformateur et trouver dans ses relations avec Farel, Viret, Théodore de Bèze, la justification de son sceau, une main tenant un cœur, avec cette devise : *prompte et sincère.*

I.

Ce fut au mois d'août 1536 que Calvin rencontra pour la première fois Farel à Genève, et que vaincu

[1] Commentaire sur l'Epître de saint Paul à Tite. Dédicace du 24 nov. 1549.

par ses instances, il devint son coopérateur dans la rude tâche de clore une révolution, et de créer un peuple nouveau. Bannis tous deux par sentence populaire, le 23 avril 1538, ils dûrent quitter la ville dans un délai de trois jours, et ils se retirèrent à Bâle : « Nous sommes arrivés ici, écrivaient-ils, trempés de pluie et à demi-morts de fatigue, après un voyage qui n'a pas été sans péril, car l'un de nous a failli périr au passage d'un fleuve grossi par les neiges. Mais nous avons éprouvé qu'il y a plus de clémence dans les éléments en furie que dans une population mutinée, et l'inhumanité de nos concitoyens qui nous avaient refusé des chevaux pour un si long trajet, est devenue, par un effet de la miséricorde divine, la cause de notre salut. Rien n'est encore décidé quant à notre avenir[1]. » Cette incertitude fut bientôt dissipée par la vocation de Farel à Neuchâtel et celle de Calvin à Strasbourg, suivie deux ans après de son rappel à Genève.

Alors commence entre les deux réformateurs une correspondance qui nous initie aux moindres particularités de leur ministère et de leur

[1] Calvinus Vireto (mai 1538). Msc de Genève.

vie. C'est dans le cœur de Farel que Calvin épanche ses joies et ses tristesses, ses ardeurs et ses découragements, au milieu des péripéties de la lutte qui doit aboutir au triomphe des institutions réformées. Dans ces relations familières entre deux hommes, dont l'un touche presque à la vieillesse, mais saura conserver jusque sous les cheveux blancs tout le feu des premières années, tandis que l'autre est parvenu à la maturité bien avant l'âge mûr, l'autorité appartient au plus jeune par le droit du génie. Voué aux labeurs d'un apostolat qui n'est pas sans orages, dans une cité docile à la foi nouvelle, mais rebelle à sa discipline, Farel invoque sans cesse les conseils de Calvin, et il y a quelque chose de touchant dans la déférence avec laquelle ce vétéran de la Réforme, éprouvé par tant de combats, s'incline devant le jeune collègue dont il a pressenti la grandeur, et qui ne lui épargne ni avis, ni leçons dictées par une franchise amicale, mais sévère. On serait presque tenté de rappeler ici le mot de saint Jean-Baptiste : « Il faut qu'il croisse et que je diminue ; » si l'on osait appliquer à un simple homme cet hommage du précurseur au désiré des nations !

Avec la rudesse d'un Elie, la ferveur d'un saint

Paul, Farel ignorait l'art des ménagements que réclame la direction des âmes, et l'esprit de conciliation lui semblait moins une vertu qu'une faiblesse. Calvin n'est préoccupé que de l'adoucir, de le modérer, de le mettre en garde contre les excès d'un zèle impétueux plus propre à conquérir qu'à conserver : « La bonne cause, lui écrit-il excellemment, doit être bien soutenue, et nous ne devons pas montrer une telle indulgence pour nos défauts que les hommes de bien puissent à bon droit nous blâmer. Il n'est pas besoin, je le sais, de t'exhorter à garder une conscience pure et sans reproche; ce soin est superflu. Je désire seulement que, dans la mesure du devoir, tu t'accommodes aux infirmités d'autrui. Il y a deux espèces de popularité : l'une qui n'est que l'ambition déguisée, cherche à gagner par la flatterie la faveur des hommes. L'autre ne veut obtenir leurs suffrages que par la modération et la justice. Pardonne, mon cher Farel, si j'ose te dire que les fidèles ne te trouvent pas absolument sans reproche à cet égard. C'est déjà un tort que de ne les satisfaire qu'à demi, puisque Dieu nous a constitués leurs débiteurs. Tu sais mon amitié, ma vénération pour toi. C'est dans ces sentiments que je

puise la force de te critiquer peut-être plus sévèrement qu'il ne convient, afin que les beaux dons que tu as reçus de Dieu ne soient obscurcis d'aucune ombre, et que les malveillants, qui ne cherchent qu'un prétexte à la calomnie, soient réduits au silence[1]. »

C'est la même franchise que l'on voit présider, en toutes rencontres, aux relations fraternelles des deux réformateurs, également exempts de jalousie et de vanité. Farel veut-il publier un livre, il le soumet à Calvin qui lui répond avec candeur : « Je ne t'ai rien écrit au sujet de ton ouvrage parce que j'en avais laissé le soin à Viret, et que je me défiais de mon propre jugement, en raison de la diversité de nos esprits. Tu sais mon admiration pour Augustin, dont je goûte peu cependant la prolixité. Il est vrai que je tombe peut-être dans l'excès contraire, et ce n'est pas à moi de dire quel genre est le meilleur, de peur qu'en suivant mon propre naturel, je ne paraisse trop indulgent pour moi-même, trop sévère pour autrui... Je reconnais dans ton ouvrage d'éclatantes vérités, voilées peut-être par l'obscurité du

[1] Calvinus Farello, 16 sept. 1541.

langage et la longueur des développements. Il est des hommes dont on ne peut rien attendre que d'excellent : tu es de ce nombre, et ton livre justifie à bien des égards cette présomption favorable. Mais comme les oreilles de nos contemporains sont devenues si délicates, tandis que leur pénétration est médiocre, je voudrais que ton style leur plût par sa simplicité même, et que l'érudition dont tu fais preuve parût dans tout son jour. Voilà mon jugement sans réserve et sans fard. [1] »

Dans une autre circonstance, Calvin n'hésite pas à critiquer son ami sur un sujet délicat où la susceptibilité peut être plus facilement émue. Doué, comme prédicateur, d'une rare puissance, Farel ne savait pas toujours finir à propos. « Il est une chose, lui écrit Calvin, dont je dois t'avertir, c'est qu'on murmure, à ce que j'apprends, de la longueur de tes sermons. Fais en sorte, je t'en supplie, que ces plaintes ne dégénèrent en séditieuses clameurs, et ne fournissent aux adversaires un sujet de médisance dont ils n'abusent que trop. Nous ne devons pas monter en chaire pour nous

[1] « Habes absque fuco meum judicium. » Cal. sept. 1549, Msc. de Genève.

écouter nous-mêmes, mais pour parler aux âmes, et nous devons tempérer nos enseignements de telle façon que la fatigue et l'ennui n'engendrent pas chez nos auditeurs le mépris de la sainte parole. Les prières que nous prononçons en public, doivent aussi être plus courtes que celles que nous faisons dans le secret du cabinet, et tu te tromperais étrangement en exigeant de tous une ardeur égale à la tienne [1]. Tels sont les conseils que je dicte pour toi de mon lit de souffrance. Adieu, bon et cher frère, Dieu te dirige par son esprit, et donne efficace à tes pieux labeurs. » La sincérité de ce langage n'est plus de notre temps. Les amitiés dont s'honorent l'Eglise ou le monde, ne sont plus à l'épreuve de ces libres effusions qui ne troublaient pas l'harmonie des pures et saintes amitiés d'autrefois.

La lettre suivante montre pour ainsi dire à nu le cœur de Calvin dans l'austérité de ses affections toujours subordonnées au devoir. Farel tomba gravement malade, au mois d'avril 1553, et l'on désespéra de sa guérison. Calvin accourut à Neuchâtel pour visiter son ami, et recevoir, il le croyait

[1] « Falleris enim si ardorem tuo parem ab omnibus exigis... » Lettre du 27 janv. 1552.

du moins, son suprême adieu. Il revenait à Genève, le cœur brisé. Quelle ne fut pas sa joie en apprenant la convalescence de celui dont il pleurait déjà la mort ! « Quand après m'être acquitté des derniers devoirs de l'amitié, je quittais Neuchâtel pour m'épargner de cruels déchirements, j'ai été puni, comme je le méritais, de ce départ précipité. Plût à Dieu que j'eusse été seul puni et que d'excellents frères, en trop grand nombre, n'eussent pas été induits en erreur, et enveloppés dans mon deuil! Maintenant que la nouvelle de ton retour inespéré à la vie m'est parvenue, je n'ai plus qu'à goûter un bonheur sans mélange. Dieu veuille qu'ainsi que je t'ai enseveli avant le temps, tu me survives de longues années [1] ! Ce vœu concilie à la fois l'intérêt de l'Eglise et le mien, puisqu'ainsi ma carrière sera plus courte, et je n'aurai pas à pleurer ta perte. Je ne refuse pas toutefois de te concéder, s'il plaît à Dieu, d'assez longs jours, pour que j'aie au moins dix ans à consacrer au service de notre commun maître. Quelque soit l'avenir, vivons en Jésus-Christ, pour mourir avec lui. Et maintenant, bien aimé

[1] « Faxit Dominus quando te ante tempus sepelivi, ut te mihi superstitem videat ecclesia ! » 6 Cal. aprilis 1553.

frère, soigne-toi pour accélérer ta guérison. » On sait comment se réalisa, onze ans plus tard, le vœu, ou plutôt le pressentiment exprimé avec tant d'abnégation par Calvin. Rassasié de travaux, mais non de jours, il fut rappelé le premier, et Farel chancelant sous le poids des années, put encore visiter son ami qui mourait jeune mais grand, et lui rendre ce bel hommage : « Oh ! que n'ai-je été retiré à sa place ! Dieu soit béni toutefois de me l'avoir fait trouver où je ne le cherchais point, et de s'être servi de lui plus qu'on ne peut dire en des combats plus durs que la mort ! Il a plus fait que personne, et il s'est surpassé lui-même en surpassant tous les autres. Oh ! la belle course qu'il a heureusement courue ! Puissions-nous, avec l'aide de Dieu, marcher dignement sur ses traces ![1] »

II.

Le nom de Viret est inséparablement uni à celui de Farel dans les amitiés de Calvin. Originaire de la petite ville d'Orbe au pays de Vaud, qui lui érige à

[1] Lettre de Farel à Fabri, 6 juin 1564.

cette heure un monument, ce personnage grave et docte qui fut presque martyr de la Réforme à Genève avant d'aller la prêcher à Lausanne, était un orateur disert, un moraliste ingénieux, un observateur pénétrant. Il inspira un profond attachement à Calvin, et parut seul capable de le remplacer pendant son exil. Celui-ci ne pouvant, à son retour, l'obtenir pour collègue, entretint avec lui les plus douces relations épistolaires. Durant presque vingt années, ce ne sont que continuels messages de Genève à Lausanne. Nouvelles du jour, évènements qui intéressent l'Eglise ou l'Etat, épreuves domestiques, souvenirs, projets, confidences, on trouve tout dans cette correspondance qui n'est qu'une causerie, et qui sans jamais rouler sur un objet de sentiment, est remplie des témoignages de la plus vraie affection. Les deux amis ne posent la plume que pour se visiter mutuellement, et quelle fête de se revoir! « On m'annonce, écrit Calvin, que tu te disposes à venir à Genève. J'ai saisi cette espérance avec autant d'ardeur que si je te possédais déjà en réalité. Si telle est en effet ton intention, viens samedi. Tu ne pourrais jamais arriver plus à propos. Tu prêcheras pour moi dimanche matin

en ville, tandis que j'irai prêcher à Jussy. Tu me rejoindras après-dîner. Nous ferons une visite à M. de Falais ; puis, traversant le lac, nous goûterons jusqu'à jeudi les plaisirs de la campagne chez nos amis Pommier et Delisle [1]. Le lendemain, si tu désires aller à Tournay ou à Bellerive, je serai ton compagnon. Tu peux compter partout sur le meilleur accueil. » Calvin n'est pas moins bien reçu quand il se rend à Lausanne, en visitant à Thonon le ministre Christophe Fabri, ou sur la rive opposée le préfet de Nyon, Nicolas Zerkinden, l'un des membres les plus éclairés de l'aristocratie Bernoise.

Poli, prévenant dans les circonstances ordinaires de la vie, Calvin sait trouver, aux jours d'adversité, des paroles consolantes, des attentions délicates pour ses amis. En 1546, Viret éprouva un grand deuil. Il perdit une femme chérie, la compagne des travaux et des épreuves de sa jeunesse. Rien de plus touchant que sa plainte : « J'étais, dit-il, tellement accablé de ce coup que le monde entier me semblait un désert. Je m'accusais moi-même de ne pas supporter mon malheur, je ne dirai pas comme il con-

[1] « Rusticabimur usque ad diem jovis. » 10 Cal. Augusti 1550 Msc. de Genève.

vient à un ministre de Jésus-Christ, mais en homme qui commence à connaître les vérités de la religion. Moi qui professais d'être non-seulement un disciple, mais un prédicateur de la sagesse chrétienne, je ne savais pas user, dans l'excès de ma douleur, des remèdes que je conseillais à autrui. » Avec quelle gravité douce, quel accent persuasif et tendre ne s'élève pas alors la voix de Calvin ! « Que ne puis-je voler à Lausanne pour adoucir ta douleur, ou du moins pleurer avec toi ! Viens ici, bien-aimé frère, pour chercher un soulagement à tes maux, et fuir tout souci. Ne crains pas que je te charge du moindre fardeau. Tu te reposeras tant que tu voudras. Si quelqu'importun se présente, je serai là pour l'écarter. Tous nos frères, tous nos concitoyens prennent le même engagement à ton égard... Hâte-toi de venir, pour reprendre force et courage. Tous ceux qui arrivent de Lausanne te représentent comme à demi-mort de chagrin. Si tu résistes à ma prière, je ne t'écrirai plus... Dieu t'amène bientôt près de moi! C'est tout mon désir [1]. » Viret ne pouvait que céder à de telles instances. Il partit pour Genève en

[1] « Denuncio tibi nullam literam habiturum donec veneris. Cito igitur .. » Idus Martii 1546.

compagnie de Farel, et les prières de l'Eglise, les sympathies respectueuses des magistrats, les consolations de l'amitié furent un baume à sa douleur[1].

C'est une des infirmités de l'homme de ne pouvoir s'absorber dans un unique sentiment, et l'excès de son chagrin en abrége la durée. Quelques mois sont à peine révolus, et les collègues de Viret désireux de combler un vide douloureux dans sa vie, de rendre une mère à ses enfants, songent à le remarier. L'austère Calvin qui ne connut jamais l'humaine faiblesse, sait compatir à celle d'autrui. Il écrit à M. de Falais: « Je me suis avisé de vous faire une requeste. Vous savez que nostre frère Viret est à marier; j'en suis en aussy grand soin que lui-mesme. Nous trouvons assez de femmes icy, à Orbe, à Lausanne; mais il n'y en a point encore apparu de laquelle je me contentasse du tout. Vous me pourrez alléguer que je en connois pour le moins quelqu'une (par delà). Mais je n'oserois sonner mot devant qu'en avoir vostre jugement... Je tiendray vostre silence pour un : *non placet*[2]. » Cette ouver-

[1] Grand accueil fait à MM. Farel et Viret lesquels sont venus faire un voyage à Genève. « Registre des Conseils, 2 avril 1546.

[2] *Lettres Françaises*, t. I. p. 157 et suivantes.

ture, en termes si discrets, concernant une sœur de M. de Falais, ne semble pas avoir été favorablement accueillie. Les regards de Calvin se portent ailleurs, et rien de plus piquant que l'enquête matrimoniale poursuivie, à travers mille incidents, par le réformateur que les plus graves affaires de l'Eglise et de l'Etat ne peuvent distraire du soin de marier son ami. Qu'on en juge par ces fragments :

« Nous sommes invités à dîner chez le syndic Corna. Je puis ajourner l'invitation sous un prétexte honnête. Le mieux serait que tu me permisses de demander la main de sa fille. Je l'ai vue deux fois ; c'est une personne très-modeste, d'un visage charmant, d'un extérieur des plus agréables[1]. On loue partout ses qualités, et Jean Parvi m'avouait tout dernièrement qu'il en était amoureux. Dieu te guide dans le choix si important que tu es appelé à faire !

« Le dîner en question s'est fait il y a trois jours ; on a parlé mariage.... Dominique Arlot a mis en avant la fille de Rameau dont il a fait le plus grand éloge. Je n'ai eu garde de le contredire, tout en maintenant notre premier projet. Vois maintenant

[1] Modestissima est, vultu et toto corporis habitu mire decoro... » 13 Julii 1546. Msc de Genève.

s'il ne te convient pas de venir, avant de prendre un engagement. Tu sais combien il est dangereux d'engager sa foi sans savoir à qui on la donne. Je ne suis pas peu embarrassé. Veux-tu que je fasse la demande en ton nom, avec cette réserve qu'avant les fiançailles tu verras toi-même la jeune fille? Tout ce que l'on en dit est des plus favorables [1]. Les parents eux-mêmes ne laissent rien à désirer. Il y a certaines choses qui me plaisent moins dans la fille de Rameau. Cela te regarde; tu en jugeras. Crois cependant qu'il n'est pas un homme qui désire plus te voir heureux que moi.

« Dis un mot et la chose est faite [2]. Je serais moins pressant si je ne trouvais tant de témoignages réunis en faveur de celle que je te propose. Et puis il faut rompre les filets perfides que tu sais. Adieu! »

Malgré l'assurance empreinte dans ce dernier message, Calvin avait, à ce qu'il paraît, trop présumé de son crédit; ou plutôt il avait compté sans un de ces caprices imprévus, un de ces retours d'égoïsme paternel qui déroutent en un instant la plus fine di-

[1] « De puella nihil audimus quod non mire arrideat... in Ramœa sunt aliqua quæ metuo. » 15 Julii 1546. Msc de Genève.

[2] « Dic modo verbum, confecta est res. » *Ibid.*

plomatie. Ecoutons-le raconter lui-même sa déconvenue: « Au reçu de ta lettre, écrit-il à Viret, je me suis rendu chez les parents, ne doutant pas du succès. Mais à peine avais-je prononcé le mot de séparation que le père a répondu qu'on lui avait promis tout autre chose. J'ai déclaré que c'était à notre insu, que je m'étais toujours abstenu de recourir à de fallacieuses promesses. J'ai montré combien il serait peu séant à un ministre d'abandonner son église pour suivre sa femme, qu'un mariage conclu sous de tels auspices ne saurait être heureux, que tu ne consentirais jamais à donner un pareil exemple. « Lausanne, ai-je dit encore, n'est pas si loin de Genève, que vous ne puissiez espérer de voir votre fille tant qu'il vous plaira. Ne vaut-il pas mieux pour vous en être ainsi séparé, que de la voir et l'entendre se plaindre sans cesse des ennuis du ménage, comme font tant d'autres femmes? » Le père a demandé du temps pour réfléchir, et le troisième jour, il a déclaré qu'il ne pouvait donner son consentement. J'ai dissimulé mon dépit du mieux que j'ai pu. Je n'ai pas besoin d'excuse à tes yeux, puisqu'aussi bien je suis sans reproches. Il faut donc chercher ailleurs. Fabri m'a parlé d'une

veuve, qui, dit-il, a su te plaire. S'il en est ainsi, je n'ai plus qu'à me tenir en repos[1]. » Fabri avait-il dit vrai? on l'ignore. Ce que l'on sait, c'est que peu de mois après, Viret épousa la fille d'un réfugié français, Elisabeth de La Harpe. La bénédiction nuptiale fut prononcée par Calvin lui-même.

Le mariage de Viret nous a montré le réformateur sous un aspect familier, qui contraste avec les traits sévèrement accentués de sa physionomie historique. On le retrouve tout entier dans les fortes exhortations qu'il adressait à son ami, quelque temps avant la révolution qui déchira en 1559 l'Eglise de Lausanne, et conduisit ses plus éminents pasteurs à Genève. Imbu des mêmes principes ecclésiastiques que Calvin, Viret ne cessait de réclamer le droit d'excommunication, que messieurs de Berne ne croyaient pouvoir accorder au clergé sans abdiquer la souveraineté dont ils étaient si jaloux. La lutte ne pouvait aboutir qu'à une rupture. Elle parut imminente en 1558. Aussi ferme dans ses convictions que conciliant dans son langage, Viret voyait approcher

[1] « Christophorus mecum de quadam vidua locutus est quam tibi asserit mire placere. Si ita est, quiesco » 25 Julii 1546. Msc. de Genève.

avec douleur une crise qu'il ne pouvait conjurer sans faiblesse. Plusieurs ministres avaient déjà été révoqués. Devait-il attendre une destitution, ou la prévenir par un acte hardi, par une de ces démissions volontaires qui sont un dernier hommage au droit méconnu? Calvin conseillait le dernier parti : « Le moment est venu de faire acte de virile énergie... Tes collègues demeurent immobiles, les uns par ignorance, les autres par apathie. Prends hardiment le drapeau, la majorité te suivra! Tu te demandes avec angoisse ce que deviendra ton église; Dieu y pourvoira. En abandonnant un poste où tu ne peux honorablement rester, tu viendras en occuper un meilleur ici. Genève, dis-tu, ne pourra contenir tant d'exilés. Ah! crois-moi, les murs de la ville s'élargiront d'eux-mêmes plutôt que de laisser sans abri des enfants de Dieu[1]! Une cité nouvelle édifiée à grands frais, ne vaut-elle pas mieux que la tente d'Israel dressée pendant quarante ans au désert? Ta retraite sera un coup de foudre pour les hommes aveugles qui foulent aux pieds la saine doctrine. Elle fera honte à ceux de nos frères qui restent paresseuse-

[1] « Potius, ut confido, dilatabitur circuitus murorum quam ut filii Dei excludantur. » 16 martii 1558. Msc de Genève.

ment assis au seuil de leur presbytère, et s'oublient dans un lâche repos. Pour toi, n'hésite pas à marcher en avant où la nécessité t'appelle. Quel bien est à comparer au témoignage d'une bonne conscience, et à la satisfaction du devoir accompli ? » Moins stoïque que Calvin, Viret n'envisageait pas sans trouble la rupture des liens qui l'attachaient à une église aimée. Il hésitait devant la grave question si résolument tranchée de nos jours par un Vinet et un Chalmers. Une brutale sentence des seigneurs de Berne coupa court à ses incertitudes, en le congédiant avec quarante de ses collègues, l'élite du clergé Vaudois, qui devinrent l'ornement de la naissante académie de Genève. On remarquait parmi eux Théodore de Bèze.

III

Dix ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis que l'héritier de la noble famille de Bèze, l'élève chéri de Melchior Wolmar, l'auteur des *Juvenilia*, surpris par la maladie au milieu des dissipations du siècle, avait cru entendre la voix de Dieu parlant à son cœur, et renonçant au plus brillant avenir, avait

quitté Paris, et pris, avec Robert Estienne, le chemin de l'exil. Le monde qui n'avait eu pour lui que sourires et caresses, s'étonna de son départ. L'Eglise qui lui réservait ses plus hautes faveurs, ne lui pardonna pas sa défection. Elle ne pouvait du moins contester le désintéressement de celui qui tournant le dos à la fortune, aux honneurs, aux plaisirs, n'aspirait, dans la fleur de l'âge, qu'à partager la rude existence des réfugiés. Nourri dans les cercles les plus élégants, cavalier de belle mine, poète applaudi, Bèze goûta le charme austère d'une vie à laquelle rien ne l'avait préparé, mais qui répondait aux besoins les plus profonds de son âme : « Que de fois, écrit-il à Bullinger, lisant en France vos écrits et ceux d'autres pieux docteurs, je m'étais dit à moi-même : Jusques à quand croupirai-je dans la fange de l'erreur ? Quand me sera-t-il donné d'entendre de chrétiennes prédications, d'assister à de saintes assemblées, de glorifier le Roi des Cieux dans la société des fidèles, d'échapper aux écueils dont ma route est semée ? Tels étaient les vœux qui s'élevaient de mon cœur, et déjà Celui qui les inspirait les avait exaucés. La première grâce qu'il m'a faite, et dont je ne puis assez le bénir, est de m'apprendre

à préférer la croix de Jésus-Christ aux douceurs de la patrie et à tous les trésors de la terre. Il y a joint l'amitié d'un Calvin, d'un Viret, d'un Musculus, d'un Haller; quels hommes ! et où trouver leurs pareils? Quand je songe que j'ai de tels amis, tant s'en faut que je regrette mon exil, que je suis tenté de m'écrier avec un ancien : J'étais perdu, si je n'avais tout perdu[1] ! »

Ce langage n'a pas besoin de commentaires; il dit assez quels motifs guidaient Théodore de Bèze s'éloignant de sa patrie, quelles sympathies, quelles nobles affections le dédommagèrent de ce sacrifice à Genève comme à Lausanne. Calvin qui possédait au plus haut degré le discernement des esprits, ne pouvait manquer d'apprécier le collaborateur que la Providence adjoignait à son œuvre, et qui portait au service de la Réforme les dons les plus rares. Il ressentit pour lui le plus vif attrait. C'était un disciple, et presque un fils qu'il trouvait en Théodore de Bèze. Avec quelle effusion ne le recommande-t-il pas à madame de Cany : « Je ne toucheray point, Madame, à beaucoup de vertus qui vous

[1] « Ut usurpem Themistoclis illud : perieram nisi periissem! » Beza Bullingero, 14 Cal. mart. 1548. Msc de Zurich.

le feraient singulièrement aimer, si vous les aviez apercues comme moy. Seulement je vous diray qu'il a des graces excellentes de Dieu, et les faict tellement valoir au profit commun de l'Eglise que c'est vraiment une perle... Et je ne suis pas seul qui en ay ce jugement, mais tous ceux qui ont en recommandation l'honneur de Dieu, ayment et prisent l'homme comme un trésor[1]. » Tel était le bel éloge dont Calvin accompagnait l'envoi de la première édition des Psaumes en vers français à une dame renommée par sa piété et son esprit. En tête on lit encore l'Epître à l'Eglise, où Bèze disant adieu aux Muses profanes célébrait la Muse plus austère qu'il avait trouvée au bord du Léman :

> « ... Chantez vos feintes poésies
> Dames, amours, complaintes, jalousies.
> Quand est de moy, tout petit que je suis,
> Je veux louer mon Dieu comme je puis.
> Tesmoïn sera mainte froide montagne
> De ce mien zèle, et parmi la campagne,
> Lac Genevois, tes rives escumeuses
> Bruiront de Dieu les louanges fameuses,
> Et du Très-Haut le nom parmy les nues
> Retentira dans les Alpes Cornues. »

Appelé d'abord à Lausanne comme professeur de littérature à l'Académie, Bèze ne se sépara qu'à re-

[1] *Lettres françaises*, t. I, p. 359. Ann. 1552.

gret de Calvin, avec lequel il demeurait d'ailleurs en constante communication. En 1551 atteint de la peste qui préludant à « la grande désolation » de 1564, exerçait déjà ses ravages en Suisse, il reçut les plus touchants témoignages de l'affection du réformateur : « Je serais de pierre, écrivait celui-ci, si je n'aimais comme un frère celui qui me témoigne l'attachement et le respect d'un fils. Je tremble à la pensée de la perte que peut faire l'Eglise d'un homme dont on doit attendre de si beaux fruits, et qui ne fait que d'entrer dans la carrière. La suavité de son esprit, la pureté de ses mœurs, la candeur de son âme, me l'ont rendu plus cher que ma propre vie[1]. Dieu veuille accorder à mes prières la conservation d'un ami si précieux, quoiqu'il n'y ait rien de solide ici-bas en dehors du Christ! » Au premier bruit du péril, Calvin veut se rendre à Lausanne; ses amis s'y opposent, et sa douleur est d'autant plus vive qu'il n'ose avouer ses craintes, et qu'il redoute à tout instant un message funeste. Il est enfin rassuré. La convalescence de Bèze est pour lui la résur-

[1] « Quem et ingenii suavitas, et morum elegantia, et animi candor non minus amabilem bonis omnibus reddiderint. » Lettre du 30 juin 1551.

rection inespérée d'un ami déjà déposé, comme Lazare, au tombeau[1].

La création de l'Académie de Genève dont Théodore de Bèze fut le premier recteur, réalisa un de ses meilleurs vœux en le réunissant à Calvin. Toutefois il dut à plusieurs reprises s'éloigner de Genève, interrompre une intimité dont il sentait tout le prix, pour accomplir des missions dont les circonstauces lui faisaient un impérieux devoir. Un nouvel âge commençait pour la Réforme française. Après avoir subi, durant vingt-cinq ans, l'épreuve du martyre, et lassé les bourreaux, elle prenait rang parmi les puissances du siècle. Désespérant de la dompter, les gouvernements traitaient avec seschefs. Il y avait des intérêts à ménager, des négociations à suivre, des alliances à conclure en Allemagne et en France. Avec sa connaissance du monde, son éloquence naturelle, ses manières nobles et polies, Bèze était naturellement désigné pour ce rôle de représentant et d'ambassadeur de l'Eglise nouvelle. On sait avec quel succès il le remplit à Worms, à Nérac, à Poissy, dans les camps où la réforme suivait la fortune errante de

[1] Vireto, 23 junii 1551. Msc de Berne.

Coligny et de Condé. Calvin le dirigeait par ses conseils, tout en déplorant les nécessités qui le séparaient du plus cher de ses disciples : « Il ne faut pas moins pour me consoler de ton absence, que la considération des fruits qu'en retire l'Église. Mais, crois-moi, cette pensée n'est qu'un faible adoucissement à mes regrets ; tant que tu ne me seras pas rendu, je me croirai seul, et en quelque sorte abandonné [1]. »

Cet isolement dût se faire sentir plus douloureusement à Calvin, à mesure que se multipliaient autour de lui les brêches faites par la maladie et par la mort. A peine arrivé à Genève, Viret avait dû renoncer aux labeurs du ministère, pour chercher dans le midi de la France un climat plus doux que réclamait sa santé chancelante. De graves devoirs retenaient Laurent de Normandie à Paris. Enlevé par un mal soudain, Guillaume de Trie, seigneur de Varenne, laissait un vide profond dans le cœur du réformateur, en proie lui-même aux plus cruelles souffrances : « C'est de mon lit de douleurs, et le cœur navré, que je dicte ces lignes, après avoir

[1] « Donec te recepero, mihi videbor nescio quomodo destitutus. Th. Bezæ, Cal. Jan. 1562. Msc de Gotha.

vu expirer notre cher de Varenne, qui pouvait seul adoucir mes ennuis. Une seule chose me console et non pas peu, c'est que rien n'a été plus paisible que sa fin. Les bras tendus et le visage joyeux, il semblait sourire à la mort, l'appeler comme une libératrice et une amie. Dès le troisième jour on a perdu tout espoir. Il a mis ordre à ses affaires avec une telle promptitude qu'en moins d'une heure tout était achevé. Alors comme détaché de lui-même, et élevé au-dessus de la terre, il n'a plus eu de pensées que pour le ciel. Il parlait comme un homme en santé. Il a vécu jusqu'au commencement de la nuit dernière, et n'a été privé de la parole que peu d'instants. Jusqu'à la fin il a conservé toute l'intégrité de son esprit. Il a expiré si paisiblement que personne ne s'en est aperçu. Son sort est digne d'envie. Le mien seul est à plaindre [1]. »

Guillaume de Trie en mourant avait légué de pieux devoirs à Calvin. Dans une scène empreinte d'une grandeur simple et touchante, il lui avait confié la tutelle de ses enfants, petits-fils par leur mère du célèbre Guillaume Budé : « Toujours, écrivait le réformateur, j'entendrai les dernières paroles qu'il

[1] « Ergo ille beatus, ego miser. » Th. Bezæ, 27 Aug. 1561. Msc. de Gotha.

m'adressa en présence de sa famille : — « Voici vos enfants. Quant à moi puisque Dieu me retire, je vous prie, selon que je vous ai été fils obéissant, de ne point méconnaître ceux qui vous demeurent ; car je les désavoue s'il ne vous portent plus d'honneur et révérence qu'à moi. Tout ce qu'ils me devaient, je vous le résigne, et aussi de ce que je vous devais, il faut qu'ils s'acquittent. »[1] — Tel était à l'heure solennelle du délogement, le langage d'un réfugié qui plus qu'un autre avait pu apprécier la bonté de Calvin, et qu'une fraternelle affection unissait à Bèze : « C'est notre triste privilége, écrit celui-ci, de puiser instruction dans la vie et la mort de ceux qui nous sont chers. Je n'étais pas, je l'avoue, sans de tristes pressentiments au sujet de Varenne. Mais puisqu'il a si paisiblement remis son âme à Dieu, je m'afflige moins d'avoir été un prophète de malheur à son égard. Il ne lui est arrivé aucun mal, et sa mort est l'unique chagrin qu'il ait jamais causé à ses amis. Puissent-ils le suivre de près où il les a si heureusement précédés ! »[2]

Bèze ne revint à Genève que pour assister aux

[1] Th. Bezæ, 11 Febr. 1562. Msc. de Genève.
[2] « Quem utinam brevi consequamur ! » 27 Aug. 1561. Msc de Gotha.

derniers jours de Calvin, à ce mélancolique déclin du grand homme dont il devait être l'historien et le continuateur. Ses lettres à Bullinger sont une révélation de ses inquiétudes et de ses craintes devant les redoutables responsabilités de l'avenir qui s'ouvrait devant lui : « Rien ne peut m'affecter plus péniblement que l'état de souffrance continuelle auquel je vois réduit ce fidèle serviteur de Dieu, en qui j'ai trouvé le meilleur des pères. Il vit encore, il vit cependant comme pour nous donner l'exemple d'une mort sainte après une si belle vie. Que ferai-je, hélas ! sous le poids des préoccupations qui m'accablent[1] ? »

« Je n'ai plus à vous apprendre la mort de mon maître bien aimé, qui, le 27 du mois dernier, au tomber du jour, entouré de ses amis, s'est paisiblement endormi dans les bras du Seigneur. Quelle brillante lumière s'est éteinte avec lui ! Le surlendemain, il a été enseveli au milieu des témoignages du deuil et de la douleur universelle. Je n'ai pas le courage de vous en dire davantage. Pardonnez si dans l'excès de mon affliction, et lorsque je fais effort

[1] « Ego miser quid agam in quem tanta moles inclinat? Lettre du 4 mai 1564. Msc de Genève.

pour me consoler en Dieu, je ne puis revenir encore sur les tristes détails qui font couler mes larmes. Un jour viendra, je l'espère, où je pourrai retracer la vie et la mort de celui que je chérissais de toute mon âme. Souvenez-vous cependant de cette Eglise, de celui surtout qui doit porter un si lourd fardeau, malgré sa faiblesse [1]. » Ce fut sous l'inspiration d'un sentiment filial que Bèze composa son discours sur la vie de Calvin, modèle de narration sobre, élégante, qui rappelle avec plus de mesure dans l'éloge, les oraisons funèbres que l'antiquité consacrait à ses héros, l'église à ses saints, et dont les dernières pages s'élèvent par l'émotion à l'éloquence. Une seule voix, celle d'un docteur de Sorbonne, Claude de Xaintes, s'éleva pour contester la légitimité d'un hommage auquel Bèze n'avait rien à retrancher : « Je l'avouerai, dit-il, lorsque je décrivis les derniers instants de Calvin, que, dans la veille ou le sommeil, je crois voir encore dans sa demeure, et dont la voix, tant que je vivrai, retentira comme un mélodieux instrument à mon oreille, je ne pus m'empêcher de rappeler qu'à l'heure où le soleil dispa-

[1] « Singulis momentis non cogar his de rebus scribendo acerbissimos dolores renovare... » Lettre de juin 1564. Msc. de Zurich.

raissait de l'horizon, une autre lumière s'était éteinte, la plus grande qui eût brillé de nos jours pour instruire les hommes dans la véritable piété. Ce ne fut pas à la légère, ou dans le trouble de la douleur, mais de propos parfaitement délibéré que je hasardai ces paroles. »

Quel que soit le jugement de la postérité sur le réformateur, elle doit tenir compte de ces témoignages contemporains. Il serait aisé d'en multiplier le nombre, et d'associer la voix d'un Haller, d'un Myconius, d'un Mélanchthon à celle de Farel, de Viret et de Théodore de Bèze. Malgré l'inflexibilité de son caractère et la rigueur de ses doctrines, Calvin fut homme. Il connut ces douces affections que nul ne peut inspirer sans les ressentir; il aima, et fut aimé. Si les grandes pensées viennent du cœur, il y puisa, sans nul doute, ces inspirations généreuses qu'il porta plus d'une fois dans la mêlée des controverses théologiques, et qui le rendirent le modérateur de la réforme en Europe. « Je voudrais, s'écriait-il, au plus fort de la querelle sacramentaire, qu'il y eût entre les Eglises du Christ une telle harmonie que les Anges applaudissent en chœur du haut du ciel![1] »

[1] « Ut nobis Angeli e cœlo concinerent. » Msc. de Genève.

Quel ne fut pas son respect pour Luther, malgré les emportements du réformateur de l'Allemagne contre ceux de la Suisse : « Quand même il dirait de moi que je suis un démon, je lui rendrais tout honneur, et je le reconnaîtrais pour un illustre serviteur de Dieu ! » Quelle amitié n'éprouva-t-il pas pour Mélanchthon, malgré d'inévitables dissentiments voilés par la charité ! « O Mélanchthon ! Mélanchthon ! C'est à toi que j'en appelle qui déjà recueilli dans le sein du Christ, nous attends au séjour de l'éternelle paix ! Que de fois fatigué de travaux, accablé de tristesse, tu m'as dit en laissant retomber ta tête sur ma poitrine : Dieu me donne de mourir sur ce cœur ! Et moi aussi j'ai mille fois souhaité ce suprême bonheur de vivre avec toi. Tu en aurais plus de courage à marcher au combat, à mépriser l'injure et la calomnie, et ceux qui ont triomphé de ta grande bonté, qu'ils appelaient faiblesse, auraient été retenus dans les justes bornes qu'ils ont osé franchir ! » Sans doute le désir de revoir Mélanchthon, de s'entretenir une dernière fois avec lui, ne fut pas étranger au voyage de Calvin à Francfort, en septembre 1556. Cet espoir fut trompé. Triste et souffrant, n'ayant pour tout compagnon que le messager d'état chargé

de veiller sur des jours si précieux, il suivait à cheval la pittoresque route du Necker au Mein. Monts et forêts, bourgades et châteaux se succédaient lentement à ses yeux dans les splendeurs d'un paysage d'automne. Son esprit était ailleurs. Il rêvait aux moyens de réconcilier les églises d'Allemagne et de Suisse déchirées par de tristes discordes, de dissiper le funeste malentendu qui, depuis la conférence de Marbourg, armait les fils de la réforme les uns contre les autres. Sa voix serait-elle écoutée ? Verrait-il, avant de mourir, se reconstituer l'unité de l'esprit par le lien de la paix si longtemps troublée ? Il ne voulut pas du moins quitter Francfort, sans faire une tentative de conciliation. Il demanda une entrevue aux ministres Luthériens. Elle lui fut refusée sous les plus futiles prétextes. Calme sous l'affront, et supérieur à de mesquins ressentiments, il se rendit au *Römer* où les ministres étaient réunis, leur tendit une main fraternelle, et les bénit affectueusement. [1]

---

[1] Archives de l'Eglise française de Francfort.

QUATRIÈME RÉCIT

JUAN DIAZ[1]

Sous le titre de: *Réformateurs espagnols*, un pieux anonyme de la Grande-Bretagne a recueilli avec soin, et fait réimprimer de nos jours les écrits inspirés par l'influence de la Réformation dans la Péninsule. Ces écrits publiés pour la plupart au seizième siècle, contemporains de Charles-Quint et de Philippe II, attestent le sérieux travail qui se fit alors en Espagne comme en Italie, et les libres aspirations qui n'y furent comprimées que par le Saint-Office. A

[1] La base de ce récit est le très-rare opuscule de Claude de Senarclens, intitulé : *Historia vera de morte sancti viri Johanni Diazii Hispani...* etc. 1 vol. in-18. 1546. L'annaliste des martyrs, Crespin, et Sleidan y ont également puisé. Leur relation est ici complétée à l'aide de documents inédits conservés à Strasbourg et à Genève.

côté des *Commentaires* de Juan Valdez sur les Épitres de saint Paul, et des *Divines Considérations*, on remarque le curieux ouvrage de Gonzalo Montez: l'*Inquisition dévoilée*, et la touchante *Epître* consolatoire dédiée par un exilé, Juan Perez à ses enfants. La controverse est représentée dans ce recueil par quelques traités de Cypriano Valera, et le Dialogue sur la prise de Rome par le Connétable de Bourbon, œuvre d'Alonzo Valdez, révèle les pensées que suggéraient aux esprits attentifs les catastrophes de ce temps. Un intérêt plus vif encore s'attache à la correspondance des protestants espagnols, dispersée dans les Archives de la Suisse et des Pays-Bas. Puisse une pieuse main recueillir à leur tour ces précieux documents, martyrologe de l'exil qui complète celui des bûchers ! Si le nom de Juan Diaz y figure à peine pour quelques pages, il les a signées de son sang. C'est dire assez la place qu'elles méritent parmi ces reliques de la Réformation en Espagne.

I

C'est à Cuenza dans la nouvelle Castille, vers l'an 1510, que naquit Diaz. Rien de plus triste que cette

cité, renommée autrefois pour ses colléges, ses imprimeries, aujourd'hui si déchue. La part qu'elle avait prise aux luttes de la Monarchie Catholique contre les Arabes, lui valut le titre de « très-noble et très-fidèle », dont elle s'enorgueillit encore dans sa misère. Quelque chose de la loyauté des pères transmise aux enfants parut se retrouver dans le jeune Diaz, martyr prédestiné d'une croyance qui n'était pas celle de ses aïeux. Une gravité précoce, une studieuse ardeur distinguèrent son enfance. Après le moyen-âge, et son héroïque épopée close à Grenade, l'aube de la Renaissance commençait à luire en Espagne. Un professeur illustre, Antonio de Lebrija, élève des Lascaris et des Bessarion, s'était fait le propagateur des lettres antiques dans sa patrie. Les écoles de Salamanque et de Séville grandissaient en célébrité. L'université d'Alcala, fondée par le cardinal Ximenès, jetait un vif éclat. Sur ses places maintenant désertes, où croît l'herbe des champs, se pressaient plus de dix mille écoliers, accourus de toutes les contrées de la Péninsule. Juan Diaz fut de ce nombre [1]. En ces jours de renouvellement, le

[1] « Primam adolescentiam consumpsit in academiis Hispaniæ, studio litterarum quibus ab ineunte œtate fuit deditissimus. « *Historia Vera*, p. 21.

goût du savoir devenait aisément une passion. Pour la satisfaire, il n'hésita pas à passer les Pyrénées, à aller s'asseoir, en 1532, sur les bancs de l'Université de Paris. Malgré les revers des guerres d'Italie, et l'humiliation de la paix de Cambray, une ère de prospérité inouïe s'ouvrait pour la France. Le Collége Royal, récemment institué par François Ier, rivalisait avec la vieille Sorbonne. Les leçons de Vatable et de Danès attiraient de nombreux auditeurs. Près d'un grave écolier picard qui fut Calvin, passait un gentilhomme de Navarre qui fut Ignace de Loyola, et un jeune médecin aragonais voué à l'immortalité du malheur, Michel Servet!

Juan Diaz représenta dignement l'Espagne dans ce monde des Universités où fermentaient des génies si divers, où chacun s'enrôlait sous la bannière d'une idée, et s'armait pour le grand combat du siècle. Il ne passa pas moins de treize ans à Paris, et s'y distingua, entre tous ses compatriotes, par son aptitude aux langues anciennes [1]. Il avait d'abord goûté cette étude pour le charme inséparable des œuvres classiques; il y chercha bientôt un utile instrument

[1] Summis par, mediocribus superior, omnium bonorum confessione semper est habitus. *Ibid.* p.,27.

pour la conquête de la vérité. La voix de Luther avait retenti dans les écoles, et, malgré l'anathème de la Sorbonne, bien des cœurs y avaient répondu. Un esprit de libre investigation se déployait partout, on interrogeait avidement les livres sacrés, on comparait les textes, et dans le débat chaque jour plus ardent entre l'ancienne et la nouvelle croyance, la neutralité semblait impossible. Diaz ne demeura pas étranger à la crise de son temps. Il connut les angoisses du doute, et sa foi, comme celle des réformateurs, fut le prix d'une lutte qui n'eût que Dieu pour témoin. La doctrine de la justification par le Christ lui apparut comme la pierre angulaire du christianisme, et la lecture des saints écrits dégagés des arguties de la scolastique lui révéla le Rédempteur. Une vie nouvelle commença dès lors pour l'étudiant espagnol dont la ferveur égalait le savoir. Malgré la réserve de son caractère, il n'hésita pas à parler, à manifester les sentiments dont son âme était pleine : « Dieu de bonté ! quelle richesse dans ses discours ! Quel zèle pour la vérité ! Quelle horreur du mensonge ! Toutes les fois que la conversation tombait sur quelque point de doctrine chrétienne, il y prenait part, à la grande

édification de ses auditeurs. Les paroles coulaient plus douces que le miel de sa bouche, on n'y sentait ni l'apprêt ni l'artifice du langage humain, mais l'Esprit de vérité dont il était l'organe. Il se plaisait à exalter le bienfait de la rédemption par Jésus-Christ, et il n'avait pas de termes assez vifs pour flétrir l'impiété des moines qui se flattent d'acquérir le ciel par leurs œuvres, et la vanité de la théologie scolastique [1]. » Dans ces libres entretiens qui touchaient aux points controversés entre Rome et Wittemberg, il insistait particulièrement sur la nécessité de prendre pour règle les saints écrits qu'il lisait dans l'original. Il en faisait ressortir les accords étonnants et les divines beautés. « A la loi et au témoignage ! répétait-il souvent. C'est à la source qu'il faut puiser la connaissance de la vérité ! [2] »

Parmi les condisciples de Diaz, à cette époque, se trouvait un jeune espagnol, originaire de Burgos, et instruit à l'université de Louvain où il avait adopté les croyances nouvelles. Il se nommait Jayme Encina, ou Dryander, et avait deux frères qui

[1] « Omnemque illam scholasticæ philosophiæ vanitatem toto pectore execrabatur. » Lettre à Bucer, p. 51.

[2] « Aut certe si nihil aliud, purius ex ipso fonte bibuntur aquæ. » *Hist. Vera*, p. 29.

s'étaient voués avec succès à l'étude de la médecine et de la théologie. Le cadet, Juan Dryander, devint professeur à l'université de Marbourg; l'autre, Francisco, se lia d'amitié avec Mélanchthon, et publia, en 1543, une traduction du Nouveau Testament en espagnol, dédiée à Charles-Quint, qui lui valut plusieurs années de rigoureuse captivité à Bruxelles. Uni par la plus entière conformité de vues à ses frères, Jayme ne s'était arraché qu'à regret à l'école de Louvain, à l'intimité du pieux docteur Cassander qui ne cessa jamais d'espérer la réforme de l'Église et la pacification des esprits par la charité, rêve d'une belle âme si cruellement démenti par les atroces persécutions dirigées contre les dissidents. Nulle part elles ne revêtaient un caractère plus odieux qu'à Paris. La dure formule des légistes; *une Foi, une Loi, un Roi*, y régnait dans toute sa rigueur, et les bûchers incessamment dressés sur la place Maubert, aux applaudissements d'une populace en furie, étaient un commentaire significatif des velléités de réformes affichées par François Ier au dehors. Que de fois, au sortir d'un évangélique entretien, Diaz et ses amis rencontrèrent le lugubre cortège qui conduisait un luthérien au supplice!

Témoins d'une de ces tristes exécutions qui dépravent ceux qu'elles n'attendrissent point, ils durent comprimer au fond de leur cœur les sentiments d'indignation et de pitié que nous trouvons éloquemment exprimés dans la lettre suivante d'un jeune catholique allemand à Cassander.

« J'ai vu brûler dernièrement deux luthériens... Le premier était un tout jeune homme ; un léger duvet couvrait à peine son menton. On ne lui donnait pas vingt ans. Le second était un vieillard plus que sexagénaire, courbé sous les années, d'une figure vénérable, avec une barbe blanche retombant sur sa poitrine. Le jeune homme avait prononcé quelques paroles mal sonnantes sur les images des saints, auxquelles on rend ici un véritable culte, et tenu des propos qui sentaient la doctrine de Luther. Sommé par les juges de se rétracter, il se déclara prêt à confirmer par sa mort tout ce qu'il avait dit. Il fut condamné, séance tenante, à avoir la langue coupée, et à être brûlé vif. Sans changer de visage, il présenta sa langue au bourreau, qui la tirant avec une pince, la coupa, et en frappa à plusieurs reprises les joues du patient. On dit même que dans la foule (ô piété des Français !) plusieurs se disputant

cette langue encore palpitante, la jetèrent à la figure du jeune homme. Placé ensuite sur une charrette, il fut conduit au lieu du supplice; mais, à le voir, on eût dit qu'il allait à un banquet. Il descendit seul et spontanément du char funèbre, pour se placer près du poteau auquel il fut lié par des chaînes roulées autour du corps. Vous ne sauriez croire avec quelle égalité d'âme, quelle sérénité il supporta les cris et les outrages de la multitude ameutée contre lui. Il ne proférait aucun son, mais il tenait les yeux constamment fixés au ciel, comme s'il en eût attendu un miraculeux secours. Après qu'on eût couvert sa tête de souffre, le bourreau lui montra sa torche enflammée d'un air menaçant; mais le jeune homme, inaccessible à la crainte, témoigna par un signe qu'il endurerait volontiers ce supplice. Je doute en vérité que ces illustres philosophes de l'antiquité qui ont tant écrit sur le mépris de la mort, eussent supporté avec une pareille constance de si cruels tourments, tant cet adolescent paraissait élevé au-dessus de ce qui est de l'homme [1]. »

[1] Lettre d'Eustache de Knobelsdorf à Cassander, 10 juillet 1542. Voir : *Illustrium virorum epistolæ à Belgis vel ad Belgas scriptæ*, 1 vol. in-12. Leyde. 1617. Le martyr en question était un jeune orfèvre du faubourg Saint-Marceau, Claude Lepeintre.

C'est le même sentiment de sympathie pour les victimes, de réprobation contre les bourreaux, qui éclate avec plus d'énergie dans une lettre de Dryander retraçant ces tristes scènes. « Mon cœur se brise en vérité, rien que d'y songer, et j'y songe souvent ! Nos maîtres en sont venus à ce degré de démence et d'impiété que livrés à la perversité de leur sens, ils croient rendre service à Dieu, en persécutant ses élus. Que le Seigneur nous soit en aide, et nous délivre des griffes de ces démons à face humaine [1] ! Pour moi je n'ai plus qu'un désir ; c'est de fuir cette Babylone [2], et de retourner avec mes livres à ma chère université de Louvain ! » Il y retourna en effet, malgré les fureurs de la persécution qui sévissait partout. Il revit à Bruges son maître chéri, le docteur Cassander. Il espérait ne plus le quitter quand il reçut une lettre de son père, qui n'ambitionnant pour lui que dignités, honneurs, lui enjoignait de partir pour l'Italie. Il obéit, non sans répugnances, et se rendit à Rome où l'attendait le martyre. Dénoncé, en 1546, à l'Inquisition, il

[1] « Dominus misereatur nostri et liberet ab unguibus istorum cacodæmonum !... » *Ibidem* p. 65.

[2] « Illa Babylonia potius quam academia... » *Ibid.*

parut sans trembler devant le Saint-Office, confessa noblement sa foi, et préféra le bûcher au *San-Benito*, ignominieux emblême de réconciliation et de pénitence. Les outrages de ses compatriotes, de ses juges eux-mêmes, présents à son sacrifice, ne purent altérer sa sérénité. Le martyr du *Campo di Fior* ne se souvint de ceux de Paris que pour égaler leur constance. Ses amis pleurèrent sa mort en glorifiant sa mémoire, inséparablement unie aux prémices de la Réformation en Italie. « Je me réjouis, écrivit Francisco Dryander, à peine échappé de son cachot de Bruxelles, de ce que mon frère a déployé une telle magnanimité dans la confession du Christ, et j'ai la ferme assurance qu'il a été reçu dans les tabernacles éternels, où retentit le chant de triomphe des justes lavés dans le sang de l'Agneau. Puissent les flammes de son bûcher se répandre dans toute l'Espagne, et y allumer un divin incendie, afin que touchées de son exemple tant de nobles âmes secouent le joug de la superstition et de l'erreur sous lequel elles sont si misérablement courbées[1] ! »

[1] « Utinam divina hac incendia per omnes Hispaniæ fines spargantur !... » Fr. Dryander Calvino, 14 aprilis 1547. Msc. de Genève.

II

Le départ de Dryander laissa un vide dans le cercle studieux où il avait vécu, dans le cœur de Diaz qui partageait tous ses sentiments, et dont la destinée ne devait pas être moins tragique que la sienne. Depuis le changement qui s'était opéré dans ses croyances, et qui lui interdisait tout retour en Espagne, Diaz n'avait qu'un désir, quitter la France où la persécution redoublait chaque jour de rigueur, pour visiter les contrées où la Réforme avait prévalu, où s'élevaient de libres églises animées de son esprit. Déjà plusieurs de ses condisciples, Mathieu Budé, Jean Crespin, et un jeune gentilhomme savoyard, Claude de Senarclens, pour lequel il éprouvait une vive affection, s'étaient retirés en Suisse. Diaz les suivit de près, et dans les premiers mois de 1545, il arrivait à Genève. Dix ans s'étaient à peine écoulés depuis la révolution qui avait affranchi la cité du Léman, et la plus étonnante transformation s'était déjà opérée dans son sein. Un culte spiritualisé, un clergé fervent, des mœurs pures, tel était le spectacle que Genève offrait aux étran-

gers, et dont la vive impression éclate dans les récits contemporains. Rien de plus curieux à cet égard que la lettre de l'ancien évêque d'Istria, Vergerio, à ses amis d'Italie : « Genève ! s'écrie-t-il, béni soit Dieu qui a détruit l'idôlatrie dans tes murs ! Qu'il te conserve toujours le culte en esprit et en vérité [1] ! » Diaz admira l'ordre, l'austère discipline qui présidait à tous les actes de la République calviniste, et ce bel accord du patriotisme et de la religion qui devait la rendre invincible aux assauts du dehors [2]. Il se sentit subjugué par le puissant génie, qui, détruisant d'une main pour édifier de l'autre, opposait à la Rome catholique, environnée du prestige des traditions et des souvenirs, une cité libre et pauvre, n'ayant pour arme que sa foi, pour territoire que l'étroite enceinte où vivaient et mouraient ses enfants. Calme dans la lutte, impassible dans le péril, simple dans la gloire, Calvin semblait le régulateur d'un monde nouveau, et sous le poids d'une tâche immense, il accueillait avec bonté les visiteurs, obscurs ou illustres, qui venaient frapper à

[1] Msc de Zurich. *Revue Chrétienne*, décembre 1858, p. 759.
[2] Paroles de Calvin. Discours d'adieu aux ministres de Genève. *Lettres françaises*, t. II, p. 516, en note.

son humble demeure. L'ancien secrétaire de Léon X, le cardinal Sadolet, n'avait pu contempler sans respect le docteur qui l'avait victorieusement combattu, et plus d'un prélat italien, d'un diplomate français passant par Genève, avait reconnu l'austère grandeur de l'homme dont le nom s'associait à celui de Luther. Diaz trouva près de lui l'accueil le plus bienveillant : logé chez son secrétaire Nicolas des Gallars, admis à sa table et dans son intime familiarité, il lui ouvrit son cœur, et ne lui laissa rien ignorer des motifs qui l'avaient détaché des croyances catholiques pour l'amener à la profession du pur Évangile. La candeur, la loyauté, le zèle qui respiraient dans ses discours, lui gagnèrent l'affection de Calvin, qui se plût à l'initier aux dogmes les plus profonds de sa foi, ainsi qu'au mécanisme des institutions réformées. Durant trois mois, Diaz ne perdit pas une occasion d'étudier les lois de Genève, de s'entretenir avec ses pasteurs, ses magistrats, et de s'édifier dans la société des fidèles. D'importantes négociations étaient alors entamées avec les églises d'Allemagne, et le condisciple de Diaz à Paris, le confident de ses plus secrètes pensées, Claude de Senarclens venait de partir, chargé d'un message de

Calvin pour Mélanchthon et Luther. Diaz prit à son tour congé du réformateur, et muni de ses lettres, il visita Lausanne, Neuchâtel, Bâle. Il passa plusieurs jours dans cette dernière ville où l'accueillit l'amitié d'Oswald Myconius, et s'achemina de là vers Strasbourg.

Genève lui avait offert l'image d'une église militante, d'une bourgeoisie héroïque trempée pour la lutte et le martyre; il trouvait à Strasbourg une population paisible, une ville savante, une Eglise prospère « telle qu'on la proposait, dit Bossuet, comme modèle de discipline à toutes les autres. » Déjà vingt ans auparavant, Gérard Roussel retiré à Strasbourg avec son maître Lefèvre d'Etaples, rendait compte en ces termes de ses impressions à l'évêque de Meaux Briçonnet : « Presque tout ce que je vois ici, les efforts que l'on fait pour entretenir et répandre la vraie piété, le zèle des ministres à distribuer au peuple, à toute heure du jour, une nourriture spirituelle, sans aucun mélange de ferment pharisaïque, tout cela vous remplirait de joie, si vous en étiez témoin. Dès cinq heures du matin, on prêche dans les divers temples de la ville, et on y dit des prières communes. A huit heures, il y a ser-

mon à la cathédrale, accompagné du chant des psaumes traduits en langue vulgaire. La voix des femmes se mêlant à celle des hommes produit des effets ravissants. A quatre heures de l'après-midi, se fait dans le même temple une prédication précédée et suivie de chants. Par les cantiques avant le sermon on demande à Dieu d'être rendu capable de recevoir la semence évangélique, par les cantiques de la fin on rend grâces de l'avoir reçue. Bien que le nombre des services paraisse très-considérable, il n'en est pas un cependant qui n'attire une foule nombreuse avide d'entendre la sainte parole. Que je serais heureux de voir chez nos compatriotes une pareille ardeur ! Les leçons publiques ne sont pas moins fréquentées. Elles sont faites par des hommes aussi instruits que pieux, qui expliquent le texte original des deux Testaments d'une manière simple, naturelle, édifiante, sans obscurcir l'esprit de leurs auditeurs par une vaine fumée scolastique. Nul ne cherche à faire étalage des trésors de son génie. Ils n'ont en vue, les uns et les autres, que les progrès de la vie chrétienne par une interprétation sincère des Saintes Ecritures. Ce sont en vérité des personnages d'un rare savoir, tels qu'on en trouverait diffi-

cilement de pareils ailleurs [1]. » De ces hommes éminents dont l'influence avait imprimé à la révolution Strasbourgeoise un cachet de modération et de sagesse, Capiton n'était plus, et la république regrettait en lui un de ses serviteurs les plus dévoués. Bucer attentif aux controverses de l'Europe, consacrait à l'œuvre difficile de la pacification des partis les ressources d'un génie souple, insinuant, qui se déployait avec succès dans les conférences théologiques. Sturm était l'intermédiaire discret, le négociateur habile des cours d'Allemagne et de France, dans les tentatives de rapprochement qui ne purent aboutir à une alliance durable. Diaz vit Bucer qui conçut pour lui la plus haute estime, et le présenta aux ministres, aux magistrats de la ville [2].

Elle comptait alors de nombreux réfugiés, formant une Eglise particulière qui s'honorait d'avoir eu Calvin pour premier pasteur. Diaz fut admis dans leur congrégation. Selon l'usage de la primitive église, nul ne pouvait approcher de la sainte table, et participer aux sacrements du pain et du vin,

[1] Lettre citée par M. Ch. Schmidt dans son Etude sur *Gérard Roussel, prédicateur de la reine de Navarre*, Paris, 1842, p. 55, 56.
[2] « Là, il fut aimé de tous les gens de bien, et principalement M. Martin Bucer. » *Hist. des Martyrs*, f° 173, v°.

symboles du corps et du sang du Christ, sans avoir fait une profession de foi dans l'assemblée des fidèles. Soumis à cette épreuve, Diaz confessa éloquemment le Christ rédempteur, seul chef de l'Eglise, unique médiateur entre le ciel et la terre. Il déclara qu'il se séparait sans retour de l'Eglise romaine où ne se retrouvait, selon lui, ni la pure doctrine du Christ, ni l'administration fidèle des sacrements, ni la glorieuse liberté des enfants de Dieu[1]. Parmi les témoins de cette déclaration par laquelle Diaz rompait définitivement avec les croyances de sa patrie, se trouvait un ecclésiastique espagnol, un docteur en théologie, avec lequel il avait entretenu des rapports à Paris. Dissimulant son émotion, et cachant sa haine sous le masque d'un hypocrite intérêt, celui-ci s'approcha de Diaz, et s'entretint quelques instants avec lui, à l'issue de la cérémonie. « Avez-vous entendu ma confession de foi ? lui dit le néophyte, je n'ai rien à y retrancher. Plus j'y pense, et plus je demeure convaincu que Dieu vous a conduit ici afin que vous donniez à votre tour gloire à la

[1] Ces détails et ceux qui suivent sont retracés dans une lettre de Diaz à Calvin, du 29 août 1545. Msc de Genève. vol. 110. « Sic me renunciare Papam et omnem ejus cœtum, etc... »

vérité. S'il en est autrement, vous pourrez dire en Espagne que vous avez vu ici un Espagnol, grand luthérien, et qui ne craint pas de professer sa foi en Jésus-Christ, à moins que vous ne jugiez plus prudent de vous taire sur ce sujet[1] ! » Malvenda sourit d'un air étrange, et se retira sans prononcer un mot : nous le retrouverons bientôt ailleurs.

Sur ces entrefaites, Claude de Senarclens revint à Strasbourg, avec de tristes nouvelles de l'Allemagne. Il avait échoué dans la mission qui lui était confiée. Le timide Mélanchthon n'avait pas même osé présenter à Luther le message conciliant, respectueux de Calvin ; la querelle sacramentaire continuait d'aigrir les esprits, et les deux grandes communions de la Réforme demeuraient divisées à l'heure où tout leur commandait impérieusement la concorde [2]. Une crise redoutable s'annonçait en Allemagne. Vainqueur de François Ier, protecteur du Saint-Siége, arbitre de l'Europe, Charles-Quint touchait au but que son ambition avait si longtemps poursuivi. La suprématie politique n'était pour lui qu'un achemi-

[1] « Poteris dicere in Germania vidisse te Hispanum infignem Lutheranum... Subrisit ille. » *Ibidem.*

[2] *Calvin's letters*, édit. d'Edimbourg, t. I, p. 416.

nement à la suprématie spirituelle, à l'asservissement des consciences sous la loi de César. La ligue de Smalkade excitait doublement son courroux : c'était un état dans l'état, un schisme dans l'Eglise, qu'il ne pouvait tolérer sans une double abdication. Le rétablissement de l'unité religieuse était désormais son unique pensée. Cédant à ses impérieuses sommations, Paul III venait de convoquer à Trente l'épiscopat catholique. Le concile allait s'ouvrir, mais les princes protestants refusaient de comparaître devant quelques prélats italiens, et réclamaient à grands cris un libre concile où les questions en litige fussent sérieusement débattues. L'Empereur venait de consentir, non sans regret, au colloque de Ratisbonne, où reprenant l'œuvre de Worms, de Spire, les théologiens des deux partis devaient chercher les bases d'un accord fondé sur de mutuels sacrifices. Cette concession masquait de profonds desseins. Au moment où il n'a sur les lèvres que des paroles de conciliation et de paix, l'Empereur se prépare à la guerre. Dans ses entretiens à Bruges avec le légat Alexandre Farnèse, il insiste sur la vanité d'un concile où les protestants ne paraîtront pas. « Que n'employez-vous la force? » répond le

légat. Si vous tirez l'épée contre l'hérésie, le Saint-Père n'a rien à vous refuser. Il met tout, armées, trésors, et jusqu'à sa triple couronne, à votre disposition[1] ! » L'Empereur se tait, mais ses plans sont mûris, ses projets arrêtés, au moment où va s'ouvrir le vain colloque de Ratisbonne.

Bucer était naturellement désigné pour assister aux conférences prochaines, et les magistrats de Strasbourg lui adjoignirent Diaz que son érudition, sa piété, la facilité avec laquelle il parlait plusieurs langues, rendaient un précieux collaborateur pour les théologiens réformés. Quoique cette mission ne fût pas sans péril, il n'hésita pas à l'accepter. Pour la première fois, il allait se rencontrer face à face avec des controversistes de sa nation, retrouver l'Espagne sur le sol brûlant des débats théologiques, et la bannière sous laquelle il se rangeait était celle de Calvin ![2] Que de haines n'allait-il pas encourir ! Que de ressentiments d'autant plus à redouter que le fanatisme en s'armant contre lui croirait obéir à

[1] Arch. de Médicis, lettre de Granvelle, citée par M. Rosseeuw Saint Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. VII, p. 341.

[2] « Vestræ Celsitatis humilis alumnus. » Telle est la signature d'une des lettres de Diaz à Calvin. Msc de Strasbourg.

la voix de Dieu même ! Ses amis le comprirent et tentèrent, mais sans succès, de le détourner de ce dangereux voyage. Joignant ses instances aux leurs, Bucer le pressa de rester à Strasbourg, de ne pas s'exposer à un péril certain, de se réserver pour des temps meilleurs. Diaz fut ému jusqu'aux larmes de ces affectueuses instances, mais il persévéra dans son dessein. « Souffrez que je vous accompagne, dit-il à Bucer, puisqu'aussi bien tel est mon devoir. Ne m'enviez pas le privilége de confesser ma foi devant mes compatriotes, dans une si belle occasion. Quoiqu'il puisse arriver, mon cœur est sans crainte ![1] » Telle était l'énergie de sa résolution, l'ardeur de sa foi, que nulle considération terrestre ne pouvait l'arrêter. Il allait calme et serein au-devant du sacrifice. Renonçant à l'en dissuader, ses amis l'accompagnèrent à quelques milles de Strasbourg. La séparation ne fut pas sans douleur. Il prit congé d'eux avec une extrême tendresse, et leur dit adieu comme ne devant plus les revoir. Claude de Senarclens le suivit à Ratisbonne. « Je ne pus, dit-il dans sa touchante relation, me séparer de l'ami que

[1] « Se contemnere omnia quæ homini possunt accidere, modo ut ipsi Deo servire posset » Lettre de Bucer déjà citée.

je chérissais comme un frère. et dont les jours m'étaient plus précieux que les miens[1]. »

III

Les députés catholiques, désignés par l'Empereur étaient réunis dans cette ville, dès le mois de janvier 1546. Mais leur attitude, leur langage dénonçait, avant l'ouverture des conférences, les intentions peu conciliantes dont ils étaient animés. A leur tête on remarquait le docteur Malvenda dont les manières pleines de jactance contrastaient avec la réserve et la modestie calculée dont il avait fait preuve durant son séjour à Strasbourg. Il allait se donnant partout comme l'interprète des pensées impériales. Telle était, disait-il, l'autorité dont une auguste confiance l'avait revêtu, que sans lui on ne pouvait rien faire[2]. Diaz ne tarda pas à le rencontrer. A sa vue, Malvenda parut éprouver un étonnement voisin de la stupeur : « Vous ici, lui dit-il,

[1] « Nolui deserere amicum quem ego tanquam fratrem amabam. » *Hist. vera*, p. 37.

[2] « Ut nihil sine ipso fieri posse asserat » Diaz à Calvin. Lettre du 19 Janvier 1546. Msc de Genève, vol. 110.

et dans la société des protestants ! Savez-vous qu'ils se glorifieront plus de la conversion d'un seul Espagnol que de celle de dix mille Allemands ? Quel est votre dessein ? Votre doctrine est-elle celle de Bucer et des prétendus réformateurs de la Germanie[1] ? » Diaz lui répondit : « Je n'ai rien à cacher, Malvenda ; je suis venu en Allemagne dans l'intention de voir de mes yeux un pays réformé, de m'entretenir avec des hommes doctes et pieux, d'éprouver toutes choses, selon le précepte de saint Paul, et de retenir ce qui est bon. Ne vous étonnez donc pas si ayant reconnu que la nouvelle croyance, comme vous l'appelez, est en harmonie avec le témoignage apostolique, je n'ai pas hésité à l'embrasser. Six mois de séjour en Allemagne, m'en ont beaucoup appris à cet égard. » Malvenda l'interrompit à ces mots : « Quoi ! vous avez pu faire un si long séjour dans un pays infecté par l'hérésie ! Pour un bon Espagnol, pour un fils obéissant de l'autorité catholique, six mois en Allemagne paraîtraient autant d'années, de siècles d'exil[2]. Pour moi, je l'avoue, j'ai déjà vieilli

[1] *Hist. Vera*, p. 38.

[2] « Sex menses in Germania totidem anni, aut certe totidem secula .. homini pio qui unitatem ecclesiæ amat auctoritatemque tuetur... » etc. *Ibid.* p. 43, 44.

de dix ans en un pays qui ne lit que les livres, n'écoute que les prédications de ses faux docteurs ; déplorable aveuglement que nul homme de bien ne saurait partager, combien plus un espagnol, né comme vous sur une terre fidèle, où la foi catholique n'a jamais cessé d'être en honneur, où la doctrine des aïeux s'est conservée pure de toute altération, malgré le débordement des sectes pullulant dans toutes les autres contrées de l'Europe. Ah ! mon cher Diaz, n'avez-vous pas de souci de votre honneur ? Ne craignez-vous pas d'imprimer une tache indélébile à votre nom, à votre famille, à votre patrie ? » Diaz répondit à cette sortie avec l'assurance d'un chrétien qui puise les motifs de sa foi plus haut que la terre, et les deux interlocuteurs convinrent, en se séparant, de se revoir quelques jours après [1].

Malvenda s'était laborieusement préparé à cet entretien dans lequel il déploya toutes les ressources d'une éloquence apprêtée, d'une artificieuse dialectique : « Je vous exhortais dernièrement, Diaz, à quitter votre compagnie actuelle, à rentrer sous l'obéissance du Pontife romain, et dans la véritable

[1] « Ea lege ut rursus convenirent. » *Ibid.* p. 45.

Eglise. Si vous refusez de le faire, je ne vois pour vous qu'effroyables dangers dans ce monde et dans l'autre. Ne savez-vous pas les effets de l'excommunication prononcée par le successeur des apôtres, par celui auquel a été donné tout pouvoir de lier et de délier, et la malédiction qui s'attache à l'homme retranché de la communion catholique, c'est-à-dire du corps de Jésus-Christ, et devenu comme une peste pour le genre humain?... Si ces considérations ne vous touchent pas, si vous êtes indifférent aux plus sérieux intérêts de votre âme, écoutez du moins la voix de la patrie, les prières de vos parents qui vous supplient de ne pas donner publiquement un tel scandale. Que dira-t-on de vous en vous voyant renier le culte de vos pères, la foi pour la défense de laquelle vos compatriotes ont déployé des vertus admirées du monde entier?... N'est-ce pas une étrange présomption, pour ne pas dire une folie, d'imaginer que vous possédez, à vous seul, plus de lumières que tant de docteurs qui se sont succédé de génération en génération, durant tant de siècles? Et quand vous seriez persuadé de la supériorité de vos doctrines, serait-ce une raison de mépriser les coutumes anciennes, d'ébranler une autorité révérée,

de troubler la paix publique ? Croyez-moi, Diaz ; arrêtez-vous dans cette voie fatale. C'est un ami qui vous parle, et dont les bons offices vous sont assurés, si vous suivez ses conseils. L'Empereur est attendu à Ratisbonne : N'attendez point son arrivée ; courez au-devant de lui, jetez-vous aux pieds de son confesseur, le plus sage et le plus pieux des hommes, pour demander un pardon qui ne vous sera pas refusé ![1] »

« Ma conscience est sans reproche, Malvenda, répondit Diaz, et je n'ai nul pardon à invoquer, à moins que ce ne soit un crime de croire en Jésus-Christ, de confesser son nom, de maintenir la pureté de son Evangile. Pour rendre un tel témoignage, je suis prêt à affronter tous les périls, à faire tous les sacrifices, à donner, s'il le faut, ma vie, trop heureux de sceller de mon sang la doctrine du salut. Le Christ n'a-t-il pas dit : Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père qui est aux cieux ; mais celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon Père qui est aux cieux ; déclaration solennelle qui retentira pour notre salut ou notre perte au dernier

[1] Ad pedes confessoris viri religiosi et prudentis provolutus, veniam admissi criminis misericordiamque flagitabis. » *Ibid.* p. 51.

jour ! — N'en êtes-vous pas effrayé, Malvenda, et pouvez-vous mettre en balance la disgrâce d'un monde qui ne sera bientôt plus avec l'éternelle réprobation ?... Est-ce bien sérieusement, d'ailleurs, que vous me menacez de l'excommunication pontificale ? Il n'est pas un enfant qui ne sache aujourd'hui que ces foudres sont émoussées, et que c'est là un vain appareil qui ne saurait plus soutenir la tyrannie des pontifes romains. Je ne disputerai pas avec vous sur l'origine de leur pouvoir, les limites de leur autorité. Qu'ils usurpent, s'ils peuvent, les richesses et les dominations de la terre, pourvu qu'ils nous laissent le trésor de la vérité, l'Evangile de Jésus-Christ ! Cet Evangile, qui ne sait, hélas ! combien il a été altéré, mutilé, défiguré entre leurs mains, pour le malheur de tant d'âmes immortelles[1] ?

« Vous parlerai-je à mon tour de l'Espagne, cette patrie bien-aimée, dont il vaut mieux pleurer que flétrir le sort ? C'est vous et vos pareils, Malvenda, qui lorsque la lumière de l'Evangile recommence à luire partout, interceptez jusqu'aux moindres rayons qui pourraient arriver jusqu'à elle ; vous, qui

[1] « Turpiter laceratam, multis modis contaminatam... non sine pernicie multarum animarum. » p. 57.

voilez à ses yeux l'image du Christ, et le bienfait de sa rédemption accompli pour tous les hommes![1] Vous exaltez, il est vrai, l'unité qui règne dans notre patrie. Vous flétrissez les coutroverses que la variété des opinions fait naître en d'autres contrées, comme si ces controverses n'étaient pas une occasion de chercher la vérité avec plus d'ardeur, de s'élever à une notion plus pure de la divinité. Mais cette paix, cette unité tant vantée qui ne cache que l'oubli de Dieu et de ses commandements, mérite-t-elle ce nom? N'est-elle pas mille fois plus funeste que tous les maux de la guerre? Je ne sais quel mauvais génie se déchaîne sur l'Espagne, et la tient captive sous le joug de l'ignorance et de la superstition. Il n'est plus une âme capable de résister à cette tyrannie, dont les tristes fruits sont le mépris de la religion et la mort de la conscience qui dévore lentement tout un peuple!...[2] Et s'il se trouve un homme qui déplore les maux de son pays, qui gémisse sur la décadence de l'Eglise, qui cherche la vérité d'un cœur pur, prêt à s'immoler

[1] « Vel tenuissimos hujus cœlestis fulgoris radios in Hispaniam minime sinunt penetrare... » p. 58, 59.

[2] « Carnificinam conscientiarum quæ singulorum mentes horribiliter discerpit... » *Ibid.*, p. 60, 61, 65.

au besoin pour elle, vous l'accusez d'hérésie. Ah ! Malvenda, j'en appelle à votre conscience. Faites un retour sur vous-même, interrogez votre cœur, et dites si ce n'est pas là la vérité !... »

Pendant que Diaz s'exprimait avec cette véhémence, Malvenda frémissait ; mais toujours maître de lui-même il ne trahit son agitation par aucun mot, aucun geste. Il ne reprit la parole que pour déclarer son inviolable attachement à l'Eglise romaine, à l'infaillible Vicaire de Jésus-Christ qui ne pouvait errer, quelle que fût son indignité personnelle, s'appelât-il Alexandre VI, Jules II! Diaz repoussa énergiquement une prétention que démentaient tant de pages de l'histoire, et tant de scandales contemporains[1]. Désespérant de le convaincre, Malvenda termina l'entretien en lui demandant les motifs de sa présence à Ratisbonne ; « Je suis venu ici, répondit Diaz, comme représentant l'Eglise de Strasbourg, pour assister aux travaux du colloque, et prendre part au règlement des questions en litige. » — « Vous avez fait un voyage inutile, lui dit sèchement Malvenda. On ne fera rien ici ! Puisque vous étiez

[1] « Ad hanc vocem cohorrui et paulo acerbius respondi. » p. 70, 71.

animé d'un si beau zèle, c'est à Trente qu'il fallait aller! Les prélats vont s'y réunir en un saint concile[1]. »

Après ce second entretien, Diaz et Malvenda ne se revirent plus en particulier : Ils n'avaient plus rien à se dire. Mais Malvenda ne perdit pas un instant pour instruire le confesseur de Charles-Quint, don Pedro de Soto, de ce qui se passait à Ratisbonne. Il y signala la présence d'un apostat espagnol qui ne respirait que haine et fureur contre la religion de sa patrie, d'un homme d'autant plus dangereux qu'il semblait résolu à tous les sacrifices pour propager ses hérésies. Quel exemple offert aux sujets de S. M. catholique! Quel scandale pour les âmes simples! Quel sujet d'horreur pour tout vrai croyant! Le moment n'était-il pas venu de réprimer cet esprit nouveau, de faire de salutaires exemples, de couper le mal dans sa racine? A ce premier message, Malvenda en ajouta un second, rédigé en termes plus violents. Il montrait Diaz semant partout le poison de l'erreur, et rendu plus audacieux par l'impunité, ébranlant à la fois l'autorité de l'Eglise et celle du

[1] « Frustra huc venisti... Tridenti erat tibi proficiscendum ubi convenient catholici præsules... » p. 72.

Prince. N'était-ce pas un devoir de déjouer ses efforts, et de frapper le monstre avant qu'il eût pris des forces nouvelles[1] ? Au moment où les lettres de Malvenda furent remises à Soto, se trouvait près de ce dernier un espagnol nommé Marquina, chargé à Rome d'une secrète mission dont il était venu rendre compte aux ministres de l'Empereur. Marquina connaissait Diaz, et parut fort ému des rapports dirigés contre lui, surtout de l'accusation d'hérésie dont il était l'objet. « Nous avons, dit-il, vécu ensemble familièrement à Paris, c'est un homme de bien, d'une vie pure, d'une vertu éprouvée[2]. En le dénonçant avec tant d'amertume, Malvenda n'aurait-il pas cédé à quelque motif particulier de haine ou d'envie? Suspendez votre jugement jusqu'à plus ample information. » Le confesseur ne fut pas ébranlé, mais donnant libre cours à ses soupçons, il s'écria : « Si Juan Diaz continue de frayer avec les hérétiques, il fera beaucoup de mal à l'Espagne. Il faut qu'il se rétracte ou qu'il meure ![3]. » Peu de jours

[1] « De medio tollatur prius quam vires sumat. » p. 77.

[2] « Hominem esse integerrimæ vitæ ac virtutis approbatissimæ... quem unice diligebat » p. 78.

[3] Modis omnibus prospiciendum ut quacumque ratione vel convertatur vel tollatur. » p. 79.

après son entrevue avec Soto, Marquina retourna en toute diligence à Rome où vivait, depuis de longues années, un frère de Juan Diaz, Alonzo, attaché comme avocat au tribunal de la Rote. Marquina n'eut rien de plus pressé que de lui raconter tout ce qu'il avait appris en Allemagne, sans prévoir les effets d'une telle communication sur l'esprit de son compatriote.

Le colloque de Ratisbonne s'était cependant ouvert le 27 janvier 1546, malgré l'absence de Mélanchthon que le mauvais état de sa santé retenait à Wittemberg. Les députés protestants étaient Bucer, Brentz, Schnepf assistés de plusieurs jurisconsultes; les chefs de la députation catholique étaient Malvenda et Cochlée. Le choix de ces deux hommes trahissait la pensée secrète de l'Empereur. Malgré quelques paroles conciliantes de l'évêque d'Elster, dès les premières séances, l'attitude des théologiens romains, leur ton impérieux, la prétention ouvertement affichée d'emporter de haute lutte tous les points en litige, ont vivement indisposé les protestants. Dans l'état d'irritation des esprits, il suffit d'un incident pour tout rompre. Un message de l'Empereur va le fournir. Sous prétexte de sauvegarder la dignité de l'assemblée, d'assurer le succès de ses délibérations,

Charles interdit la publicité des débats. Bucer et ses amis réclament en vain, et ne pouvant rien obtenir, ils cessent de prendre part aux conférences, et se disposent à quitter la ville. Ainsi s'achève, à peine commencé, ce colloque plus inutile encore que les précédents. « Personne, dit un éminent historien, n'a pu en attendre un sérieux résultat... Chacun a compris que le temps des négociations est passé, que la conciliation est un rêve, le colloque un mensonge, et que l'Empereur d'accord avec le Pape est décidé à trancher la question par l'épée [1]. ».

Nul ne l'a mieux compris que le grand homme qui pendant plus de vingt ans a été le maître de l'Allemagne, et dont la glorieuse existence touche à son terme. Dans les derniers jours de février 1546, on apprend tout à coup la mort de Luther. Cette nouvelle est accueillie avec un cri de triomphe par ses adversaires, avec une profonde douleur par ses disciples. C'est à Eisleben, sa ville natale, que s'est paisiblement éteint le réformateur, et une de ses dernières paroles a été celle-ci : « Priez Dieu que la doctrine de l'Evangile demeure, car le Pape et le

[1] Rosseeuw Saint Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. VII, p. 342, 343.

concile de Trente machinent des choses terribles ! »
Rappelé avant le soir, ce puissant ouvrier a terminé la tâche qui lui était confiée. Il est mort plein de foi dans la durée de son œuvre, contemplant d'un œil ferme les périls qui la menacent, mais sachant qu'elle ne peut périr, car Dieu veille pour la protéger. Cette foi dans les divines promesses qui est la force du croyant, cette confiance sublime que rien ne peut ébranler, qui l'éprouva mieux que Luther? Qui sut l'exprimer en un plus magnifique langage? — « J'ai vu deux miracles. Voici le premier : comme j'étais à la fenêtre, je découvris les étoiles du ciel et ce vaste et magnifique firmament où Dieu les a placées. Je ne pus découvrir nulle part les colonnes sur lesquelles le maître fait reposer cette voûte immense, et cependant le ciel ne tombait point...

« Voici le second : je voyais d'épais nuages suspendus au-dessus de nous comme une vaste mer. Je n'apercevais ni terrain qui leur servit d'appui, ni cordages qui les soutinssent dans les airs ; et pourtant ils ne tombaient pas sur nous, mais ils nous saluaient rapidement, et fuyaient.

« Dieu saura choisir l'heure, le lieu, le mode convenable de la délivrance, et il ne tardera pas. Ce que

les hommes ont commencé ils ne l'ont pas encore fini. Notre arc-en-ciel est visible à peine, les nues sont menaçantes, et l'ennemi vient à nous avec d'effrayantes machines... Mais à la fin on verra de quel côté jouent les balistes, de quelles mains partent les javelots. Périsse Luther ! Si le Christ est vainqueur, Luther est vainqueur ! [1]. »

IV

Au moment où l'interruption du colloque de Ratisbonne et l'ouverture du concile de Trente présageaient de si graves évènements pour l'Allemagne, un voyageur, cachant dans son sein les plus orageuses pensées, franchissait les alpes du Tyrol et se dirigeait rapidement vers Augsbourg. C'était Alonzo, frère de Juan Diaz. La communication de Marquina avait produit sur lui un effet extraordinaire. Nourri dans les traditions de ce catholicisme espagnol que la lutte contre les Arabes avait rendu si intolérant,

[1] Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation du seizième siècle.* t. IV, p. 322, 323.

et que l'antagonisme de la Réforme allait exalter jusqu'à la férocité, vivant dans ce monde d'intrigues et de corruption qui s'agite autour du Saint-Siége, il n'avait pu apprendre sans surprise et colère les sentiments de son frère, et surtout sa présence dans les rangs des théologiens protestants aux conférences de Ratisbonne. C'était une tache à l'honneur des Diaz, un crime qu'il fallait laver dans le sang de celui qui s'en était rendu coupable, presque sous les yeux de l'Empereur. Dans le conflit de mouvements contradictoires que cette nouvelle avait excités en lui, il s'était décidé tout à coup à partir pour l'Allemagne, à voir son frère, à provoquer une explication qui ne se pouvait différer plus longtemps. Quel était son dessein ultérieur? Peut-être n'osait-il se l'avouer entièrement, mais le choix du seul homme qui l'accompagnât dans ce voyage, était une sinistre révélation des sentiments qui s'agitaient en son cœur. C'était un de ces sicaires habitués à vendre leur bras pour frapper, à l'ombre ou au grand jour, la victime désignée à leurs coups; un bandit familiarisé avec le meurtre sous toutes les formes, car il avait rempli à Rome les fonctions de bourreau. Tel était l'étrange acolyte qui

chevauchait à côté d'Alonzo sur la route de Ratisbonne[1].

A peine arrivé dans cette ville (mars 1546), Alonzo alla trouver Malvenda, qui, dans un long entretien, lui confirma la vérité des rapports de Marquina, et n'adoucit pas les choses, s'il est vrai qu'il dit en finissant : « Mieux vaudrait pour Juan Diaz être brûlé à petit feu, si son âme devait être sauvée[2] ! » Propos d'une effrayante dévotion qui tombant sur un cœur ulcéré devait le porter aux résolutions les plus funestes. Au moment d'un entretien qui devait avoir des suites si tragiques, Juan n'était plus à Ratisbonne. Il avait été appelé à Neubourg, petite ville du Palatinat[3], pour y surveiller l'impression d'un ouvrage de Bucer. Alonzo en fut bien vite instruit, et se rendit à Neubourg. A la vue d'un frère qu'il n'avait pas revu depuis si longtemps, et qu'il croyait à Rome, Juan ne put retenir un cri de surprise. « Oui, c'est bien moi, dit Alonzo ; et voici

[1] « Adducit una secum nebulonem quemdam sicarium, qui (ut postea compertum est), Romæ fuerat publicus carnifex. » p. 85.

[2] « Utinam veniat illa dies in qua Joannis Diazii corpus combustum videre possim... ut melius animæ consultum videatur ! » p. 86.

[3] A dix lieues environ de Ratisbonne, sur le haut Danube, et à la même distance d'Augsbourg.

les motifs qui m'ont fait entreprendre un si long voyage. J'ai voulu connaître vos vrais sentiments, vous arracher, s'il en est temps encore, aux piéges de l'hérésie, vous ramener dans les bras de l'Eglise notre mère. Si (ce qu'à Dieu ne plaise !) vous deviez persévérer dans l'erreur, quelle responsabilité terrible n'assumeriez-vous pas sur votre tête ! Sans parler de la honte qui rejaillirait sur notre nom, avez-vous songé aux maux, aux périls sans nombre qui vous menacent : la prison, l'exil, la mort sur l'échafaud ou sur le bûcher ![1]... » — « J'ai pensé à tout cela, mon frère, répondit Juan, et je suis prêt à tout souffrir pour confesser publiquement la doctrine que j'ai embrassée, non sur le témoignage d'un homme, ou sur la foi d'une illusion décevante, mais sur les déclarations unanimes des prophètes et des apôtres. Renier la doctrine du salut, telle que le Christ lui-même l'a révélée, serait un crime dont je ne suis pas capable ; un blasphème contre le Saint-Esprit, seul péché qui ne sera pardonné ni dans ce monde, ni dans l'autre. J'ai donc les plus sérieux motifs de persévérer dans la voie où je suis

[1] « Ponit ob oculos privatas miserias, carceres, exilia, proscriptiones, gladios, incendia etc... » p. 99, 100.

entré. Et vous, mon frère, pouvez-vous en dire autant ?... Ah ! que ne m'est-il donné de vous rendre attentif à vos intérêts les plus chers, de vous voir déployer dans la recherche de la vérité cette sagacité, cette ardeur que vous consacrez à la poursuite de biens terrestres ! Pour vous rendre participant des priviléges que j'ai reçus, je donnerais tout mon sang, car c'est là la vie éternelle de connaître le vrai Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé. »

A ce langage plein de ferveur, Alonzo demeure interdit. Il n'est pas de force à lutter contre son frère sur le terrain théologique, et renonçant à l'intimider, il essaie de le séduire : « J'ai, lui dit-il, un revenu de cinq cents ducats provenant de bénéfices ecclésiastiques. Tout mon désir est de les faire transférer sur votre tête, si vous consentez à venir à Rome, avec moi[1]. » — « Je ne désire ni or ni argent, répond Diaz. Aussi bien si la fortune et les honneurs eussent été le but de mon ambition, j'aurais choisi une autre voie pour y parvenir. La vérité, c'est là tout mon bien. Le témoignage d'une

[1] « Proventus quingentorum Ducatorum quos omnes in eum cupit transferre, modo ipse Romam una secum proficiscatur » p. 104, 105.

bonne conscience, voilà mon trésor. Gardez vos revenus, mon frère[1]. Si vous savez en user avec modération et justice, ils ne seront pas inutiles entre vos mains. S'il en était autrement, vous seriez bien à plaindre. Recherchons en tous cas les richesses qui ne peuvent périr. Attachons-nous à l'Evangile de salut dont la vertu console dans l'affliction, fortifie dans l'épreuve, et ne sera pleinement révélée qu'au ciel ! »

Pour la seconde fois, Alonzo se sent vaincu ; menaces, promesses sont également impuissantes sur le cœur de Juan Diaz, et n'ont abouti qu'à la confusion du tentateur. Une seule voie s'offre encore à lui ; celle de l'hypocrisie. Il n'hésite pas à s'y engager. Il feint d'entrer dans les sentiments de son frère, d'admirer sa piété, et tirant du fond de son cœur des soupirs affectés, versant de fausses larmes[2] : « C'en est trop, s'écrie-t-il, je ne sais plus résister à tant de vertu ! Il faudrait être bien aveugle ou bien insensible, pour méconnaître, ô mon frère, la pureté des sentiments qui vous animent, la supé-

[1] « Tuos igitur proventus tibi serva, mi frater... » p. 105.
[2] « Ex imo pectore suspiria trahens, et quasi lacrymabundus, fratrem aggreditur. » p. 107.

riorité de la foi que vous professez, et qui peut porter de si heureux fruits pour l'Eglise. Permettez-moi seulement d'unir mes efforts aux vôtres pour la propagation de la vérité. Pourquoi rester en Allemagne, dans un pays dont la langue vous est inconnue, et où vous enfouissez vos talents sans utilité pour autrui ? Ce pays compte assez d'hommes pieux et savants qui n'ont nul besoin de votre aide. Ils seront les premiers, j'en suis sûr, à vous conseiller de consacrer vos efforts au salut de vos compatriotes, à l'évangélisation de l'Espagne. Notre patrie gémit, il est vrai, sous le poids d'une insupportable tyrannie. Il ne serait pas prudent à vous d'y retourner !... Mais pourquoi ne pas diriger vos pas vers l'Italie ? J'augure pour vous les plus brillants succès d'un tel voyage. Nous irons d'abord à Trente où sont en ce moment réunis tant de prélats qui ne désirent que la restauration du pur Evangile. Vous conférerez avec eux...[1] Vos exemples, vos exhortations confirmées par la pureté de votre vie, leur donneront plus de courage à professer la vérité que la crainte du

[1] « Deinde veniemus Romam, Neapolim et alias civitates Italiæ in quibus magna est cognitio veritatis... » p. 111.

Pontife romain a jusqu'ici retenue captive dans leur cœur. Nous visiterons ensuite Rome, Naples, et les autres cités de la Péninsule où les âmes commencent à se réveiller d'un long sommeil, et où vous pourrez vous entretenir, non avec des hommes d'obscure condition, mais avec des seigneurs et des princes que vous confirmerez dans la saine doctrine, et qui deviendront à leur tour des missionnaires de la vérité en Espagne. Mépriserez-vous de si belles perspectives[1] ? Répudierez-vous un appel d'en haut ? Resterez-vous sourd à la voix de ceux qui privés des consolations de l'Evangile, implorent à grands cris votre secours ? Non, vous ne repousserez pas la mission qui vous est proposée, et pour l'accomplissement de laquelle le concours de tant de personnages puissants vous est assuré. Ai-je besoin d'ajouter que, dans la mesure de mes faibles forces, je serai pour vous le collaborateur le plus dévoué, le meilleur des frères. Je veux faire moi-même les frais de votre voyage en Italie, vous présenter aux hommes les plus distingués, rendre votre ministère

[1] « Tune frater, hanc utilitatem quam præ oculis positam vides, contemnes ?... » p. 112.

aussi facile que fructueux. Quand cette œuvre sainte sera terminée, s'il vous est agréable de retourner en Allemagne, je vous y accompagnerai volontiers, et ne vous quitterai que lorsque vous aurez trouvé une position honorable et digne de vous. Je ne vous demande en retour qu'une chose, c'est d'écouter ma prière, et de faire promptement ce que réclament de vous les intérêts de la république chrétienne que vous avez tant à cœur[1]. »

Ce langage dont il ne suspecte pas la sincérité, réjouit Juan Diaz. Il bénit Dieu des changements survenus dans les dispositions de son frère, et lui répond avec douceur : « Je suis prêt à accomplir tous les devoirs de ma vocation, en quelque lieu que ce soit, même au péril de ma vie ; mais la proposition que vous m'adressez est de trop grande importance, pour que je puisse me décider légèrement, sans invoquer de sages conseils. Permettez que j'en écrive à mes amis de Ratisbonne; leur réponse dictera la mienne[2]. » Alonzo, quoique visiblement contrarié d'un incident qu'il n'a pas prévu, loue la prudence

[1] *Ibid.* p. 113, 114.
[2] « Ut tota deliberatio colloquutoribus Ratisbonæ committeretur, quorum arbitrio se totum permittebat. » p. 116.

de son frère, et se résigne à un délai. Juan écrit aussitôt à Bucer, au célèbre Ochino, alors prédicateur d'une paroisse de réfugiés italiens à Augsbourg, pour les instruire des propositions de son frère, et leur demander un avis. Ils sont unanimes à le dissuader de suivre Alonzo dont le langage artificieux, les manières sombres, et les rapports avec Malvenda leur inspirent les plus vifs soupçons. Familiarisé avec tous les secrets de l'astuce romaine, Ochino insiste de la manière la plus énergique sur les dangers d'un voyage en Italie, et sur les motifs qui commandent à Juan de ne pas quitter l'asile que la Providence lui a ménagé en Allemagne. Diaz hésite encore. « Je vous remercie, écrit-il à Ochino des conseils que vous me prodiguez avec tant de sollicitude. Je vous sais gré surtout de me rappeler que je dois fermer les yeux au monde, pour suivre uniquement l'appel du Christ. Qu'il soit ma lumière, mon guide, mon appui ! Je n'ai encore rien décidé. J'attends Bucer, et je me recommande à vos prières. Que je doive partir ou rester, je désire ne faire que la volonté de Dieu. Vous ne sauriez croire, à moins d'en être témoin, que de luttes j'ai à soutenir, que d'assauts incessamment répétés me livre mon frère. Ma con-

fiance est en Christ qui me promet une heureuse issue[1] ! » Cette lettre écrite le 22 mars 1546, et pieusement conservée par Volfgang Musculus, collègue d'Ochino, était comme le testament de Juan Diaz !

A partir de ce jour en effet les événements se précipitent. Il ne reste plus qu'à les suivre dans leur funèbre enchaînement. Bucer, Martin Frecht, ministre d'Ulm, inquiets pour leur ami, accourent à Neubourg; Claude de Senarclens s'est joint à eux. Ils supplient Juan de renoncer au voyage d'Italie, de repousser les insidieuses propositions de son frère, de ne pas s'éloigner de Neubourg où la protection de l'Électeur Palatin veille sur lui. Il cède à leurs instances. Ainsi se trouve rompue la trame artificieusement ourdie par Alonzo. Il devra partir seul ! Quoiqu'il frémisse à cette idée, il affecte de montrer un visage serein, de subordonner ses désirs à ceux d'un frère chéri qu'il a trop tard connu, et dont le bonheur est son unique préoccupation[2]. Le 25 mars

[1] « Quibus et quam gravissimis rationibus ne dicam arietibus me impetat frater... Sed in Christo confido. » Lettre à Ochino. Msc de Zoffingue.

[2] « Ea res quanquam peracerba erat Alphonsi animo, simulabat tamen externam lætitiam... etc.» p. 122.

est le jour fixé pour le départ. La veille il prend congé de son frère, et déploie dans un dernier entretien la plus infernale hypocrisie. Il l'exhorte à persévérer dans la profession de la vraie religion. Ce n'est pas sans tristesse qu'il va lui dire adieu, car il aurait voulu n'être jamais privé d'une société si douce à son cœur. Toutefois leur réunion si courte n'aura pas été sans fruits. Il a commencé à goûter l'Évangile ; il éprouve la salutaire influence du Saint-Esprit ; il se sent déjà presque meilleur[1]. « Ne m'oubliez pas, mon frère, ajoute-t-il, quand je ne serai plus ici. Faites mention de moi dans vos prières, écrivez-moi souvent, ne fût-ce que pour achever l'œuvre que vous avez si heureusement commencée. Pour moi, je serai toujours prêt à vous rendre de bons offices. En témoignage de mon amitié, daignez accepter ces quatorze couronnes. » Juan refuse, il insiste, et le force presque d'accepter une somme qu'il se dit trop heureux de pouvoir offrir à son frère. Le moment de la séparation est cependant venu. Alonzo ne peut comprimer son émotion. Il renouvelle plusieurs fois ses adieux. Jamais il ne fut

[1] « Nescio quo divini spiritus afflatu se factum esse meliorem fatebatur. » p. 123, 124.

plus tendre, plus caressant, et le nouveau Caïn tombant dans les bras d'Abel, verse des larmes sur le sein du frère dont il prémédite l'assassinat[1] !

V

Le lendemain, au point du jour, Alonzo monta sur un char et partit pour Augsbourg, avec le bandit, son digne acolyte. Il y arriva vers le soir, mais au lieu d'entrer par la porte principale, dans le faubourg populeux qui s'ouvrait à lui, il fit un détour, et longeant extérieurement les murs de la vieille cité, il alla se loger dans un quartier solitaire, et dans une hôtellerie écartée, comme un homme qui désire échapper à tous les regards. Avec cet esprit de dissimulation dont il avait déjà donné tant de preuves, il annonça son intention de partir le lendemain pour Inspruck, et se retira dans sa chambre pour goûter quelques heures de repos et adresser un dernier message à son frère. Bien avant l'aube, il

[1] « Non sine magna vi lacrymarum tandem utrinque discessum est. » p. 174.

était sur pied, et montant à cheval, il reprit furtivement le chemin de Neubourg, toujours accompagné du bourreau. Il ne s'arrêta qu'à mi-chemin, au bourg de Pôttmes, et dîna joyeusement à l'auberge, en compagnie du vicaire qui ne soupçonnait rien des projets de son étrange amphitryon. Il alla coucher au village de Weldkirchen, et s'y procura une hache, instrument plus commode qu'une épée pour le coup qu'il méditait. Le jour commençait à poindre (27 mars), quand il se retrouva pour la seconde fois à Neubourg. Les portes de la ville venaient de s'ouvrir, mais les rues étaient désertes. Nul ne put voir les deux hommes qui se glissaient comme des ombres dans la cité encore endormie. Pour plus de précautions ils avaient changé de costume, et laissé leurs chevaux au dehors sous la garde d'un messager qui ignorait leurs desseins. Le bourreau marchait devant, le fratricide venait derrière [1] !

Au moment où l'horrible projet va recevoir son exécution, pénétrons dans la demeure du juste exposé sans défense aux fureurs du méchant. Le temps consacré par Alonzo à la préparation du crime, s'était

[1] « Carnifex præcedebat, parricida sequebatur. » p. 137.

écoulé pour Juan dans le recueillement et la prière. Depuis longtemps il était prêt au sacrifice de sa vie. « Le chrétien, disait-il, est étranger et voyageur sur la terre, une meilleure patrie l'attend, il a toujours un pied levé pour partir à l'appel d'en haut [1]. » Pénétré de ces fortes pensées qui trouvaient dans la lecture des Psaumes un aliment quotidien, il avait fait son testament, et exprimé en quelques pages sa foi et ses espérances éternelles. Son séjour à Ratisbonne, les menaces de Malvenda, l'arrivée soudaine de son frère, tant d'émotions accumulées pour lui en quelques jours, avaient donné à ses pressentiments un caractère plus précis, un tour plus solennel. Quelques heures après le départ d'Alonzo, il avait dit adieu à Bucer retournant à Ratisbonne, et n'avait pu retenir ses larmes en prenant congé d'un ami qu'il ne devait plus revoir [2]. Il était demeuré seul avec Claude de Senarclens, qui, par une inspiration de cœur, hélas ! bien inutile, n'avait pu se résoudre à le quitter. Grâce à la présence de ce fidèle témoin, tous les détails de la nuit qui précéda l'effroyable

[1] « Ad mortem se velle esse paratum, ut sine ullo impedimento ad æternam illam patriam posset emigrare. » Lettre à Bucer, p. 20.

[2] « Non sine dolore et lacrymis... quod sejungeret necessitas. » *Hist. vera*, p. 126.

attentat nous sont connus. L'âme du juste avant de quitter cette terre semble y projeter un plus vif éclat. Jamais la piété de Diaz ne parut plus fervente, sa foi plus expansive et plus sereine que dans ses derniers épanchements avec l'ami de sa jeunesse. « Je me souviens, dit Claude de Senarclens, que lorsque nous étions à Neubourg, la veille du jour fatal, avant de nous livrer au repos de la nuit, il fléchit les genoux, comme c'était sa coutume, et pria plus longtemps, plus ardemment encore qu'à l'ordinaire. Nous consacrâmes ensuite une partie de la soirée à nous entretenir des voies de Dieu, du grand mystère de piété manifesté èn Jésus-Christ. Sa voix avait quelque chose de vibrant, et je me sentais tellement ému à chacune de ses paroles qu'il me semblait entendre non pas un homme semblable à moi, mais un ange du ciel [1] ! » Ces pieux entretiens entremêlés sans doute de touchants retours sur le passé, de mélancoliques prévisions sur l'avenir, se prolongèrent bien avant dans la nuit, et ne cessèrent qu'au matin.

Les assassins approchaient à grands pas; d'avance

[1] « Ego vero illius oratione sic incendebar ut spiritus sancti verba audire existimarem. » Lettre à Bucer, p. 20, 21.

ils s'étaient partagé les rôles. Celui des deux dont la main était la plus sûre, devait frapper le coup; l'autre devait attendre et prêter main forte au besoin. Ils arrivent à la maison du prédicateur de Neubourg chez lequel Juan était logé. Le bourreau heurte à la porte, et demande Diaz, ajoutant qu'il a des lettres très-pressantes à lui remettre de la part de son frère. Il est introduit, non sans hésitation, à une heure aussi matinale, et monte au premier étage, tandis qu'Alonzo demeure en sentinelle au bas de l'escalier. Eveillé d'un premier sommeil, Diaz sort de son lit en toute hâte, à peine couvert d'un manteau, pour recevoir le messager dans la chambre voisine. Le scélérat s'incline et tire de sa poche une lettre d'Alonzo qu'il dit écrite d'Augsbourg. Juan brise le cachet, et s'approche pour lire d'une fenêtre faiblement éclairée par le jour naissant. Toujours animé des plus tendres sollicitudes, Alonzo avertissait son frère des périls dont il était menacé. « Surtout, lui disait-il, défiez-vous de Malvenda qui n'est altéré que du sang des saints! De loin, je veille sur vous, et j'accomplis en vous donnant cet avis un devoir de piété fraternelle[1]! » Pendant que Diaz est

[1] « Fraterna pietate motum monere eum voluisse... » *Hist. vera*, p. 140, 141.

absorbé par cette lecture, qu'il s'attendrit peut-être à ce nouveau témoignage de l'amitié d'Alonzo, le bourreau debout derrière lui, tire la hache cachée sous son manteau, et d'une main trop assurée, l'enfonce jusqu'au manche dans le crâne de l'infortuné, au-dessus de la tempe droite. Telle fut la violence du coup que Diaz demeura comme foudroyé, sans pouvoir prononcer une seule parole. Avec un horrible sangfroid, le meurtrier prend le corps de sa victime, le pose doucement par terre, en laissant le fer dans la plaie, et redescend l'escalier. Alonzo l'attendait au bas. « C'est fait ! » dit l'assassin à voix basse, et tous les deux se précipitent au-dehors. Le crime avait été accompli avec une telle célérité, que personne n'avait rien entendu, ni soupçonné dans la maison. Averti seul par un bruit inusité dans l'escalier, et par un pressentiment soudain, Claude de Senarclens se lève en sursaut de la couche qu'il partageait avec son ami, et entre à peine vêtu dans la chambre voisine. Quel spectacle s'offre à sa vue ! Juan est là, noyé dans son sang ! La pâleur de la mort est peinte sur son visage. Dans sa douloureuse agonie, ses mains se sont jointes comme pour prier ; ses lèvres s'agitent faiblement ; ses regards levés au ciel

semblent implorer à la fois la justice et la miséricorde [1] ! Soutenu dans les bras de son ami, il survécut presqu'une heure à l'effroyable blessure qu'il avait reçue.

La nouvelle du crime s'est bientôt répandue au dehors. Elle excite partout la pitié et l'horreur. On pleure la victime, on maudit les meurtriers. Des ordres sont donnés pour leur arrestation. Des cavaliers armés s'élancent à leur poursuite sur la route d'Augsbourg. Les assassins étaient déjà loin. Aiguillonnés par le péril, et par la conscience de leur crime, ils traversèrent Weldkirchen au galop, pâles, les yeux hagards, emportés comme deux démons sur leurs chevaux fumants de sueur [2]. Ils en changèrent à Pôttmes, à huit heures du matin, et reprenant leur course folle, ils traversèrent Augsbourg, et ne s'arrêtèrent que la nuit, brisés de fatigue, dans un village situé à quatre lieues d'Inspruck. Après une traite de plus de quinze lieues franchies tout d'une haleine, ils se croyaient sauvés. Les cava-

[1] « In cœlum conversis oculis, complicatis manibus oranti similem ut angelum dei potuisses agnoscere. » p. 143, 144.

[2] « Oculis et colore manifeste mutatis, equis pro nimio labore toto corpore sudore diffluentibus. » p. 145.

liers envoyés à leur poursuite, désespérant de les atteindre, s'étaient en effet arrêtés à Augsbourg. Un seul, Michel Herpffer, plus hardi que les autres, poussa plus avant, et courant toute la nuit, il devança les fugitifs à Inspruck. Il fit aussitôt son rapport au magistrat, et obtint qu'ils fussent arrêtés dans l'hôtellerie où ils reposaient encore. Alonzo fut atterré, comme si la main d'un Dieu vengeur se fût tout à coup abaissée sur lui; mais retrouvant bientôt son audace ordinaire, il prit le ciel et la terre à témoin de son innocence[1]. Le bourreau se souvenant de son ancien métier, s'élança sur une épée, et ne se laissa garrotter qu'après une lutte sanglante. Ils furent tous deux incarcérés à Inspruck, en attendant leur jugement. On vit bientôt arriver dans cette ville les ambassadeurs de l'électeur palatin, Othon Henri, sur le territoire duquel le meurtre avait été accompli. Ils apportaient comme pièces de conviction les lettres d'Alonzo, la hache encore dégoûtante du sang du martyr, et demandaient au nom de leur maître, au nom de l'Allemagne tout entière, catholique et protestante,

[1] « Cum viderent sese hoc modo divino judicio circumventos inceperunt exclamare, etc... » p. 151.

que le procès des deux meurtriers fut instruit sans retard [1].

Rien n'eût été plus facile à obtenir dans la libre cité d'Augsbourg, sur l'autre versant des Alpes. Mais on était à Inspruck, capitale du Tyrol, sur le territoire de l'archiduc Ferdinand, roi des Romains, et à quelques lieues de Trente où le monde catholique tenait ses solennelles assises. Au fond de leur cachot, les prisonniers reçurent des marques d'un pieux intérêt. Alonzo put écrire au cardinal de Trente, et invoquer la protection du concile [2]. De vives sympathies ne tardèrent pas à se manifester en sa faveur, et les scrupules religieux venant en aide à la casuistique légale, le procès annoncé pour le 10 avril fut indéfiniment suspendu. Les raisons ne manquaient pas pour disposer les juges à l'indulgence : Alonzo était clerc ; la justice séculière pouvait-elle l'atteindre au mépris de la juridiction ecclésiastique dont il relevait ? Etait-ce un crime d'ailleurs de frapper un hérétique, un misérable apostat, et le pardon du Pape n'avait-il d'avance amnistié ce

[1] « Fictitias litteras fratris et securim sanguine sanctissimi martyris undique respersam... attulerunt. » p. 153, 154.

[2] « Concessum parricidæ ut scriberet ad Cardinalem Tridentinum... qui nihil omiserunt ut a merito supplicio liberarent. » p. 145.

forfait[1] ? Alonzo n'était pas un criminel ordinaire, car il avait obéi aux motifs les plus purs. C'était une voix d'en haut, une inspiration supérieure aux suggestions de la chair et du sang, qui avait armé son bras contre un frère. A ces mystérieuses limites où la conscience hésite, où la loi se récuse, le crime devient vertu et l'assassin glorifié se change en héros. Tels étaient les sophismes invoqués en faveur des prisonniers, et complaisamment distillés aux oreilles des juges, dans le secret du confessionnal, et jusqu'à la cour du roi des Romains. Une députation de bourgeois de Neubourg, vêtus de deuil, se rendit vainement à Ingolstadt pour demander justice à l'Empereur, qui se dirigeait à petites journées vers Ratisbonne. « Je n'ai nul pouvoir, répondit-il, sur les magistrats d'un pays indépendant de mon autorité. Adressez-vous au roi des Romains[2] ! » Les princes protestants réclamèrent en vain l'extradition des prisonniers que l'on refusait de juger à Inspruck. Ils ne purent rien obtenir. Pour donner un

[1] « Parricidas fecisse quod justum esset, nam qui hæreticum interficiat eum esse a Pontifice absolutum. » p. 169.

[2] « Non habere potestatem mandandi in ea regione quæ ad Regem Romanorum pertineret. » p. 170.

semblant de satisfaction à l'opinion, Charles évoqua l'affaire à son tribunal, mais au bout de quelques mois, les meurtriers furent relâchés. Alonzo impuni, presque honoré, alla raconter à Trente son pieux attentat. L'Espagne applaudit, et reconnut son digne fils ; l'Allemagne frémit, et se prépara silencieusement à la guerre [1]. L'abîme qui séparait les deux cultes, semblait s'être agrandi tout à coup. Dans les deux frères on vit comme les types des deux religions rivales : « Caïn, s'écria le doux Mélanchthon, a tué Abel pour la seconde fois [2] ! » Dans une lettre à M. de Falais, Calvin laissa échapper cette amère invective : « Comme j'achevais ces présentes, j'ai eu de piteuses nouvelles de la mort du bon Diaz. Il faut que ces malheureux papistes se montrent de plus en plus menés de l'esprit de leur père, qui, dès le commencement, a été meurtrier [3] ! »

[1] Seckendorf, *Historia Lutheranismi*, ann. 1546. T. II, p. 656.
[2] Ross. Saint Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. VII, *ut supra*.
[3] *Lettres françaises*, t. I, p. 153. Voir également une lettre de Calvin à Farel contenant le récit du meurtre, avril 1546. *Opera*, t. IX, f° 38.

VI

Tel fut le tragique évènement sous les auspices duquel s'ouvrit l'année qui vit commencer les guerres de religion en Allemagne. On y lut, non sans raison, le présage certain des maux réservés à l'Europe, dans cette période de luttes acharnées et de guerres fratricides vers lesquelles on se sentait irrésistiblement poussé. Aucun des détails du drame commencé à Ratisbonne, achevé à Neubourg, ne demeura inconnu. Le nom de ses acteurs retentit partout, et le scandale de l'impunité surpassa l'horreur du crime. Claude de Senarclens relevant pour ainsi dire le corps sanglant de son ami, dans une relation pathétique, ardente, accusatrice, prit l'Europe à témoin de l'innocence de la victime, de la perversité des bourreaux, et flétrit les juges iniques en rendant à Diaz un touchant hommage : « J'ai vécu familièrement avec lui à Paris, à Genève, à Strasbourg, à Neubourg enfin. Partout, j'en atteste le ciel, quiconque l'a connu, l'a aimé comme un frère. Pour moi je regarderai toujours comme un de mes meilleurs

priviléges, d'avoir été honoré de son amitié. Mais lorsque je pense à tant de vertu, de piété, de savoir, éteints sans retour par un coup si funeste, je ne puis retenir mes larmes !...[1] Non, depuis le premier fratricide qui ensanglanta la terre, on ne trouvera pas d'exemple d'un crime aussi odieux ! Pour l'accomplir il a fallu un de ces hommes qui portent dans leur cœur toutes les furies de l'enfer, qui représentent à eux seuls toute une légion de démons[2]. Mais ce n'est pas impunément que le sang du juste a été répandu ; il crie vengeance devant le trône de Dieu, et il y a un juge qu'on ne peut corrompre là-haut ! » Ce langage véhément, où la plainte se changeait presque en malédiction, parvint-il jusqu'à l'oreille du meurtrier ? On l'ignore. Alonzo connut cependant le remords. Dans le silence des nuits, au milieu même des murmures approbateurs du concile, il entendit une voix qui lui disait : Qu'as-tu fait de ton frère ? Et devançant les décrets de la divine justice, il se pendit misérablement[3].

[1] « Tantam virtutem, pietatem, doctrinam tam infeliciter extinctam esse, non possum a lacrymis temperare. » p. 31.

[2] « Hominem permultis diabolorum legionibus obsessum, ac ipsas tartareas furias ni lucem revocatas » p. 173, 177. 178.

[3] *Histoire des Martyrs*, L. III, f° 179, verso.

Le livre de Claude de Senarclens demeure comme une révélation de l'état des esprits dans la crise qui suivit la Réforme, comme une éloquente protestation contre les excès du fanatisme qui devait porter de si douloureux fruits au seizième siècle. Son retentissement fut immense. Du Danube au Rhin, et du Rhin à l'Elbe, un cri s'éleva; mais il expira sans échos au-delà des Alpes et des Pyrénées. Dominée par le fatal ascendant des Caraffa, des Ghislieri, l'Italie venait de rompre sans retour avec les tendances réformatrices, et elle marchait à grands pas dans la voie des persécutions pour lesquelles son heureux génie ne semblait pas fait. L'Espagne, animée du sombre esprit de Torquemada, se préparait aux *auto-da-fé* qui projetèrent une sinistre lueur sur ses plus illustres cités. Durant trois siècles, on la vit se déchirant les entrailles de ses propres mains, envoyer aux bûchers, aux cachots, à l'exil, des milliers de ses fils, et réaliser ainsi le mot de Philippe II, digne devise du Saint-Office : « Plutôt régner sur un désert que sur un pays peuplé d'hérétiques[1] ! » Le dogme de l'ab-

[1] Voici d'après Llorente le chiffre des victimes de l'Inquisition de 1481 à 1808, date de son abolition par les Français : Brulés vifs, 57,358; Brulés en effigie, 30,817; condamnés aux galères ou à la pri-

solutisme catholique s'est perpétué jusqu'à nous, et la voix des Balmez, des Donozo Cortez s'est élevée de nos jours pour exalter l'intolérance et diviniser la persécution. « L'Espagne, dit un de leurs disciples, est providentiellement catholique. C'est le glorieux rôle que Dieu lui a assigné dans l'histoire. C'est pour cela qu'il l'a choisie, qu'il a multiplié pour elle les héros et les saints ; qu'il lui a donné des évêques comme Osio, Isidore, Léandre, Eugène ; des rois comme Recarède, Pelage, Saint-Ferdinand, Isabelle la Catholique, brillantes étoiles du passé où l'Église et l'État sont indissolublement unis. Trois mots, trinité sainte, se lisent au frontispice de nos annales : Patrie, Royauté, Religion. C'est le secret de notre force et de notre grandeur... Il n'y a pas de place à nos foyers pour l'hérésie[1] ! »

C'est à peine si la voix de quelque publiciste généreux ose réfuter ces brillants sophismes, et rappeler à l'Espagne les leçons du passé trop souvent perdues pour l'avenir : « C'est l'intolérance qui a été

son, 517,282. N'est-ce pas le cas de rappeler le mot de Montesquieu sur un despote persécuteur de l'Orient : « Il crut avoir augmenté le nombre des fidèles ; il n'avait fait que diminuer celui des hommes. »

[1] Article de *La Espana*, du 12 avril 1863.

cause de tous nos malheurs. C'est à elle qu'il faut attribuer notre décadence et notre isolement. Sous l'influence de ce fatal esprit, nous avons perdu la majeure partie des domaines que nous possédions autrefois, et vu la dépopulation ruiner nos provinces. La prétention de convertir les hérétiques par la force, aiguillonnée par le plus cruel fanatisme, nous a fait chasser de la Péninsule, d'abord les Juifs dépositaires du commerce et de l'industrie, puis les Mores dont l'expulsion a été la ruine de l'agriculture et de la prospérité publique. Les mêmes mesures appliquées aux Pays-Bas pour contraindre de loyaux sujets à abjurer leur foi, nous ont fait perdre les Provinces-Unies, noyées dans des torrents de sang, à la sinistre clarté des torches de l'Inquisition. L'aveuglement et la rage avec lesquels un pouvoir oppresseur, fondé sur le despotisme théocratique, a traîné dans les cachots ou brulé sur les bûchers des milliers de victimes, persévérant dans leur foi malgré les tortures, et couronnées de l'auréole du martyre, a été cause que l'Europe nous a mis à l'index, et que notre patrie a été hermétiquement fermée à tout souffle du dehors, comme ces tribus de l'antique Égypte qui sacrifiaient impitoyablement à leurs dieux

tout étranger descendu sur leurs rivages inhospitaliers. Notre isolement est devenu si complet que l'on a pu dire avec raison : L'Afrique commence aux Pyrénées[1] ! »

En dépit des progrès dont l'Espagne se vante, telle est encore l'impression du voyageur traversant la Péninsule de Bayonne à Madrid. A peine si quelques cités, Vittoria, Burgos, Valladolid, apparaissent de loin en loin dans l'immensité d'un désert, plus triste que celui de l'Afrique, car il est l'œuvre de l'homme. La station de Torquemada s'élevant dans une morne solitude, est le symbole des destinées de l'Espagne telle que trois siècles d'intolérance l'ont faite. J'ai visité l'Escurial où dorment dix générations de rois qui se sont transmis la même pensée d'extermination et de haine contre les dissidents. J'ai vu dans les cachots de Grenade des confesseurs dignes des respects du monde entier, auxquels la clémence d'une reine n'a laissé que le choix entre le bagne et l'exil. L'Europe s'en est émue, et une solennelle ambassade de toutes les nations a revendiqué les droits de la conscience méconnus par la loi espa-

[1] Article de M. Fernando Corradi, dans le *Clamor Publico*, du 7 février 1863.

gnole. Puisse une telle manifestation produire des fruits dans la Péninsule, et hâter le jour où, sous l'influence d'un esprit nouveau porté sur l'aile de la vapeur et de l'électricité, la vieille intolérance sera vaincue, les antiques barrières s'abaisseront, et les exilés rentrant dans la patrie pourront dire : Il n'y a plus de Pyrénées !

CINQUIÈME RÉCIT

LA FAMILLE DE CURIONE

A l'ombre de la cathédrale de Bâle, dans un de ces cloîtres dont le mystérieux demi-jour et la mélancolique poésie s'allient si bien avec le souvenir des générations disparues, sont réunies les sépultures de quelques-uns des personnages les plus distingués de la république, pendant les derniers siècles. L'étranger qui recherche curieusement dans la vieille cité, une des métropoles de la Renaissance, les vestiges de sa gloire passée ; qui se rappelle les savants fameux, les imprimeurs illustres, Hervagius, Froben, Oporin, dont les noms peuvent être honorablement cités à côté de ceux des Etienne et des

Manuce, visite avec un vif intérêt le musée enrichi des toiles d'Holbein, la cathédrale où repose Erasme, la salle du concile dont Æneas Sylvius Piccolomini, plus tard pape sous le nom de Pie II, nous a retracé les travaux, et surtout le cloître dont les galeries, pavées de tombeaux, présentent comme une histoire abrégée de la république en ses plus beaux jours. Sous ces voûtes funèbres, dont le silence est à peine troublé par quelque visiteur épris des souvenirs du passé au milieu des bruyantes transformations du présent, est enseveli le réformateur Œcolampade, entre Simon Grynée et Jacob Mayer, ses deux compagnons d'œuvre. Là reposent également, dans l'attente de la résurrection, ces réfugiés de France et d'Italie que la tourmente des révolutions religieuses ballotta sur la terre étrangère, et qui mêlés aux plus âpres controverses, ne connurent jamais de repos ici-bas ; l'humaniste Castalion, l'apôtre de la tolérance en un siècle de violence et de haines, mourant pauvre, après une vie agitée ; le jurisconsulte François Hotman, le rival de Dumoulin et de Cujas, l'éloquent auteur de la *Gaule franque*, n'échappant à la Saint-Barthélémy que pour traîner à Bâle sa triste vieillesse, et rendre le der-

nier soupir loin des écoles qu'il avait illustrées ; le médecin Grataroli, de Bergame ; l'imprimeur lucquois Pierre Perna, le chevalier romain François Betti, échangeant le beau ciel de leur patrie contre les détresses de l'exil, et bien d'autres encore dont les noms inscrits sur les pierres sépulcrales attestent les orages du siècle, et pénètrent l'âme des pieuses émotions qu'exprime si bien le vers du poète :

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt!

Le regard attristé par l'obscurité des voûtes et par la monotonie des inscriptions gravées partout comme l'uniforme blason de la mort, se repose au sortir de ces lieux, du haut de la terrasse plantée d'arbres contemporains de la Réforme, sur un paysage plein de grandeur et de solennité : le Rhin, au cours imposant et rapide, baignant de ses eaux la double cité répandue sur ses rives, avec son vieux pont, ses flèches hardies, ses portes garnies de tours et mêlées aux édifices nouveaux comme les témoins d'un autre âge ; au delà, sur la rive droite du fleuve, des plaines riantes; les premiers renflements des monts couronnés de châteaux, de villages et de

forêts; plus loin encore, les montagnes de la forêt Noire qui ferment l'horizon au nord, tandis que le Rhin, suivant son cours à l'ouest, semble se perdre dans la riche vallée que dessine la chaîne des Vosges dans la vapeur d'or du couchant.

A l'une des extrémités du cloître que nous venons de décrire, près d'une de ces fenêtres élégamment sculptées qui s'ouvrent sur le Rhin, et dont la brillante perspective semble adoucir l'austérité des tombeaux, il est un monument que nous n'avons jamais contemplé sans respect. C'est celui d'un de ces réfugiés italiens du seizième siècle, qui n'hésitèrent point à sacrifier leur fortune et leur patrie à la libre profession de l'Évangile sur une terre lointaine, et qui, longtemps battus par l'adversité, mais toujours fidèles à la cause qu'ils avaient embrassée au péril de leur vie, apprirent, selon l'expression du grand proscrit de Florence, combien est dur l'escalier de l'étranger et amer le pain de l'exil. Dans un espace que mesurent quelques pas, repose une famille de bannis unis dans la mort comme ils le furent dans les épreuves terrestres, et que ne purent protéger contre les disgrâces du sort ni les dons de l'esprit, ni la grâce, ni la vertu dont le pres-

tige méconnu parfois des contemporains, peut attendrir la postérité. Si le récit de ces disgrâces et la peinture de ces douleurs dont trois siècles nous séparent, mais que d'intimes correspondances exhumées de la poussière des bibliothèques, rendent, pour ainsi dire, visibles à nos yeux, peut offrir quelque intérêt aux lecteurs de nos jours, il nous sera doux d'accomplir en quelque sorte un vœu formé à la lecture des documents qui nous en révélèrent le secret, et de faire revivre dans ce récit une des âmes les plus belles de ce siècle, et les plus pures de tous les temps, l'ami de Peregrino Morato de Ferrare, le pieux éditeur des œuvres de sa fille, le réformateur italien, Celio Secondo Curione!

I

Nous avons retracé ailleurs les vicissitudes de l'existence aventureuse de Curione dans son pays natal [1]. Né dans les premières années du seizième siècle, à Montcalier, en Piémont, d'une famille noble

[1] *Vie d'Olympia Morata*, 3e édition, p. 55 à 60.

dont les membres remplissaient des charges héréditaires à la cour, il passa son enfance dans une villa de cette colline de Turin qui se déploie avec tant de magnificence sur la rive droite du Pô, devant l'austère amphithéâtre des Alpes couvrant de leur ombre un peuple de confesseurs et de martyrs réservé à de mystérieuses destinées. Les épreuves commencèrent pour Curione dès le berceau. Il perdit de bonne heure sa mère, Carlotta Montrotti, dame d'honneur de la duchesse Bonne de Savoie, et à l'âge de neuf ans, la mort de son père le laissa entièrement orphelin [1]. La tendresse, pleine de sollicitude, de son aïeule maternelle, Maddalena, dont il aimait plus tard à se souvenir, et la protection d'un de ses oncles charmé de la beauté de sa figure et de la vivacité de son esprit, veillèrent sur son éducation. Placé par leurs soins à l'Université de Turin, « comme à une nouvelle Athènes, » il fit de rapides progrès dans les lettres antiques qui développèrent son imagination brillante, tandis que l'étude d'un exemplaire de la Bible qu'il avait reçu des mains de son père mourant, et la lecture des écrits de Mélanchthon l'ini-

[1] Journal de Léon Curione. Msc. de la Bibl. de Bâle.

tiaient à la foi nouvelle, dont il devait être un des plus hardis propagateurs dans sa patrie. Il se rendait en Allemagne avec quelques-uns de ses amis, quand sur un ordre de l'évêque d'Yvrée, il fut plongé dans un cachot, et enfermé bientôt après dans un couvent où de généreuses imprudences mirent ses jours en péril. Des reliques déposées sur l'autel étaient solennellement offertes au culte superstitieux de la foule ; il osa y substituer une Bible, avec ces mots : C'est ici l'arche de l'ancienne et de la nouvelle alliance, contenant les vraies reliques des saints ; et la surprise des moines s'étant bientôt changée en fureur, il s'enfuit à Milan, où ses talents, sa jeunesse intéressèrent à son sort une famille distinguée dans le sein de laquelle il trouva la compagne de sa vie, celle qui durant quarante ans devait le soutenir dans la courageuse confession de l'Evangile, Margarita Isacchi. Il se voua dès lors à l'enseignement des lettres et à la prédication, passa quelques années à Casal, sous la protection du comte Montferrat, et il ne rentra dans le Piémont que pour se voir en butte aux dénonciations de sa propre famille, et frustré de sa part à l'héritage paternel. Surpris par les agents de l'inquisition, et traîné dans les cachots de Turin,

d'où il ne devait plus sortir que pour marcher à la mort, il s'évada miraculeusement, et chercha un asile dans les cités de la Lombardie, marquant partout son passage par d'éloquentes leçons qui excitèrent l'enthousiasme des écoles, et par des prédications hardies qui mirent le comble à la fureur de ses ennemis. Le sénat de Pavie, intimidé par les menaces pontificales, l'ayant banni à regret, il parut successivement à Venise et à Padoue, avant de se retirer à Ferrare où la généreuse protection de la duchesse Renée devait lui assurer un peu de repos. Mais cet asile, embelli par les plus nobles amitiés, ne tarda pas à lui manquer, et Curione dut reprendre, au bout de quelques mois, sa vie de périls et de fatigues. Dans les vicissitudes de son apostolat, parmi les aventures d'une existence constamment exposée aux embûches, à la délation, à la mort, le missionnaire proscrit trouvait du temps pour composer des méditations où se révèle la sérénité d'une âme que le malheur ne peut aigrir, et qui n'a que des sentiments de mansuétude et d'oubli pour les injustices des hommes. Dans son traité sur l'*Immortalité* de l'âme, dédié au patricien Victor Celesti, de Lucques, il s'instruisait à compter pour rien les souffrances de

la vie présente, en méditant sur les promesses de la vie éternelle [1]. Dans ses *Paradoxes*, il s'exhortait lui-même à la constance par l'exemple de saint Paul, que ni la vie, ni la mort, ni les anges, ni les puissances de la terre et de l'enfer n'avaient pu séparer de l'amour du Christ, et il trouvait un soulagement à ses propres misères, en commentant quelques-unes des *Béatitudes* appropriées à sa situation : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux [2] ! »

Lorsque Curione achevait le premier de ces écrits à Lucques, dans le monastère de San-Frediano gagné à l'Evangile par les prédications de Pierre Martyr, un ordre émané de l'inquisition enjoignait aux magistrats de cette ville de le saisir dans sa retraite, et de l'envoyer, chargé de chaînes, devant le tribunal du Saint-Office qu'un décret du Pape Paul III venait d'organiser à Rome. « On m'annonce tout à coup, écrivait Curione à son ami Peregrino Morato, que ma tête est mise à prix par la fureur des adversaires de la vérité, qui, dans leur délire insensé, ne rêvent

[1] Cœlii Secundi Curionis, *De Immortalite animorum*, ann. 1542.
[2] C. S. Curionis, *Paradoxa duo*, 1542.

que d'abolir le nom du Christ dans la mémoire des nations. Mais tous leurs efforts seront impuissants, car c'est une pure folie de regimber contre les aiguillons de l'Esprit, et d'éternels châtiments sont réservés aux persécuteurs, s'ils ne se repentent. Priez cependant pour moi, afin qu'il me soit donné de persévérer constamment dans la confession de l'Evangile, et priez aussi pour mes adversaires afin qu'ils ouvrent les yeux à la lumière de la vérité[1]. »

Pressé par le sénat de Lucques de céder à l'orage qui menaçait à la fois ses jours et l'existence de la république, Curione se résigna, non sans regret, à quitter cette terre d'Italie qui ne lui offrait plus un abri, et muni des lettres de recommandation de la duchesse de Ferrare, sa constante protectrice, il franchit les Alpes, au mois d'août 1542, et se dirigea vers Zurich. L'automne de cette même année, il revint courageusement sur ses pas à la recherche de sa femme et de ses enfants qu'il avait laissés dans les environs de Lucques. Il les rejoignit à travers mille périls, et les amena heureusement à Lausanne.

[1] « Vale per Christum Jesum et ora Patrem pro me et adversariis ut illis lumen ad agnoscendam veritatem, mihi robur ad eam retinendam et fortiter tuendam donet. » C. S. C. Peregrino Morato. Lucæ, quarto idus Junii, 1542.

où les seigneurs de Berne venaient de lui confier la direction du collége, plus tard échue au précepteur de Calvin, Mathurin Cordier. Curione remplit avec éclat ces modestes fonctions durant cinq années, et il ne les résigna qu'en 1547 pour aller occuper la chaire d'éloquence à l'Académie de Bâle, théâtre plus digne de son savoir et de ses talents.

D'autres réfugiés des diverses contrées de l'Italie l'avaient précédé à Bâle, sans y fixer toutefois leur destinée. Cette ville savante et libre, où le droit renaissant trouvait un habile interprète dans Amerbach, où Félix Plater imprimait une impulsion féconde à la médecine, où la théologie pouvait citer avec orgueil les noms de Sulcer et de Myconius, avait déjà reçu le célèbre prédicateur Ochino, de Sienne, que son aspect vénérable, sa vive éloquence tant admirée de ses compatriotes, désignaient au respect de tous, sans que personne pût prévoir encore les tristes écarts de sa vieillesse destinée à s'éteindre sous le ciel de la Moravie. Elle avait également accueilli Terentiano et Tremelli, disciples de Pierre Martyr ; Lelio Socin, exposant avec une apparente candeur des doutes hardis que Fausto, son neveu, devait ériger en système ; Julio Camillo, de Sicile,

mêlant aux études sacrées des recherches obscures sur la Cabale. Entre tous ces étrangers d'un aspect séduisant, d'un génie aventureux, d'une orthodoxie incertaine, nul n'était plus propre que Curione à reconnaître par l'éclat de ses services l'hospitalité d'une ville dont les usages n'étaient pas sans rudesse, et dont la langue semblait si dure à des oreilles familiarisées avec la douceur de la langue italienne. Egalement versé dans les lettres grecques et latines, unissant au savoir le plus varié une piété fervente, un esprit conciliant, des mœurs pures, il devait être dans la cité d'Erasme un des plus dignes représentants de cette émigration d'Italie à laquelle manqua non l'enthousiasme de la vérité qui inspire de grands sacrifices, mais la sagesse qui modère et la règle qui affermit, et dont les colonies, consumées par de stériles débats, dotèrent du moins les républiques helvétiques de familles industrieuses et de citoyens distingués, dans la seconde moitié du seizième siècle.

Une seule fois, durant vingt-deux ans, l'harmonie qui régnait entre Curione et les magistrats de Bâle parut altérée. L'occasion de ce désaccord fut la publication du livre *De amplitudine regni Dei*.

dans lequel opposant les conquêtes de l'Evangile aux défaites du paganisme, et abaissant devant les progrès indéfinis de la foi au Christ les barrières des nationalités, des religions et des temps, Curione essayait de démontrer que le règne de Dieu ou des *Elus* est plus considérable que celui du Démon ou des *Réprouvés* [1]. La rigide orthodoxie des Eglises suisses fut alarmée d'une opinion qui élargissant les voies du salut, paraissait en ébranler les fondements, et ouvrait une perspective consolante, mais hardie, sur un des mystères les plus douloureux de la foi chrétienne. Calvin s'émut ; Bullinger, consulté à Zurich, n'osa pas soutenir Curione contre le déchaînement de ses adversaires qui réclamaient à grands cris la révocation du téméraire professeur. Sans rétracter une opinion qui n'était que le rêve d'une âme tendre aux prises avec la rigueur des symboles, Curione invoqua éloquemment les gages qu'il avait donnés de la pureté de sa foi par une vie de labeurs et de sacrifices résolument acceptés pour la cause de l'Evangile. Il se montra prêt à résigner l'humble

[1] « Sitne Antithei regnum, sive tyrannis potius, multitudine major futura quam Dei nostri potentissimi et clementissimi respublica, quam vere regnum et usitato nomine sanctam Ecclesiam appellamus. » C. S. Curionis, *Epistolæ*, lib, I, p. 302.

salaire attaché aux fonctions qui avaient rendu son nom célèbre dans toute l'Europe, sans accroître sa fortune, et sans même assurer le pain de ses enfants. « Qu'à ce prix, ajoutait-il, il me soit permis de goûter le repos que me rendent si nécessaire vingt-cinq années d'agitations et de douleurs, la perte de mon patrimoine, tant de persécutions et de souffrances endurées pour la profession de la vérité ! Que je puisse au déclin de l'âge, et dans le court intervalle qui me sépare de la tombe, vivre en paix avec ma femme et mes enfants ! Le temps n'est pas éloigné d'ailleurs où tous, accusateurs et accusés, nous comparaîtrons devant le souverain juge pour rendre compte de nos actes et de nos pensées. Ne pouvons-nous, en attendant, vivre dans un fraternel accord, et ne connaître d'autres luttes que celles de la charité[1] ? »

Dans une autre circonstance, Curione s'unit à deux de ses collègues, Castalion et Borrhée, pour rendre

[1] ... « Curriculo hoc absoluto, stabimus omnes ad Christi Domini tribunal, ubi unusquisque nostrûm reddet vitæ cogitationumque rationem. Interea amice et fraterne simul degamus, charitate atque officiis certantes... » C. S. Curio Bonifacio Amerchio, Cal. déc 1550. Msc. de Bâle. Ne peut-on conclure de ce passage que le dialogue de Curione avait reçu une certaine publicité académique avant son impression en 1553 ?

hommage au principe de la liberté de conscience si douloureusement frappé dans la personne de Michel Servet. Genève avait eu son *auto-da-fé*, et la cité de l'esprit s'armant du glaive contre l'erreur, avait consacré par cette triste inconséquence le martyre de ses fils dans le monde entier. Quelques hommes en gémirent, mais leur plainte demeura sans échos. Curione fut de ce nombre. « N'était-il pas plus chrétien, écrivit-il, plus conforme à la profession évangélique, d'avertir charitablement l'homme qui était entre vos mains, de le convaincre par la parole, de le ramener à l'unité par la persuasion et la douceur? S'il eût persévéré dans son erreur, ne pouviez-vous le bannir, le retenir captif, en priant Dieu de toucher son cœur, d'éclairer son esprit, ce qui n'était pas impossible par la voie de la charité[1]? » Ce noble langage de Curione ne fut pas compris de ses contemporains. Il n'en conserva pas moins jusqu'à sa mort la chaire autour de laquelle se pressaient des auditeurs venus de toutes les contrées de l'Europe et qui n'appréciaient pas moins la

[1] Fragment de la main de Curione. Msc de Bâle. Le fameux traité *De Hæreticis* attribué à Castalion n'était que le commentaire hardi, éloquent de ces pensées. Calvin, *Lettres françaises*, t. II, p. 17 et 18.

noblesse de son caractère que l'éclat de ses talents. Il se montra reconnaissant à son tour envers sa cité d'adoption, en refusant les offres brillantes que lui offraient des souverains étrangers, Maximilien et le pape Paul IV lui-même, pour l'attirer dans leurs Etats.

II

Curione n'était pas seulement un humaniste ingénieux, un professeur habile dramatisant ses leçons par l'éloquence ou les colorant du reflet de la poésie ; c'était aussi, comme presque tous les lettrés de ce siècle, un pédagogue humblement préoccupé de guider les premiers pas de l'enfant dans le monde de l'intelligence en l'initiant avec méthode et par degrés à la connaissance du bien et du beau. Le cercle de la famille était à ses yeux la première école de la jeunesse, et le père, l'instituteur naturel des enfants que Dieu lui a confiés. L'éducation, dont il s'appliquait à réaliser l'idéal dans l'intimité du foyer domestique, avait été de bonne heure le sujet de ses

méditations, et à l'époque même la plus orageuse de sa vie, il avait composé sur cette question un traité dédié au précepteur des jeunes princes d'Este, à son hôte de Ferrare, Peregrino Morato, à l'occasion de la naissance de ce jeune Emilio, dont la mélancolique existence devait s'associer à toutes les phases de la destinée de sa sœur sur la terre étrangère[1]. Selon le langage de Curione et de l'ami auquel ce livre était destiné, le plus noble privilége d'un père instruit dans les lettres, est de communiquer ce trésor à ses enfants, et de les initier à la fois à la vie du corps et à celle de l'esprit. Aucune distraction, même celles que le siècle répute louables et saintes, ne doit le détourner de l'accomplissement de ce devoir sacré. « On ne saurait, dit le pieux docteur, condamner trop sévèrement la déplorable coutume qui règne parmi tant de pères de famille de nos jours qui se disent chrétiens. Voués à de vains pèlerinages, ils désertent leurs maisons et parcourent les régions les plus éloignées. L'un se rend à Jérusalem, l'autre à Compostelle, le troisième à Lorette ou à Rome, abandonnant au logis une femme, des

[1] C. S. Curionis *Epistola de liberis pie christianeque educandis*, Ann. 1542.

enfants, sans protecteur et sans guide ; ou, par un abus plus condamnable encore, les traînant à sa suite à travers mille périls qui menacent à la fois leur innocence et leur vie. O piété indigne de ce nom ! Ne vaudrait-il pas mieux, pour ces pèlerins oisifs, rester à la maison, afin d'instruire leurs enfants, selon le commandement évangélique, dans la connaissance de Dieu et des saintes Lettres[1] ? » Ce devoir trop méconnu, Curione en fait ressortir la sérieuse beauté, et répondant aux questions de Morato, il trace d'une main rapide le plan de l'éducation à la fois pieuse et lettrée que le grand humaniste du siècle, Jean Sturm, réalisait déjà dans les écoles de Strasbourg. Nourri des exemples de la piété domestique, façonné de bonne heure aux exercices qui fortifient le corps, et à ceux qui ornent l'esprit, l'enfant doit vivre à la fois dans le commerce des écrivains sacrés et dans la familiarité des anciens dont l'influence imprimera de nobles inclinations à son âme. Curione demande plus encore : dans son enthousiasme de lettré pour les chefs-

[1] « O impiam parentum pietatem ! .. Longe præstaret domi sedere, dulces liberos in doctrina Dei (ita ut præceptum est) erudire. » *Ibidem*, p. 147.

d'œuvre de l'antiquité renaissante, il en propose également l'étude aux enfants des deux sexes, et, s'autorisant des exemples illustres que lui a offerts la cour de Ferrare, il appelle les jeunes filles au partage de ces connaissances qui élèvent le cœur, embellissent la vie, et s'allient si bien avec la pratique des vertus domestiques. Filer, coudre, broder, vaquer aux soins du ménage, telle est sans doute la tâche principale de la femme, comme nous le montre celle que loue Salomon, dont la lampe ne s'éteint pas la nuit, et dont les mains préparent à son mari des vêtements de pourpre. « Mais à Dieu ne plaise, ajoute notre auteur, que nous interdisions à la femme l'étude des lettres, où elle se montre quelquefois supérieure aux hommes ! Je n'en veux pour preuve que l'exemple d'Anne d'Este, fille du duc de Ferrare, que j'ai moi-même entendue parlant en latin, développant les Paradoxes de Cicéron, et répondant aux questions qui lui étaient adressées avec un mérite égal à celui des plus doctes vierges de l'antiquité. La meilleure part de cette gloire ne revient-elle pas à une femme de royale origine et de talents supérieurs, la noble Rénée, sa mère, et à l'illustre comtesse de Pons, Anne de Parthenay, dont

les conseils font fleurir les lettres dans cette auguste famille ? Ne puis-je pas enfin, ô Morato, citer votre propre fille, cette Olympia, qui, passionnée pour la même gloire, parcourt d'une manière si brillante, avec Anne et ses jeunes compagnes, la carrière des lettres[1] ? » Les conclusions de Curione ne diffèrent pas ici de celles de plusieurs de ses contemporains les plus distingués, Calcagnini, Bartolomeo Ricci, Sadolet. Le cardinal Vivès demande qu'on enseigne aux femmes le latin et le grec ; il veut qu'elles lisent Platon, Cicéron, Senèque et les Pères[2]. Si ce privilége ne peut être que la part du petit nombre, n'est-il pas permis de regretter que l'exception soit plus rare de nos jours qu'au seizième siècle ?

Tels étaient les principes appliqués par Curione à l'éducation des enfants qui composaient sa belle et nombreuse famille. Ils étaient au nombre de huit : Trois fils, nés en Italie, Horace, Augustin, Léon, qui devaient déployer les plus rares talents dans l'étude de la médecine, du droit et des lettres, mais dont le

[1] « Quod de pueris dico, idem quoque puellas attingit... Puellas tamen a litteris et doctrinis non arcemus, quippe quæ plerumque magis habiles ad eas sequendas quam mares sint... etc. » *Epistola de liberis pie christianeque educandis*, p. 153, 154.

[2] Ch. Schmidt, *La vie et les travaux de Jean Sturm*, p. 224.

dernier seul survécut à son père ; et cinq filles dont la seconde, Dorothée, âgée de quelques mois lors du départ de ses parents pour la Suisse, était demeurée à Lucques, où elle était élevée par les soins de deux matrones aussi pieuses que charitables, qui l'aimaient comme leur enfant. L'unique consolation du père séparé de sa fille par la modicité de sa fortune et le malheur des temps qui lui interdisait jusqu'à l'espérance de la revoir, était d'en recevoir quelquefois des nouvelles par l'intermediaire des amis qui la visitaient de loin en loin dans sa retraite. De ce nombre était Aonio Paleario, le poëte religieux, l'humaniste éloquent, nourri du génie des anciens, dont il devait rappeler les plus belles morts par la grandeur de son martyre. Durant son séjour comme professeur à Lucques, Paleario avait fait peindre Dorothée, alors âgée de dix ans, et il transmettait ce portrait à son ami, en y joignant une lettre dans laquelle il marquait d'une main délicate la différence entre l'original et la peinture. « La ressemblance est frappante, écrivait-il, quoique votre fille soit plus belle encore que son image. Son visage où se peint toute son âme, est orné d'une merveilleuse pudeur ; ses yeux, pleins d'expression, attestent

une gravité au-dessus de son âge, tempérée par la douceur et par je ne sais quelle grace enfantine. Ses joues sont moins colorées que sur la toile, mais rien ne peut égaler la transparence et l'éclat de son teint. Sa stature est moyenne, sa taille légère et bien-prise, et tous ses mouvements révèlent cet accord que les Grecs appellent harmonie. Si les regards se fixent sur elle, ses joues se peignent aussitôt des vives couleurs de la vertu[1]. » Telle nous apparaît encore dans le portrait conservé au musée de Bâle, et portant une inscription de la main de Paleario, la fille de Curione, figure à la fois grave et charmante d'un autre temps, avec son front pur où les peines de la vie n'ont pas tracé de rides, ses yeux noirs qui semblent rêver ou se souvenir, ses cheveux entourés d'un réseau, sa croix retombant sur sa poitrine. On ne peut contempler ce doux visage d'enfant, sans songer au mystère de sa destinée dont aucune révélation ultérieure ne permet de soulever le voile !

L'aînée des filles de Curione, Violanthis, nous est mieux connue. Née à Ceva, petite ville du Piémont, en 1532, elle partagea d'abord la vie errante de ses

[1] « Si quis juvenem intuetur, illico roseus in vultu emicat ipsius virtutis color. » A Palearii *Opera*, p. 611.

parents, et passa plusieurs années à Venise avant de les rejoindre sur la terre d'exil. C'est d'une manière touchante que Curione rappelle ce souvenir à sa fille dans une épître familière écrite à Bâle en 1549. « Tu sais comment dans la grande tempête de la persécution qui s'éleva contre nous, et faillit nous engloutir, nous fûmes contraints de céder à la fureur des adversaires, et de fuir d'Italie avec tes frères encore enfants, pour épargner un crime à nos persécuteurs, un sujet d'affliction à nos amis. Dans la faiblesse de ton âge qui ne te permit pas de nous accompagner, tu trouvas un asile à Venise, sous la garde fidèle et charitable d'une dame qui fut pour toi une seconde mère. » Moins belle que Dorothée, comme elle nourrie dans toutes les délicatesses de la langue italienne, Violanthis montra de bonne heure une piété vive, à laquelle se joignait beaucoup de candeur, de modestie, de sérénité[1]. Son retour fut salué comme l'événement le plus heureux par sa famille. Attentive aux plus humbles détails du ménage comme aux leçons de ses sœurs, elle en était aimée comme une seconde

[1] « Ob insignem pietatem, industriam, candorem, fidem, amorem, etc... » Inscription funèbre de Violanthis. *Lettres diverses de Curione.*

mère, tandis que ses parents, dans les effusions familières de leur affection, lui prodiguaient les noms les plus tendres, et l'appelaient leur Violanthilla, leur petite reine, l'espoir et la consolation de leurs derniers jours[1].

Le temps était déjà proche où Violanthis devrait accomplir un nouveau sacrifice en se séparant, pour la seconde fois, d'une famille tendrement aimée. A l'âge de dix-neuf ans, elle fut recherchée en mariage par un réfugié, Jérôme Zanchi, de Bergame, que son savoir, ses talents, un nom déjà célèbre, rendaient digne d'être le gendre de Curione. Appelé comme professeur de théologie à l'académie de Strasbourg, d'où l'intolérance ultra-luthérienne représentée par le ministre Marbach et vainement combattue par Sturm et Calvin, devaient l'éloigner plus tard, Zanchi retrouvait dans cette ville alors hospitalière et paisible une colonie d'exilés italiens, que le flux et le reflux des révolutions du siècle avait poussés de Strasbourg en Angleterre, sous le règne du pieux Édouard VI, et ramenés d'Angleterre à Strasbourg, sous le règne de l'intolérante Marie. On remarquait

[1] Flos puellarum, mea Violanthilla, mea dulcissima filia, mea dominula... » C. S. Curionis *Epistolæ*, Msc. de la Bibl. de Bâle.

parmi eux le grand théologien de l'émigration, Pierre Martyr, qui devait bientôt transporter à Zurich l'autorité de son enseignement et de son éloquence; l'habile médecin, Massario, de Vicence, un des membres de cette congrégation évangélique de Venise dispersée par les rigueurs de l'inquisition; le savant hébraïste Emmanuel Tremelli, de Ferrare, converti du judaïsme à la foi chrétienne; le pieux Sicilien César Pasquale, ainsi qu'un jeune lucquois Scipion Calandrini, dont la famille illustrée par le pape Nicolas V et par une succession de magistrats distingués, s'apprêtait alors à quitter l'Italie pour venir professer librement à Genève les doctrines de la Réformation. C'est dans le cercle de ces hommes graves et polis, qui faisaient revivre dans une des métropoles du Rhin la langue et l'esprit de leur patrie, et dont la maison de Zanchi était le rendez-vous habituel, que Violanthis se vit tout à coup transportée au sortir de la maison paternelle, et que s'écoulèrent les courtes années de sa vie conjugale, entremêlées de deuils qui devaient la détacher bientôt de la terre, et la mûrir pour une meilleure vie.

Trois ans étaient à peine écoulés quand sa santé ébranlée par la mort de deux enfants, et altérée par

de vives souffrances, déclina d'une manière alarmante. Elle ne devint mère de nouveau que pour retomber dans un état de langueur qui inspira les plus vives inquiétudes à sa famille et à ses amis. Nous en retrouvons l'expression dans des lettres de Curione à son élève chéri, Basile Amerbach, et à la docte Italienne, dont les talents, épurés par le malheur, après avoir projeté un vif éclat à la cour de Ferrare, allaient bientôt s'éteindre dans une obscure cité de la Germanie. Une des dernières pensées d'Olympia Morata sur le lit de souffrance où elle était retenue alors à Heidelberg, dut être pour cette jeune sœur dont le message de Curione lui annonçait le péril : « Ma fille Violanthis, établie à Strasbourg avec son mari, est tombée, à la suite de couches malheureuses, dans un si profond accablement, que durant sept mois elle a été suspendue entre la vie et la mort. Depuis quelques jours seulement elle revit et respire, et j'espère que par la grâce de Dieu elle se rétablira, comme j'ai été moi-même guéri, durant ces derniers temps, d'une grave maladie. Que si toi aussi, ma chère Olympia, que j'aime comme ma fille et que j'honore comme une des gloires de ce siècle, tu étais rendue à la vie, rien ne manquerait plus à

mon bonheur...[1] » Ce double vœu dicté par une touchante affection ne devait point se réaliser, et la fille de Peregrino Morato, la Muse chrétienne de l'Italie, n'échappant aux horreurs d'une ville prise d'assaut que pour succomber aux langueurs de l'exil dans le port même qui l'avait recueillie après tant d'épreuves, devait précéder d'un an dans la tombe la fille de Curione ! Chargé d'annoncer ce deuil à Lucrezia Morata, le père de Violanthis, trouva sans doute dans le pressentiment de son propre malheur le secret des consolations si tendres qu'il adressait à une mère affligée[2].

Une joie suprême était réservée à Violanthis : elle revit encore une fois sa famille dont elle était depuis trois ans séparée. Transportée sur une litière de Strasbourg à Bâle, dans l'automne de l'année 1555, qui devait être l'avant-dernière de sa vie, elle y passa quelques mois auprès de ses parents[3]. Mais, ni les distractions du voyage, ni le changement d'air

[1] Olympiæ Moratæ *Opera*, p. 169.

[2] *Vie d'Olympia Morata*, appendice, p. 249.

[3] « Curavi eam lectica Argentorato ad me gestari, si forte cœli locique mutatio, matris præsentia, et reliqua id genus, una cum Dei qua una nitimur ope, aliquid conferrent ad tantam levandam calamitatem. » C. S. C. Bonifacio Amerbachio, nov. 1555 Msc. de la Bibl. de Bâle.

conseillé par les médecins, ni les soins attentifs d'une mère, ne purent conjurer les progrès du mal et ranimer ses forces défaillantes, dont elle fit un dernier usage au printemps pour reprendre le chemin de Strasbourg, après avoir dit un triste adieu à sa famille. Rendue à son mari pour quelques mois encore, elle ne fit plus qu'achever de mourir.

Une lettre de Zanchi à Martyr nous permet de suivre dans tous leurs détails les derniers jours de cette jeune femme dont le délogement plein de paix, éclairé comme d'un reflet céleste, parut moins une mort qu'un départ triomphant de la terre. Durant les intervalles de repos que lui laissait la maladie, elle prenait congé de ceux qui lui étaient chers, en parlant avec une éloquence pénétrante de la brièveté de la vie, de la vanité de ses promesses, comparée aux glorieuses certitudes de la foi et aux félicités réservées à la persévérance des saints[1]. A mesure que ses forces déclinaient, son âme, comme affranchie déjà des liens terrestres, s'élevait sans efforts vers le monde invisible, but de ses aspirations et de

[1] « Per hosce dies omnes quibus ægrotavit, de cœlesti gloria, de vita illa beata et sempiterna, de mundi vanitate... deque aliis id genus multa dixit. » Zanchus Petro Martyri, nov. 1556.

ses désirs, et ne redescendait ici-bas que par ses touchantes sollicitudes pour les objets de son affection. « Ne pleurez pas sur moi, disait-elle, mais réjouissez-vous, car je serai bientôt dans le ciel, et c'est avec le sourire des bienheureux que je dois y entrer[1]. » Dans les élans de sa foi changée en vue, elle contemplait le Christ, entendait sa voix, et répondait à de mystérieux appels[2]. Assis à son chevet, veillant et priant tour à tour, Zanchi regrettait de ne pouvoir quitter ce monde avec elle : « Non, répondait-elle, ton jour n'est pas encore venu. C'est à moi de partir; car je ne suis bonne à rien sur la terre, où je ne pourrais demeurer sans être à charge à tous les miens. Mais toi, tu es encore utile à l'Eglise de Jésus-Christ. Tu viendras ensuite me rejoindre avec mes parents et tous ceux que j'aime. » Telle était sa constance au milieu des douleurs, sa sérénité devant la mort, qu'on ne pouvait la visiter sans être élevé au-dessus des scènes passagères de la vie, dans le séjour des réalités éternelles[3]. Ses paroles, graves

[1] « Ubi in cœlum venero, ridebo suaviter, quemadmodum illic rideri solet. » *Ibidem.*

[2] « Se Jesum Christum vidisse a quo inviteretur et expectaretur. » *Ibid.*

[3] « Vultu hilari, constanti atque intrepido... Nemo ad eam consolandum venit quin ab ea lætior firmiorque discesserit » *Ibid.*

et tendres, étaient parfois empreintes d'un pieux enjouement. Le célèbre historien de la Réformation, Jean Sleidan, était alors malade de la peste qui faisait de nombreuses victimes à Strasbourg, et on désespérait de le sauver. Zanchi se rendait du chevet de sa femme à celui de l'illustre écrivain, dans la familiarité duquel il avait longtemps vécu. « Dis à Sleidan, s'écria Violanthis, qu'il ait bon courage et qu'il parte joyeux ; je le suivrai de près. Si le docteur Pierre Martyr voulait se joindre à nous, nous serions une belle compagnie pour aller au-devant du Christ[1] ! » La dernière nuit de sa vie, celle du 12 novembre 1556, elle défaillit tout à coup, et, sentant sa fin prochaine, elle adressa de touchants adieux à ceux qui l'entouraient. Elle dit ensuite : « Aie pitié de moi, ô mon Seigneur et céleste ami ! » Les assistants tombèrent à genoux en priant. « Un peu après, dit Zanchi, comme je la soutenais doucement entre mes bras, elle m'embrassa en murmurant ces mots : Au ciel ! au ciel ! et elle expira avec un doux sourire. »

[1] Ce dernier trait se trouve raconté à la fois dans la lettre de Zanchi à Martyr, et dans une lettre de Scipion Calandrini à Curione : « Quando che lo signore Sleidano era dal malo gravatissimo, e che ella l'intese, disse : Horsù noi saremmo una bella compagnia per andar a trovar il Signore Giesù Cristo. » Msc. de la Bibl. de Bâle.

La mort de cette jeune femme excita une douleur universelle dans l'Église de Strasbourg où la pureté de ses mœurs, la sainteté de sa vie, son inépuisable charité envers les pauvres qui ne frappaient jamais en vain à la porte de sa demeure, lui avaient concilié autant d'affection que de respect. Ses funérailles s'accomplirent avec un concours extraordinaire de personnes de tout rang, qui avaient recueilli les témoignages de sa foi durant une longue maladie[1]. Déposée au cercueil, selon le vœu qu'elle avait elle-même exprimé, par les mains de son mari, dans la blanche robe de l'épouse appelée aux noces éternelles, elle fut ensevelie dans un des temples de la ville, non loin de l'historien Sleidan qui l'avait précédée[2], tandis que Zanchi, destiné à lui survivre et à former d'autres liens sur la terre, épanchait sa douleur dans une lettre éloquente à Curione : « Cher et vénéré père, c'est le temps de se montrer fort, et de recourir au Christ le suprême consolateur; c'est le temps de regarder au ciel où

[1] « Ita ut non modo domesticis verum etiam toti civitati sanctissimam sui memoriam documentaque præclara suæ insignis fidei, pietatis, spei, charitatis, patiéntiæ... reliquerit. » *Ibid.*

[2] « Integerrimum corpus eo loco repostum ubi et Sleidanus, et Morosinus, homines magni et pietate clarissimi, positi sunt. » *Ibid.*

revit dans l'éternelle gloire cette âme si douce et si sainte, votre fille, mon épouse bien-aimée, Violanthis ! Les larmes qui coulent de mes yeux, et l'affliction que je ressens selon la chair, me laissent à peine la faculté de vous écrire pour vous prier, ainsi que ma belle-mère et mes belles-sœurs, de modérer votre légitime douleur, et je ne doute pas qu'après avoir lu (si vous en avez la force) ma lettre au docteur Pierre Martyr, où je fais le récit de cette grande épreuve, vous n'éprouviez quelque consolation à connaître dans toute sa beauté l'âme de votre fille, ainsi que j'essaie de me consoler moi-même, quoique, hélas ! ma douleur redouble à la pensée que je suis privé pour jamais d'une compagne si douce, si fidèle, si pieuse, si aimable et si sainte !... Toutefois, que le nom du Seigneur soit glorifié dans mon affliction. C'est le propre du chrétien de conformer sa volonté à celle de Dieu, et de dire avec Job : « Le Seigneur l'avait donnée, le Seigneur l'a ôtée ; que son saint nom soit béni[1] ! » Curione atteint dans ses af-

[1] « Caro et honorando Messere et padre, è tempo di fortezza, è tempo di recorrere a Giesu Christo et in lui consolarsi ; è tempo di alzar li occhi in alto al cielo, dove senza alcuna dubitatione si gode hora con Christo in quella eterna vita, quelle santa e divina anima della charissima a voi figlia et a me consorte madonna Violanthe... etc. » Msc. de la Bibl. de Bâle.

fections paternelles d'un de ces coups dont l'avenir lui réservait plusieurs fois encore la douloureuse expérience, ne trouva de consolations que dans la foi à laquelle il avait déjà fait le sacrifice d'une patrie. « Les pleurs, les sanglots, les gémissements, voilà, écrivait-il à un ami, le seul langage qui me reste ! Ma Violanthilla, ma fille chérie, celle que j'aimais comme mon âme, l'épouse fidèle du docteur Zanchi, nous a laissés dans cette vallée de larmes pour s'envoler sur les aîles de l'espérance et de la foi dans le sein du Christ ; dans cette lumière inaccessible au méchant, dans cette région de l'amour où ne pénètre rien de mortel ! Je ne pleure pas sur elle, mais sur moi, ou plutôt sur sa mère qui se lamente tristement sur la perte de son enfant premier-né, et qui ne veut pas être consolée parce que sa fille n'est plus ! Elle était à peine âgée de vingt-trois ans et quelques jours quand la mort nous l'a ravie, moissonnant avec elle grâce, pudeur, talents, et la gloire des vierges et le modèle des matrones !... O vanité des espérances terrestres ! O néant des félicités qui ne reposent pas uniquement sur Jésus-Christ [1] ! »

[1] « Summo ingenio, pudicis moribus, flos puellarum, matronarum optima, et nihil reliquit præter desiderium sui. O spes in rebus ca-

Telle était la douleur de Curione, également ressentie par les hommes qui avaient connu, admiré Violanthis à Bâle, le recteur Boniface Amerbach, le ministre Sulcer, les professeurs Castalion et Borrhée, ou par ceux qui, comme le savant Crusius de Tubingue, avaient eu le privilége de visiter Violanthis dans cette maison dont elle avait fait l'asile du bonheur domestique, le sanctuaire de toutes les vertus. L'amertume de ces regrets ne devait diminuer que peu à peu dans le cœur de ses parents, destinés encore à d'autres déchirements et à d'autres deuils! Quelques vers retrouvés dans les papiers de Curione, et écrits de sa main comme un dernier hommage à sa fille, appartiennent sans doute à une époque où sa douleur adoucie par le temps et changée en mélancolie, pouvait s'exprimer dans le langage de la poésie. Aussi n'hésitons-nous pas à les reproduire, non comme un jeu frivole de l'esprit, ou comme une réminiscence ingénieuse, mais comme l'offrande d'un père chrétien, d'un lettré de la Renaissance, sur une tombe chérie :

ducis fallaces! O inania mortalium studia, si non omnia in uno Christo Jesu reposita fixaque sunt. » C. S. C. Gilberto Cognato. Msc. de la Bibl. de Bâle.

« Ce tombeau qui semble ne recéler que poudre et cendre, tristes débris de la mort, renferme dans son sein violettes, roses, fleurs au doux parfum. Celle qui repose sous l'herbe odorante, épouse adorée de son époux, avait nom Violanthis !

« Rappelée dans les célestes demeures, son âme goûte une joie sans mélange, en attendant le jour qui doit lui rendre un corps glorieux. Cueille donc, ô étranger, sur sa tombe légère, cueille de pâles violettes et des roses au doux parfum ! »

III

Au moment où le deuil pénétrait pour la première fois dans le foyer de Curione, il se préparait à remplir un devoir envers la mémoire de la femme célèbre dont il avait applaudi les talents et consolé les malheurs en Italie et en Allemagne. Il recueillait avec soin les lettres et lès poésies d'Olympia Morata, qu'il devait offrir comme un hommage à la patrie italienne, comme une consolation à ses Églises disper-

sées, comme un encouragement enfin à ses propres enfants dans la carrière des lettres. Dans la préface de ce livre, dédié d'abord à Isabella Manricha de Bresegna, et plus tard à la reine Élisabeth, il glorifiait les femmes illustres de l'antiquité ou des temps nouveaux, depuis Sapho, Corinne et les filles de Stésichore, jusqu'à ces doctes matrones Paula, Eustochia, qui entretenaient une correspondance avec Jérôme, et cette Cassandra Fedèle, dont Venise avait honoré par des funérailles magnifiques l'éloquence et le savoir. Si les femmes, disait-il, sont plus faibles et plus délicates que l'homme, leurs facultés intellectuelles et morales ne sont pas d'un ordre inférieur. Également propres aux travaux de l'esprit, capables de cultiver avec succès les sciences et les lettres, elles ont souvent uni aux plus humbles vertus de leur sexe les dons les plus rares, et su mériter à la fois le respect et l'admiration de la postérité.

Tels étaient les exemples proposés par Curione à l'imitation des trois filles, objet de sa sollicitude, dont il nous reste à retracer l'histoire. L'aînée, Angela, ainsi nommée en souvenir de l'une des chari-

[1] Quid illis plane heroicis mulieribus admirabilius? Quid sanctius? Quid ad imitandum perfectius? »

tables matrones qui élevaient sa sœur Dorothée à Lucques, était née à Lausanne, au mois de septembre 1545. Plus jeune de treize ans que Violanthis, elle se fit remarquer dès l'âge le plus tendre par une mémoire heureuse, une imagination forte, une intelligence capable d'embrasser les connaissances les plus difficiles. Elle reçut de son père ces premières leçons qui, se mêlant aux vives impressions de l'enfance, laissent une trace ineffaçable dans la vie. A peine âgée de sept ans, elle écrivait des lettres enjouées, qui révélent un esprit à la fois aimable et sérieux. Dans une de ces épîtres enfantines, elle dedemande ingénieusement une robe nouvelle pour elle et pour ses sœurs. Dans une lettre plus grave, adressée quelques années après à son frère Augustin, étudiant en Italie, elle le remercie des pieuses exhortations qu'elle en a reçues, et ajoute avec fierté : « Sois assuré que je ferai tous mes efforts pour me montrer digne de la famille dans laquelle je suis née, et de la sainte et libérale éducation qu'elle me donne. Telle est aussi l'ambition de mes sœurs. Quant à toi, mon cher frère, je demande à Dieu que tu achèves heureusement les études que tu as si bien commencées, afin que nous puissions re-

tirer nous-mêmes quelques fruits de tes vertus[1]. »
Éprise des connaissances qui peuvent orner l'esprit et rendre les mœurs plus élégantes et plus pures, elle étudia les lettres avec ardeur, et y fit de tels progrès qu'à l'âge de seize ans elle parlait avec facilité l'italien, le latin, le français et l'allemand. Son admiration pour les poètes de Rome, Virgile, Ovide, Horace, dont les beautés lui étaient familières, s'alliait au plus profond respect pour l'Ecriture sainte qu'elle méditait sans cesse. Elle savait par cœur un grand nombre de psaumes, et avait lu sept fois, avec une scrupuleuse attention, le Nouveau Testament. Apprendre, tel était pour elle le but de la vie, et un de ses dictons favoris était ce vers d'un poète toscan :

Altro diletto che imparar non trovo

qu'elle avait traduit en un vers latin :

Unica, discendi mihi semper cura, voluptas.

Ingénieuse dans l'exercice de la charité à laquelle l'avaient formée les exemples de sa mère, elle étu-

[1] Angela Curionia fratri Augustino, 12 sept. 1558. Dans Schelhorn, *Amœnitates litterariæ*, t. XIV, p. 366.

diait jusqu'aux livres de médecine pour y chercher les secrets de l'art de guérir. Ses talents n'ôtaient rien à la modestie et à l'amabilité de son caractère. Dans son enthousiasme pour les lettres, elle ne dédaignait pas les travaux qui sont l'apanage de son sexe, et dont elle s'acquittait avec une merveilleuse habileté. Elle excellait dans la couture et la broderie, et s'aidant tour à tour de l'aiguille et de la navette, elle composait, sans modèle, des tapis ornés de figures et de fleurs, dont la perfection était admirée jusque dans les contrées étrangères[1]. Le portrait d'Angela, conservé à Bâle[2], nous la représente dans l'attitude de la méditation et du travail. Son costume est sévère ; son front large et haut atteste les préoccupations de la pensée ; son visage est empreint de mélancolie et de sérénité. Sur une table placée devant elle sont jetés négligemment quelques livres, un dé, des instruments de couture, symboles des goûts à la fois modestes et distingués de sa vie.

Plus grande qu'Angela, dont la naissance avait

[1] « Aulea miris modis figurata tum acu, tum radiolis et pectine, contexebat, e quibus operibus nonnulla in aliquot Europæ partes pervenerunt. » C. S. C. Augustino filio, sept. 1564.

[2] Dans la belle collection des Archives ecclésiastiques mises en ordre par le digne *Antistes*, M. Burckhardt.

précédé d'un an la sienne, d'une taille svelte et légère, Celia, la quatrième des filles de Curione, unissait à une remarquable beauté, la grâce qui en est la plus touchante expression. Son port, dit un de ses contemporains, était majestueux et charmant ; sa démarche révélait une déesse[1]. A l'agrément de son visage orné de blonds cheveux, à l'éclat de son teint, au charme de toute sa personne, correspondait une sorte de beauté intérieure qui se communiquait à toutes ses actions. Ses sentiments étaient nobles ; ses mœurs chastes et pures. D'un caractère moins enjoué que celui d'Angela, parfois même enclin à la sévérité, Celia était néanmoins douce et bonne, et quoique inférieure à sa sœur à l'égard de l'intelligence, elle l'égalait presque dans tous les travaux de son sexe.

La plus jeune fille de Curione, Félice, appelée plus souvent Felicilla, avait moins de vivacité d'esprit que de candeur, de finesse que d'ingénuité. Douée moins richement que ses sœurs des dons de l'esprit, quoiqu'elle n'en fût nullement dépourvue, elle contrastait avec ses aînées par la couleur brune de son

[1] « Corporis motus suavis, atque, ut ille ait, vera incessu patuit Dea. »

teint, ses cheveux noirs, ses yeux expressifs qui rappelaient son oigine italienne[1]. Elle se montrait attentive à l'étude, gaie avec ses compagnes, pleine de déférence envers ses sœurs, dont elle imitait volontiers les exemples. Elles vivaient toutes les trois ensemble dans la plus douce harmonie, et ne semblaient faire qu'une même âme. Angela s'associait aux préoccupations de son père, et entrant à toute heure dans sa bibliothèque, un livre ou une broderie à la main, s'asseyait à ses pieds, l'aidait dans la collation des textes des auteurs latins, ou lui servait de lectrice [2], tandis que Celia et Felicilla s'appliquaient à soulager leur mère dans les soins de l'administration domestique. Curione était fier de ses filles ; il les mentionnait avec un orgueil paternel dans ses lettres[3]. Margarita, sa femme, n'entendait prononcer

[1] Nous empruntons ces divers détails sur les deux dernières filles de Curione au portrait qu'en a tracé Martin Crusius, de Tubingue, d'après les peintures originales qu'il avait vues à Bâle : « Tales earum icones pictas ego et Guillelmus Canterus, ὁ μακαρίτης, vidimus, 2 decembris, ann. 66, cum D. Cœlio et humanissimo ejus filio Augustino pransi. » *Germano-Græcia*. L. VI, p. 278.

[2] Parenti sæpe magno ad collatione codicum corrigendos authores latinos erat auxilio ; et si quando molestum esset legere, ipsa anagnostæ vicem snpplebat. » Schelhorn, t. XIV, p. 364.

[3] « Angela, Celia, Felix, crescunt, discunt teque amant. » C. S. Curionis *Epistolæ*, lib. II, p. 342. « Tres meæ Charites, dit-il ailleurs, tibi vicissim et ex animo salutem impertiunt. » Lettre à Basile Amerbach. déc. 1557. Msc. de Bâle.

leur éloge qu'avec un sentiment de joie contenue mais profonde, et, lorsque entourée de ses filles, comme de « trois Grâces, » elle paraissait dans une des solennités académiques, ou se rendait à l'église voisine de sa demeure, plus d'un regard la saluait avec admiration ; plus d'une mère enviait son bonheur, dont aucune épreuve, depuis la mort de Violanthis, n'était venue altérer le cours.

Ce fut sous ces auspices que s'ouvrit pour la famille de Curione l'année 1564, si tristement mémorable par les fléaux de la peste et de la famine déchaînés dans plusieurs contrées de l'Europe. Depuis cette terrible épidémie de 1348, connue sous le nom de peste de Florence, et dont, selon le langage de l'insouciant Froissart, « la tierce partie du monde mourut, « aucun fléau n'avait déployé autant de fureur, ni compté un aussi grand nombre de victimes. Les Pays-Bas, l'Allemagne et la France furent cruellement ravagés; la Suisse vit ses cités décimées. « Les hommes, dit un éloquent historien, tombaient comme les feuilles en automne. On eût dit que la terre n'était plus la mère, mais le tombeau des populations. Les montagnes les plus hautes ne furent pas plus épargnées que les plaines; on suc-

combait sur le Splugen comme à Chiavenna. La maladie poursuivait ses victimes dans les retraites les plus cachées. A Coire, elle emporta dans une année quatorze cents personnes, parmi lesquelles étaient la plupart des hommes instruits de la Rhétie... Dans l'Appenzel on creusa de vastes fosses pour y jeter la foule des cadavres. Le seul bourg de Hérisau perdit trois mille trois cents habitants. Le Tockenbourg fut presque changé en un désert; à Lucerne, on jeta jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf personnes dans une même tombe. La cloche sonnait la mort d'un homme sans qu'on demandât plus pour qui, tant les chagrins les plus violents étaient devenus un mal ordinaire...

« Telle famille florissante fut, sur les bords du Léman, fauchée en vingt-quatre heures. Le nombre des morts fut de quarante mille dans le canton de Berne; trois mille personnes succombèrent en un an dans le canton de Fribourg. A Zurich, la peste franchit toutes les portes. Bibliander en mourut dans la force de l'âge. Conrad Gessner, le grand naturaliste, ayant rêvé qu'un aspic le mordait, jugea que la peste allait l'atteindre, soit que le tact du médecin l'avertît, soit que la superstition, sur laquelle il

avait remporté plus de victoires qu'aucun homme de ce siècle, prît plaisir à se venger de lui à sa dernière heure. La main dans celle de Bullinger, Gessner lui ouvrit une dernière fois son cœur ; ils échangèrent un adieu... Bullinger lui-même n'avait pas été épargné. Huit jours durant, la foule entoura la demeure du pasteur pour ne la plus quitter. Il survécut, mais pour se voir privé de sa femme, de sa fille, son unique consolation, et pour ne plus faire que descendre toujours en combattant vers le tombeau [1]. »

Parmi les cités de l'Helvétie, Bâle paya largement son tribut au fléau. Déjà visitée plusieurs fois par des maladies contagieuses, elle avait vu ses magistrats les plus distingués, ses ministres les plus éloquents moissonnés par la mort. La peste de 1541, qui se répandit successivement à Zurich, à Berne et à Genève, enleva Carlostadt, Simon Grynée, Meyer; celle de 1564 fit de plus terribles ravages. Le grand médecin Félix Plater, qui nous a laissé dans une relation écrite de sa main, l'histoire des épidémies de Bâle, et qui passa vingt-sept années de sa vie en temps de peste, porte à quatre mille le nombre des

[1] Vulliemin, *Histoire de la confédération suisse*, t. XII, p. 86, 91.

victimes qui succombèrent dans la cité, et n'en compte pas moins à la campagne. Des villages entiers furent dépeuplés; des rues de la ville devinrent désertes. Une d'elles, sans doute en souvenir de ces temps de deuil, porte aujourd'hui encore le nom de *Rue des Morts* [1]. Le fléau, disent les historiens, choisissait ses victimes parmi les jeunes gens à la fleur de l'âge. Il enleva toutefois treize conseillers, huit ministres et cinq professeurs, parmi lesquels le savant Martin Borrhée. Il n'épargna pas Dorothée Valkerin qui avait été mariée onze fois, et Vilibrandis Rosenblatt, successivement aimée de trois réformateurs, Œcolampade, Capiton, Bucer. Il ne parut se relâcher un moment de son intensité que pour éclater, aux premiers jours de l'été, avec une nouvelle fureur, et semer le deuil dans toutes les familles. Celle de Curione ne pouvait longtemps échapper à ses atteintes. Déjà douze ans auparavant, dans l'épidémie de 1552, il écrivait à Bullinger avec un sentiment de pieuse gratitude et de résignation à la volonté divine: « Nous avons été jusqu'à ce jour épargnés non moins miraculeusement que les mar-

[1] *Todtengasse*, au coin de l'ancien hôtel de la Poste.

tyrs dans la fournaise de Babylone. Nous nous tenons prêts néanmoins à partir au premier appel, sachant que Dieu sera tout pour nous, père, ami, protecteur dans une meilleure patrie [1]. »

IV

Les grandes catastrophes publiques ou privées s'annoncent quelquefois par de mystérieux pressentiments. Depuis quelque temps, Angela pensive et triste, semblait devenue comme étrangère aux préoccupations de l'intérieur dont elle était l'ornement. Eprise de solitude, absorbée dans de longs silences, elle négligeait les études et les travaux qui avaient pour elle le plus d'attrait. Son imagination nourrie de la lecture des anciens, et obsédée de sombres images, se plaisait à évoquer surtout les scènes de royales douleurs dont la poésie grecque et latine nous a légué l'expression. Les filles de Niobé percées des flèches de la colère céleste, Hécube pleu-

[1] « Quod sciamus e cœlo præsentem patrem et maritum et patronum æternum habitures. » Msc. des arch. de Zurich.

rant la mort de ses enfants, revenaient à sa mémoire comme le présage des deuils prochains de sa mère. Elle trouvait un mélancolique plaisir à répéter les plaintes de la veuve de Priam sur le corps de Polyxène, et sa voix lugubre et pénétrante ajoutait un accent particulier de douleur aux vers où le poète décrit, en termes si touchants, le désespoir maternel : « Elle embrasse le corps de sa fille, et couvrant de baisers ce pâle visage, se frappant la poitrine à coups répétés, souillant de poussière ses cheveux blancs, elle laisse échapper d'un cœur brisé ces tristes paroles : « Ma fille, tendre objet de mes suprêmes douleurs (car que me reste-t-il à pleurer après toi ?), te voilà donc couchée sans vie à mes pieds, et je contemple tes blessures qui sont aussi celles de la mère !... »

Nata, tuæ (quid enim superest ?) dolor ultime matris.
Nata, jaces, videoque tuum, mea vulnera, vulnus [1] !....

La mort subite d'une de ses amies, Suzanne Rissach, fut pour elle un avertissement. Rien ne put dès lors

[1] « Edidicerat sibi Hecubæ ex Ovidio lamentationem, eaque lugubri voce modulanda vehementer oblectabatur, quasi matris suæ meumque de filiarum obitu luctum præsagiret. » C. S. C. Augustino filio, sept. 1564.

la distraire de ses sombres pensées, qui revêtaient tour à tour la forme d'évocations funèbres dans le passé, de tristes recommandations dans l'avenir. Dans les premiers jours de juillet, assise avec sa mère et ses sœurs, elle leur parla de sa fin prochaine. « Quand je ne serai plus, dit-elle, je désire être ensevelie sous les voûtes du temple, où nous avons tant de fois prié et entendu la Parole de vie [1] ; » vœu touchant réalisé sitôt pour elle et pour une partie de ceux qui lui étaient chers !

Peu de semaines s'étaient écoulées depuis cet entretien, quand les pressentiments d'Angela reçurent une triste confirmation. Dans la nuit du 30 juillet, pendant que toute la famille était livrée au repos, elle ressentit tout à coup de vives douleurs qu'elle supporta courageusement et en silence jusqu'au matin, pour ne pas troubler le sommeil de ses parents. Le jour étant venu (c'était un dimanche), elle essaya de se lever pour accompagner ses sœurs au service divin ; mais sa faiblesse trahit ses souffrances, et révéla le péril dont elle était menacée. Cette

[1] « ... Mea mater, quæso te, cum moriar, ne me inter vulgares humari patiaris, sed in templum efferri et condi ubi conciones audire et preces cum reliquis fundere consuevimus. » *Ibidem.*

triste nouvelle, annoncé par Celia, retentit comme un coup de foudre au sein de la famille consternée[1]. Curione et sa femme, accourus au chevet de leur fille, l'examinent, l'interrogent, lui prodiguent les soins les plus tendres. Mais ni leurs soins, ni leurs prières, ni les secours de l'art, ne peuvent arrêter les progrès du mal. Le troisième jour, des symptômes funestes, un tremblement nerveux dans les mains, l'altération de la voix, les palpitations plus rapides du cœur, annoncèrent une défaillance suprême, et interdirent tout espoir. Angela, sentant qu'elle n'avait que peu d'heures à vivre, fit ses adieux à sa famille : « Vous le savez, dit-elle, j'ai souvent désiré de ne pas vous survivre ; mon vœu est éxaucé ! » Calme devant la mort qui allait la ravir à dix-huit ans, dans tout l'éclat du talent, de la jeunesse, elle ne parut affligée que de la destinée de ses parents appelés à suivre bientôt d'autres funérailles, et dont elle pressentit tous les deuils avec cette sorte de divination que l'approche de la vie future communique parfois aux mourants. Le jour qui devait être le dernier pour elle, se soulevant à demi et recueillant ses

[1] « Celia Angelam ægrotare voce lugubri nobis nunciat, quæ vox nos tanquam fulmine tactos consternavit. » *Ibidem*

dernières forces, elle demanda un morceau de toile blanche qu'elle découpa, de ses mains défaillantes, en trois bandelettes d'égale longueur. Puis ayant réuni ces trois bandelettes par un nœud, elle en forma une rose qu'elle posa sur son sein, comme un emblème dont le sens devait trop tôt se révéler à ceux qu'elle aimait [1]. Peu d'heures après, sentant que le souffle allait lui manquer : « Seigneur Jésus, dit-elle, reçois-moi dans ton sein ! » Sa mère l'ayant doucement embrassée, lui dit : « O ma fille, il t'a déja reçue. Tu seras aujourd'hui avec lui dans le ciel. » Alors levant les yeux et la main comme pour montrer la céleste patrie, objet de ses désirs, elle dit : Prends-moi, Seigneur ! » et elle expira sans agonie[2]. La mort en éteignant les couleurs de la fièvre sur son visage, semblait y avoir imprimé le sceau d'une surnaturelle beauté. Un sourire errait encore sur ses lèvres [3] ; son bras demeurait à demi tendu dans la mystérieuse direction que venait de suivre son

[1] « ... Tria illarum capita ingeniosissimo nodo in rosæ modum copulavit, sicque supra pectus suum posuit, quæ res quid portendat... non licet ominari. » *Ibid.*

[2] « Trahe me, dixit, et in cœlum per gratiam Domini nostri J.-C. candidæ columbæ instar evolavit. » *Ibid.*

[3] « Mortuæ nihil de forma decessit præter colorem. Eadem in vultu hilaritas quæ fuerat vivæ. »

âme [1]. Sans larmes et sans voix, ravis dans une sorte d'extase, ses parents semblaient transportés avec elle au-dessus de la région des douleurs. Mais cet état ne pouvait durer. Curione abaissa le bras de sa fille, et lui ferma les yeux en gémissant d'être condamné à lui survivre, tandis que la pauvre mère se jetant sur ce corps inanimé, couvrant de baisers et de larmes ce visage chéri, laissait échapper ces paroles entrecoupées de sanglots : « O ma fille adorée, ô mon Angela, pourquoi m'es-tu ravie? Pourquoi me laisses-tu seule et sans consolation sur la terre! Ah! puissé-je du moins ne pas te survivre, et te rejoindre bientôt dans le ciel dont tu nous montres le chemin [2]! .. »

Ce deuil n'était que le prélude de ceux qui allaient foudre coup sur coup sur cette famille infortunée. Celia et Felicilla ne pouvaient vivre longtemps séparées d'une sœur qui était presque pour elles l'objet d'un culte, et dont la mort les

[1] « Brachia defunctæ tibi sic immota stetere
Ad pectus donec duceret illa pater. »

[2] « ... Et poco mancò che la madre insieme con lei non morisse. Nondimeno ritornandole pure la voce, e allargandosi i fonti delle lacrime, se le pose sopra la faccia sua, et basciandola diceva : O anima mia santa, o figlia mia dolce, quanto presto, quanto sconsolata hai lasciata la povera madre tua!... » C. S. C. Augustino filio.

plongeait dans une inconsolable affliction [1]. Angela avait succombé le 2 août; le 11 de ce mois, Celia ressentit à son tour les atteintes du fléau, et ses souffrances furent si vives qu'elle demeura sans paroles durant plusieurs jours. Ses regards exprimaient seuls les pieuses élévations de son âme, victorieuse par la foi de la douleur et de la mort. Quand elle recouvra la parole : « je priais, dit-elle, et Dieu n'a pas cessé d'être avec moi. » Ce même jour, le doyen des ministres de Bâle, Simon Sulcer, étant venu la visiter, elle écouta ses exhortations avec un profond recueillement; puis elle rendit compte de sa foi avec tant de simplicité, elle pria d'une manière si touchante que Sulcer se retira saisi d'admiration et de respect. Ses plus vives sollicitudes se portaient sur ses parents qu'elle léguait à l'affection de ses frères absents, à la tendresse de Felicilla qui semblait devoir lui survivre. La veille de sa mort, se réveillant comme d'un léger sommeil : « Où êtes-vous, dit-elle, ô mes parents bien-aimés ? — Nous voici près de toi, fille chérie, répondit Curione; que souhaites-tu de nous ? — Rien, dit-

[1] « O mi fili, amissa sorore Angela, reliquæ duæ Cœlia et Felicilla diu incolumes esse non poterant... »

elle, si ce n'est de vous voir, de vous entendre encore!... Priez Dieu qu'il nous préserve du mal. Je ne cesse de le prier pour vous, de vous recommander à son amour! » Ce furent ses dernières paroles. Le 21 août 1564, succombant, malgré sa jeunesse, à la violence du mal, elle tomba dans une profonde léthargie, avant de s'endormir du dernier sommeil.

La plus jeune des filles de Curione, Felicilla n'était déjà plus, quand Celia, ignorant ce nouveau deuil, ferma les yeux à la lumière. Surprise par la maladie au chevet de sa sœur, elle mourut le quatrième jour (17 août), à peine âgée de seize ans, après avoir montré dans sa courte agonie une présence d'esprit, un détachement de la terre, une sérénité admirables. Elle priait constamment, et ses regards levés en haut révélaient la source où elle puisait une force, une abnégation au-dessus de son âge. Sans regret de la vie, elle vit approcher la mort avec une pieuse allégresse. Angela lui était apparue en songe, rayonnante de jeunesse et de beauté ; un sourire céleste éclairait son visage. « Viens, ô ma sœur ! disait-elle, dans le séjour de la lumière où je t'ai précédée. Là-haut tout est gloire, paix, félicité,

tandis que sur la terre on ne connaît que les larmes!... Viens où Jésus-Christ t'appelle[1]! » Une amie de Felicilla étant venue la visiter, et l'exhortant à prendre courage dans l'espoir de sa guérison prochaine : « Non, dit-elle, je ne souhaite pas être guérie. Il ne peut rien m'arriver de plus heureux que de rejoindre Angela!... » Ce vœu de fraternelle piété fut exaucé le même jour : à huit heures du soir, Felicilla expira paisiblement dans les bras de sa mère.

« Ainsi, dit l'auteur de la pieuse relation qui nous a constamment guidé dans ce récit, nous perdîmes à la fois tout ce qui nous était cher, et trois filles parées de tous les dons de la jeunesse, de l'esprit et de la piété, trois filles nobles et pures, déjà parvenues à cet âge où nous commencions à recueillir les fruits de leur éducation chrétienne, nous furent tout à coup ravies, emportant avec elles la joie de nos cœurs et la lumière de nos yeux. Alors nous ne comprîmes que trop le langage mystérieux d'Angela![2] » — Dans une lettre écrite peu de temps

[1] « Angelam sororem sibi apparuisse specie decoram atque hilarem, hortatamque esse ut libenter discederet... »

[2] « Hoc nimirum est quod Angela telæ plaga in tres fasciolas lacerata innuere voluit. »

après, la douleur de Curione tempérée par la résignation, a su trouver de pathétiques accents: « En nous ravissant des filles si chères, Dieu a voulu, sans doute, nous détacher des objets qui passent pour nous inspirer de célestes désirs. L'émondeur divin coupe l'une après l'autre les racines par lesquelles nous tenons à la terre, et retranche de notre vie les rameaux périssables, pour leur faire porter des fruits plus beaux dans le ciel. Tel est, nous le savons, le sens de l'épreuve, et cependant, hélas! je ne puis m'empêcher de m'écrier dans ma douleur : O mes filles chéries! pourquoi nous avez-vous si tôt quittés? Pourquoi nous avez-vous laissés sur la terre, tristes et seuls, dénués de tout appui dans notre faiblesse? Ah! ce n'est pas votre sort qui est digne de pitié, car les félicités du ciel vous sont maintenant échues en partage ; c'est le nôtre, puisque, dépouillés de nos plus douces affections, nous demeurons exposés à tous les maux de la vie! Dans les infirmités de notre vieillesse, vous étiez pour nous le bâton qui soutient, la main qui dirige. Vous étiez nos yeux, nos oreilles, notre bouche, et pour ainsi dire notre âme elle-même [1]! Que nous reste-t-il

[1] « Facere tamen non possum quim exclamem (extorquet enim a

maintenant, si ce n'est de vous suivre pour nous reposer avec vous des misères de cette vie, qui n'est que l'ombre de la vie véritable ! Voilà notre unique désir ! voilà la grâce que nous demandons à Celui qui peut seul nous faire goûter les consolations dignes de ce nom ! » Retiré à Zurich pendant les premières semaines de son deuil, Curione ne revint à Bâle que pour sentir plus douloureusement le vide laissé sous son toit par la mort de ses filles : « Tout, écrivait-il, nous rappelle ici leur présence. Nous ne pouvons rien voir, rien toucher de ce qui fut à elles, sans éprouver de nouveaux déchirements ! »

Ce malheur, presque sans exemple au milieu des calamités publiques, excita dans la ville de Bâle une sympathie et une commisération universelles. Les familles le plus douloureusement frappées parurent oublier leur propre deuil pour s'associer à celui de Curione. Les funérailles de ses filles furent célébrées avec solennité. Parées de la couronne des vierges et vêtues de blanc, elles furent ensevelies, selon le vœu d'Angela, dans le cloître de la cathédrale, du

me hanc vocem dolor) : O carissimæ, o longe suavissimæ filiæ, quam repente, quam imbecilles, quam vestra opera egentes nos deseruistis !... Vos etenim pedes nostri, vos manus, vos lingua, vos aures, oculi, animus denique eratis. » C. S. C. Martino Borrhæo, sept. 1564.

côté du Rhin, non loin du temple où elles étaient accoutumées d'entendre la sainte Parole. Une inscription placée sur la pierre sépulcrale y rappela leurs vertus, leurs talents, la pureté de leur vie et la sainteté de leur mort[1]. Aux quatre angles du monument funèbre, Curione fit graver les armes de sa femme et les siennes, ainsi que celles de leur famille respective. Au sommet du monument on remarquait trois couronnes entrelacées, suspendues au bec d'une colombe ; au bas, trois lampes allumées. « Les trois couronnes, dit Crusius, représentent les trois Grâces ou les trois personnes de la Trinité ; chaque couronne en particulier est le symbole de la virginité victorieuse ; leur entrelacement est le signe de la mutuelle dilection des trois sœurs ; la colombe rappelle leur simplicité ; les lampes allumées signifient leur joyeux départ pour se rendre au-devant de Jésus-Christ. »

D'autres hommages furent encore rendus à la mémoire des filles de Curione. La poésie, par l'organe de Théodore Zwinger et de Grataroli, célébra leurs vertus. L'auteur de la *Germano-Græcia*, le docte

[1] Joannis Toniolæ *Basilea Sepulta*, p. 68.

Crusius de Tubingue, composa sur leur mort une élégie en grec, qu'un de ses amis traduisit en latin : « Vierges sacrées, modèles de fraternelle concorde, la mort même n'a pas pu vous séparer l'une de l'autre !... Sur les traces de Violanthis, d'Olympia, vous avez quitté la table paternelle pour aller vous asseoir au banquet céleste. Détachées de la terre, comme la rose et le lis que moissonne l'orage, vous brillez à jamais dans les parvis éternels ! ... Et vous qui pleurez leur perte, parents si tendres, essuyez vos larmes ; ne regrettez pas pour elles les joies de l'hymen ou celles de la maternité. Il est au ciel une union plus sainte, des félicités plus pures réservées aux élus ; il est des fêtes nuptiales que ne suit pas le veuvage. Ne regrettez pas pour elles les lentes années de la vieillesse, puisque les maux qui sont le triste apanage des vieillards leur ont été épargnés. Jacob lui-même, le plus illustre des patriarches, ne confesse-t-il pas que les jours de sa vie ont été courts et mauvais ? La vieillesse aux cheveux blancs n'est pas plus vénérable que l'innocence de la jeunesse parée des dons du divin amour [1] !... » Curione lui-

[1] Martini Crusii *Germano-Græcia*, p. 279, 280, 282.

même paya un poétique tribut à la mémoire de ses filles. Mais instruit par leur exemple de la fragilité de la vie, il plaça dans leur bouche l'hymne de l'immortalité dont l'espérance ne confond point : « Ne pleurez pas sur nous, parents bien-aimés, car nous sortirons du tombeau quand retentira, au dernier jour, le son de la trompette qui réveille les morts ; et déjà, pareilles à l'humble flamme qui brille au fond du sanctuaire, nous vivons en présence du Dieu éternel [1] ! »

Tel est le pathétique épisode dont quelques lettres, conservées à la bibliothèque de Bâle, nous révèlent le secret [2]. Ces lettres, qui ressemblent à un journal de famille, étaient adressées par Curione à son fils Augustin, étudiant à l'université de Pavie. De retour à Bâle avec son frère Léon, peu de mois après les douloureux événements que nous avons retracés, Augustin réunit ces documents précieux, et les publia en un petit nombre d'exemplaires comme un monu-

[1] « Surgemus vivæ, lacrymas cohibete parentes,
Quum tuba supremum fuderit alma sonum.
Vivit ut exigua lucens in lampade flamma,
Sic nos æternum vivimus ante Deum. »

[2] Voici le titre de cet opuscule : De *quatuor C.S. Curionis filiarum vita atque obitu epistolæ aliquot una cum diversorum epitaphiis*. Basileæ, 1565.

ment de piété domestique. Il y ajouta lui-même une préface adressée à son beau-frère Jérôme Zanchi, alors pasteur de l'Église réformée de Chiavenna, dans le pays des Grisons. Rappelant au cœur de Zanchi de touchants souvenirs : « Voilà, lui disait-il, ta Violanthis et ses sœurs qui viennent te visiter dans ta retraite après tant d'années. Je ne doute pas que tu ne les accueilles avec le même respect, le même amour que tu leur témoignais durant leur vie, et que celle qui fut ta compagne, ainsi que ses sœurs, ne vivent à jamais dans ta mémoire, soit à cause de ton affection pour nous, soit à cause des vertus admirables dont elles étaient ornées. Et c'est là aussi le motif qui m'a porté à publier ces lettres, afin que tant de vertus qui brillèrent du vivant de mes sœurs comme des étoiles, mais dont l'éclat renfermé dans l'enceinte de la maison paternelle avant de luire au ciel, n'a pu se répandre au dehors, ne fussent pas entièrement ignorées ! » Encore tout meurtri des coups de l'intolérance luthérienne qui l'avait banni de Strasbourg, Zanchi ne se rappela pas sans douceur les jours de paix, de félicités domestiques, dont Augustin évoquait l'image.

V

Ce récit serait incomplet si l'on n'y joignait quelques détails sur les derniers jours de Curione. L'année 1564 attristée pour lui de tant de deuils, ne marqua pas le terme des épreuves imposées à sa vieillesse. Il avait trois fils, nés en Italie, et l'objet de ses plus constantes sollicitudes. Pour eux il avait composé son livre de l'*Institution chrétienne*, dialogue familier entre un père et ses enfants, où la doctrine évangélique est exposée avec autant de pureté que de goût [1]. Il y avait joint des rimes spirituelles et des prières par lesquelles ils devaient préluder à l'étude en invoquant le Christ, comme le modèle de la jeunesse, le suprême dispensateur de l'éloquence et de la piété. Il s'était plu, enfin, à guider leurs premiers pas dans le monde de l'antiquité, dont il était lui-même un des plus ingénieux interprètes.

[1] *Una familiare e paterna institutione della Christiana religione*, di M. Celio Secondo Curione. In-12, Basilea, 1550. La première édition de cet ouvrage avait été publiée en latin et dédiée par l'auteur à ses fils.

Ses soins ne furent pas inutiles. Horace, l'aîné de ses fils, né à Casal en 1534, et successivement élevé à Lausanne et à Bâle, termina ses études à Pise, et y obtint le titre de docteur en médecine avec les témoignages les plus flatteurs de ses maîtres. Il fut appelé peu après à la cour de l'empereur Ferdinand, roi des Romains, qui avait fait de vains efforts pour attirer son père à l'université de Vienne. Nommé conseiller de Maximilien, et chargé de plusieurs missions diplomatiques à Constantinople [1], Horace y déploya les plus rares capacités, et sut mériter l'affection de l'empereur avec l'estime des personnages les plus distingués de l'Allemagne. Une carrière brillante s'ouvrait devant lui, quand à l'âge de vingt-neuf ans une mort prématurée le ravit à l'affection de sa famille.

Quatre ans étaient à peine écoulés, quand un sacrifice non moins douloureux fut imposé au père dont le cœur saignait encore de tant de blessures imparfaitement cicatrisées par le temps. Toutes ses prédilections s'étaient concentrées sur le troisième de ses fils, Augustin, qu'une vive sensibilité, une

[1] « Gravissimis de rebus pro Christi republica Bysantium missus, etc... » (Epitaphe d'Horace Curione.)

imagination poétique, le caractère le plus aimable joint à une extrême modestie, rendaient l'idole de ses maîtres et les délices de ses parents. Après de remarquables études faites à Bâle et à Tubingue, Augustin, consumé d'une ardeur de savoir qui ne pouvait obtenir qu'une satisfaction imparfaite en Suisse, parcourut, à la suite d'un jeune seigneur étranger, les écoles les plus célèbres de l'Europe. Il entendit Duaren à Bourges, Ramus à Paris, avant de se rendre à Pavie et de s'asseoir sur les bancs de l'université de Bologne. Il ne quitta cette ville que pour visiter la Toscane; Lucques, où il revit sa sœur Dorothée ; Sienne, encore remplie du souvenir de Paleario, dont les recommandations l'accompagnèrent à Rome. Il y goûta durant plusieurs mois, avec une sorte d'ivresse, le plaisir si pur d'étudier l'antiquité parmi les monuments et les ruines qui en sont le plus éloquent commentaire[1]. Les deuils de sa famille le rappelèrent à Bâle, après une absence de plusieurs années. Il y obtint, malgré sa jeunesse, la chaire d'archéologie, et justifia ce choix par de doctes travaux sur l'histoire des Ottomans[2] et les

[1] *Epistolæ Italorum Reformatorum.* (Msc. de Bâle.)
[2] *Sarracenicæ Historiæ libri tres*, in-f°, Francofurti, 1596.

inscriptions hiéroglyphiques d'Égypte dont il pressentait les secrets. Il avait également entrepris la traduction du livre de Leandro Alberti de Bologne, sur l'Italie, et divers essais qui révélaient, dit Crusius, une étonnante érudition, et ne pouvaient manquer de lui assurer une place parmi les savants les plus distingués de ce siècle[1].

Augustin ne vécut pas assez pour réaliser ces promesses, et pour consoler une famille que les mystérieux décrets de la Providence appelaient à sacrifier tour à tour ce qu'elle avait de plus cher, jeunesse, grace, vertu, et à demeurer également célèbre par ses talents et ses malheurs. Dans l'automne de 1567, atteint d'un mal subit qui dégénéra bientôt en maladie de langueur, il dut interrompre ses leçons à l'Académie, et le 29 mars de l'année suivante il expira entre les bras de son père. Curione, le cœur brisé, recueillit son dernier soupir en prononçant ces paroles : « O mon fils bien-aimé ! pourquoi faut-il que je te ferme les yeux ! N'était-ce pas à toi de fermer les miens[2] ! » Les déchirements qui avaient

[1] « Præclarus sane juvenis et modestissimus... magnam jacturam in hoc literæ resque publica fecerunt. » (*Germano-Græcia*, lib. VI, p. 302.)

[2] « Oculos, inquit, tibi claudo, Fili mi, quos tu parvo post tempore claudere debuisti. » (Schelhorn, t. XIV, p. 349.)

accompagné pour lui la mort de ses filles, se renouvelèrent à celle d'Augustin. D'une voix entrecoupée de sanglots il prit congé de ce fils, objet tour à tour de tant d'espérances et d'inconsolables regrets sur la terre : « Avec toi, mon enfant, toute joie est perdue pour nous ! Tes funérailles sont celles de notre propre maison... Pleurer, voilà désormais mon sort et celui de ta mère[1] ! » La jeunesse de l'Académie s'associa tout entière à ce deuil, qui la privait d'un maître distingué sorti de ses rangs. Théodore Zwinger se rendit l'organe de ses regrets, en rappelant dans une strophe touchante le privilége du jeune homme déjà mûr pour les félicités célestes, et dont le sort est plus digne de l'hymne reconnaissant de la famille que de ses larmes.

A partir de ce jour, nous dit le biographe de Curione, il ne cessa plus de considérer sa fin comme prochaine et de se préparer au départ. De ses égaux en âge, de cette forte génération qui avait produit les grands docteurs du siècle, il ne lui restait plus qu'un ami, Bullinger, dans le cœur duquel il put

[1] Schelhorn, *Ibid.*

[2] « Qui vivit mente et redivivo corpore vivet,
Filius est hymnis dignior an lacrymis ? »

épancher sa douleur. Sa correspondance avec le chef de l'Église de Zurich, frappé comme lui des coups les plus sensibles, et survivant à presque tous les siens, nous initie à leurs aspirations vers une meilleure vie. « Je vieillis chaque jour, lui écrit-il, mais dans la décadence du corps qui retourne à la poudre d'où il a été tiré, mon cœur ne vieillit pas. Il est toujours à vous comme au temps où vous nous avez si généreusement tendu la main, et recueillis de ce grand naufrage d'Italie. J'avais alors quarante ans, et je touche aujourd'hui à ma soixante-sixième année, espace bien court si nous songeons à la brièveté de l'homme, mais bien long si nous pensons à la céleste patrie après laquelle soupire la foi, et aux maux sans nombre qui sont notre partage ici-bas. Je n'ose comparer votre vieillesse révérée à la mienne près de s'éteindre dans l'oubli. Toutefois, égaux par l'âge, nous le sommes aussi par le malheur et par la perte de nos bien-aimés, avec cette différence, néanmoins, que le Seigneur m'a conservé une compagne chérie, le soutien de mes derniers jours, tandis qu'il vous a ravi la vôtre. Prions ce Père céleste qu'il épargne dans sa miséricorde les êtres qu'il nous a laissés, afin que, lorsque l'heure du dé-

part sonnera aussi pour nous, nous répondions avec joie à l'appel du prince de la vie[1]. »

Curione n'avait pas attendu les jours de l'adversité pour se disposer au délogement. Son testament, composé à Bâle, alors qu'entouré d'une brillante famille, il voyait l'avenir sourire à ses yeux, contient l'expression de la foi qui le soutint dans l'épreuve et devait le consoler sur son lit de mort. Après avoir recommandé ses enfants à Dieu, comme au père et au tuteur de l'orphelin, il léguait ses biens à leur mère, à celle qui, durant trente-quatre ans, au milieu de tant de tribulations et de misères, avait été sa fidèle compagne. « Et puisque, ajoutait-il, tous nos actes doivent être un hommage à Celui qui est le commencement et la fin de toutes choses, je déclare que je suis chrétien, désirant vivre et mourir dans la foi en Dieu le père, en Jésus-Christ son fils unique et au Saint-Esprit, et plaçant tout mon espoir de salut dans la miséricorde céleste. J'embrasse le Christ comme l'unique médiateur entre le ciel et la terre, comme le Sauveur du monde, le suppliant de ne pas permettre que je puisse déchoir

[1] C. S. Curio Bullingero, 23 julii 1569. (Arch. de Zurich.)

de cette ferme espérance, fondement qu'il a posé lui-même, et contre lequel les puissances de l'enfer ne prévaudront point[1]. »

Pénétré de ces pensées que la vieillesse et le malheur avaient plus profondément gravées dans son âme, Curione ne se montrait pas moins exact dans l'accomplissement de ses devoirs à l'Académie. Tout en continuant ses leçons devant un auditoire choisi qu'attirait son savoir et que retenait le charme de sa parole, il revoyait ses écrits, corrigeait une dernière édition des Œuvres d'Olympia Morata, et dictait ses instructions à son fils Léon, le seul de ses enfants qui lui eût été conservé. Léon avait reçu en partage les dons de l'esprit, qui semblaient le patrimoine de sa famille. Son caractère, à la fois énergique et aventureux, l'avait poussé dans la carrière des armes. Après de longs voyages entremêlés de séjours en Lithuanie, en Pologne, rappelé près de ses parents, il venait d'épouser une jeune fille portant un des plus beaux noms de l'émigration de

[1] « Primieramente io confesso e protesto che sono Christiano, e che nella fede di Dio padre e del suo unigenito figliuolo voglio vivere e rendere lo spirito a Dio, nella cui misericordia ripongo tutte le mie speranze della presente e futura vita. ., etc... » Ce précieux document est conservé à Bâle, *Epist. Curionis*, vol. G, 1, 66.

Locarno à Zurich. Un fils né de ce mariage, et nommé Augustin en souvenir de son oncle, éclaira comme d'un dernier rayon l'existence attristée de Curione [1]. Pendant l'année 1569 qui devait en marquer le terme, il fit faire son portrait et celui de sa femme, afin, disait-il, de léguer à ses descendants l'image de leurs précurseurs dans la vie chrétienne [2]. Les traits de Margarita ne nous ont pas été conservés. Le portrait de Curione, placé dans une des salles du Musée de Bâle, et reproduit dans une gravure du temps, le représente, aux jours de sa force et de sa maturité, avec des yeux noirs et singulièrement expressifs, un visage pâle, une barbe épaisse retombant sur sa poitrine, un air de dignité qui s'alliait à une stature imposante, et le faisait paraître à la fois le confesseur et l'athlète de l'Évangile en Italie [3].

Il sentait cependant ses forces décliner, et tarir rapidement en lui les sources de la vie. Le 19 novembre il monta dans sa chaire de l'Académie pour la dernière fois. Ayant rencontré un de ses collègues,

[1] *Germano-Græcia*, p. 302.

[2] Schelhorn, *loco citato*.

[3] Telle était l'impression de Crusius, qui le visita souvent à Bâle, et qui, comparant Augustin à son père, nous dit : *Non erat procerus sicut pater qui heroico corpore conspicuus*, etc. »

le docteur Stupanus, il s'entretint quelques instants avec lui, en faisant de mélancoliques réflexions sur les misères de la vie humaine dont il espérait être affranchi bientôt. Par un témoignage de respect, ses collègues voulurent le charger de revoir, en qualité de doyen, les règlements de l'Université. Il déclina cet honneur pour ne mêler aucune préoccupation terrestre à celles de sa fin prochaine. Ses pressentiments ne furent pas trompés : le mal qui devait le conduire au tombeau respecta jusqu'au bout les forces de son esprit en achevant de consumer celles de son corps. Il ne cessa pas de se montrer calme, serein. Les ministres de l'Eglise de Bâle lui ayant offert, selon son désir, le sacrement de la Cène sur son lit de souffrance, il prit congé d'eux et des siens dans ce banquet de la foi, en leur donnant rendez-vous dans une meilleure patrie. Il expira peu après, le 24 décembre 1569, dans les bras de Margarita, qui, sous le voile du veuvage succédant à ses deuils maternels, devait survivre dix-sept ans à tout ce qu'elle avait aimé ! Le troisième jour, suivi d'un nombreux cortége d'écoliers, de savants, de citoyens de tout rang, il fut enseveli dans le cloître de la cathédrale, où l'on voit encore son tombeau orné de

l'inscription qu'il avait lui-même composée, à côté de la tombe d'Augustin et de ses sœurs, en face du monument élevé trente-deux ans après à Léon Curione par sa veuve Flaminia de Muralt [1].

La cité de Bâle s'émut de la perte d'un homme qu'elle avait adopté comme un de ses enfants, et qui, honorant une double patrie, avait jeté tant l'éclat sur l'émigration italienne. Sulcer le loua dignegnement. Un des professeurs de l'Académie retraça dans un discours sa vie et sa mort, tandis que le poète Paul Cherler, dans une élégante épitaphe, célébrait ses vertus. Curione méritait à la fois ces hommages et ces regrets. S'il ne posséda pas, comme Ochino, le don de l'éloquence populaire dont les accents, rappelant ceux de Savonarole, ravirent tour à tour Naples, Venise, Florence, et furent admirés de Bembo et de Vittoria Colonna, il fut préservé, du moins, des tristes erreurs qui obscurcirent la gloire du grand prédicateur toscan. S'il ne put disputer à Pierre Martyr, à Zanchi, la palme de la science théo-

[1] On regrette de ne plus retrouver à l'angle du cloître consacré par de si pieux souvenirs la pierre funèbre des trois sœurs, transportée, dit-on, dans l'église de Saint-Pierre, loin des sépultures de la famille dont elle ne devait pas être séparée.

logique, il porta dans l'étude des lettres l'esprit du christianisme le plus pur, et fut par excellence un lettré chrétien. Ses écrits, d'une rare élégance, offrent un charme particulier qui survit au temps, et ne s'attache pas toujours aux œuvres du talent et du génie. Mêlé aux controverses de son époque sans en épouser les haines, en butte aux outrages de la fortune sans rien perdre de la dignité de l'âme si difficile à conserver parmi tant d'épreuves, Curione nous intéresse par les vicissitudes de sa destinée ; il nous attendrit par ses malheurs, un des plus touchants épisodes de ce siècle si fécond en contrastes, où les sentiments les plus délicats, les affections les plus tendres se déploient au milieu de la rudesse des mœurs et de l'énergie des caractères, où tant de suaves figures se détachent sur un ciel chargé de révolutions et de catastrophes. Nous avons essayé de faire revivre quelques-unes de ces figures dans un récit familier qui porte avec lui son enseignement. Raconter des épreuves imméritées et noblement soutenues, glorifier des vertus ignorées, révéler de saintes vies, n'est-ce pas là un des priviléges de l'histoire ? A côté des événements généraux dans lesquels se résume en quelque sorte la des-

tinée des individus et des nations, et que retrace l'historien dans l'enchaînement d'un récit majestueux et sévère, il y a les événements intimes de l'âme humaine, ces luttes, ces joies et ces douleurs qui se déploient dans la famille, et dont la peinture fidèle serait peut-être la plus exacte révélation du passé. Interrogeons ces sources cachées, reproduisons ces témoignages domestiques, et dans les intermèdes du drame imposant de l'histoire, écoutons aussi les voix qui semblent dire avec l'autorité du chœur antique : « que toutes les choses qui sont véritables, toutes celles qui sont honnêtes, justes, pures, aimables, de bonne réputation, où il y a quelque vertu et qui sont dignes de louanges, occupent vos pensées ! »

APPENDICE

LES AMITIÉS DE CALVIN

LETTRES FAMILIÈRES[1]

A MONSIEUR DE RICHEBOURG[2]

Ratisbonne, 1540.

A la nouvelle de la mort de Claude Ferey et de votre fils Louis, j'ai été saisi d'une telle douleur que, durant plusieurs jours, je ne pouvais que pleurer. Quoique je recourusse à toutes les consolations que Dieu met à notre portée dans l'épreuve, je demeurais comme anéanti. J'étais aussi peu capable de remplir les devoirs de ma charge, que si j'eusse été à demi-mort moi-même. D'un côté, je pleurais la perte d'un ami fidèle auquel j'étais si tendrement uni qu'on ne

[1] Les lettres suivantes sont empruntées à la correspondance latine, en majeure partie inédite, de Calvin, et traduites pour la première fois en français.

[2] A l'occasion de la mort d'un de ses fils, enlevé par la peste à Strasbourg, avec son précepteur Claude Ferey. Voir le troisième *Récit*, p,86

pouvait voir une plus étroite union. De l'autre, je déplorais la perte prématurée d'un jeune homme de si grande espérance, qui m'aimait comme un père et qu'à mon tour je chérissais comme un fils. A ce coup déjà si accablant se joignait l'inquiétude où j'étais sur le sort de ceux qui restaient encore. Je voyais ma maison dispersée, je tremblais pour Malherbe et les miens, je me représentais ma femme dans la détresse et les larmes, enfin j'avais devant les yeux Charles, le seul fils qui vous reste. Avec sa rare douceur, sa touchante affection pour son précepteur et son frère, quels ne devaient pas être son accablement et son deuil ! Une seule pensée me soulageait, c'est que près de lui se trouvait Antoine, mon frère, dont les soins ne lui seraient pas inutiles dans une si rude épreuve. Mais je ne pouvais m'arrêter à cette perspective sans songer aussitôt aux périls dont ils étaient menacés l'un et l'autre. J'ai reçu enfin la lettre qui m'annonce que Malherbe est hors de danger, que Charles, ma femme et mon frère ont été épargnés par le fléau, et je commence à respirer, quoique je doive recourir encore, pour ne pas succomber tout-à-fait, aux prières et aux méditations que suggère la sainte Parole.

J'entre dans tous ces détails, afin que les consolations que j'ose vous offrir en ce jour n'aient pas

moins de prix à vos yeux, comme venant d'un homme qui se montrerait aisément fort dans le deuil d'autrui. Comme, par un privilége singulier, il m'a été donné de partager votre douleur, je veux vous dire en peu de mots quels remèdes l'ont adoucie. Je passe sur les consolations du monde.... J'aime mieux vous rappeler celles qui découlent de cette source intérieure de piété dont le Seigneur vous a enrichi, vous convier à ces hautes pensées que l'on apprend à l'école du divin Maître. Dieu vous avait donné un fils, il l'a repris. Loin ces vaines accusations contre le sort, l'aveugle destinée, la parque inexorable ! Celui qui vous avait prêté ce fils pour un temps, dans ce court passage qu'on nomme la vie, l'a rappelé à lui. Ses décrets ne sont pas le jeu du caprice ou du hasard, mais l'effet d'une volonté souveraine qui n'ordonne que ce qui est juste et bon, qui ne désire que notre salut. Pourrions-nous murmurer contre elle ? Ne serions-nous pas des enfants ingrats, si nous refusions d'acquiescer aux dispensations d'un père qui n'a en vue que notre bien ? La considération d'une Providence qui veille sur nous, quoiqu'il arrive, est une suffisante consolation pour le fidèle... Pensez combien il est difficile dans les temps néfastes où nous vivons, de suivre le droit chemin. Heureux celui qui, soustrait jeune encore aux épreuves de la

destinée, est recueilli au port sans connaître les périls et les naufrages de la haute mer ! Une longue vie n'est pas tellement désirable, que nous ayons quelque chose à regretter, si nous devançons de quelques années dans un monde meilleur ceux que nous avons aimés ici-bas.

Dieu vous avait donné Louis, dans sa bonté, afin que vous pussiez cueillir avant sa mort les doux fruits de son éducation... Dès sa plus tendre enfance, il avait reçu les leçons des maîtres les plus habiles. Ses manières, sa conduite étaient approuvées de tous les hommes vertueux. S'il lui arrivait de faillir, il se montrait sensible aux reproches, docile aux conseils d'une sincère amitié. Son caractère était vif, même emporté, mais non à l'excès. Pour calmer ses élans impétueux, il suffisait d'un mot. Ce que nous devons priser par-dessus tout, il avait une piété sincère, et joignait à la crainte de Dieu la connaissance de la vraie religion, admirable privilége qu'il avait reçu d'en haut, et qui doit inspirer plus de joie à un père que la mort d'un tel fils ne peut lui causer de douleur. En ce qui me concerne, je n'aurais à pleurer ni sur Claude ni sur Louis, s'ils n'étaient venus à Strasbourg. Mais quelle que soit l'amertume de leur perte, je ne regretterai jamais le jour où, poussés par la main de Dieu bien plus que par leur

volonté propre, ils se présentèrent à moi, et m'inspirèrent une amitié qui ne devait pas seulement durer, mais croître de plus en plus. Je me félicite d'avoir vécu avec eux pour recueillir de tels exemples, et puisqu'ils devaient mourir, je suis heureux qu'ils soient morts dans ma maison, où leurs âmes fraternelles se sont plus paisiblement envolées que parmi les parents, les amis, dont les importunités leur eussent été plus amères que la mort même. C'est au milieu de pieuses exhortations, sous l'invocation du Dieu de vérité, que ces âmes pures sont entrées dans le sein du Christ. Quel privilége de les avoir connues, même au prix des larmes que je verse aujourd'hui ! Pour rien au monde, je ne voudrais en être privé. Toujours leur image sera présente à mes yeux ! Toujours leur mémoire me sera douce et sacrée...

Adieu, très-honoré seigneur. Que le Christ vous soutienne ainsi que tous les membres de votre famille. Qu'il vous dirige par son esprit jusqu'à ce que vous parveniez où Claude et Louis vous ont devancé.

Votre
JEAN CALVIN.

—

A FAREL [1]

16 septembre 1541.

Me voici donc retenu à Genève, comme tu le désirais, et Dieu veuille que cela tourne à bien ! Il ne me reste qu'à garder Viret avec moi, car je ne souffrirai jamais qu'on me l'enlève. C'est aussi ton devoir, celui de tous les frères de m'aider à soutenir ce fardeau, si vous ne voulez que je me tourmente en vain, et que je sois, sans profit pour autrui, le plus malheureux des hommes. J'ai fait mes offres de service au Conseil, en déclarant que je ne pourrais rester dans cette Église, sans l'établissement d'une règle conforme aux prescriptions de la sainte Ecriture et aux exemples apostoliques. Pour faire comprendre ma pensée, j'ai touché quelques points. Comme on ne pouvait traiter à fond le sujet, j'ai demandé que l'on m'adjoignît quelques personnes pour en conférer. On en a désigné six, Nous rédigerons les articles d'une discipline ecclésiastique qui sera ensuite présentée au Conseil. Nos trois collègues font profession de marcher d'accord avec nous. J'espère en obtenir quelque chose.

[1] Après le rappel de Calvin de Strasbourg à Genève.

Il me tarde de savoir où en sont les affaires de ton Église. Grâce à l'intervention des magistrats de Berne et de Bienne, j'espère que les troubles qui s'étaient élevés à Neufchâtel, sont adoucis ou apaisés entièrement. Puisque tu as à combattre contre Satan et que tu es enrôlé sous le drapeau du Christ, Celui qui t'a armé et conduit au combat, te donnera la victoire. Mais comme une bonne cause a besoin d'être bien soutenue, tu dois veiller attentivement à ne commettre aucune faute que les hommes de bien puissent à bon droit relever. Nous ne te recommandons pas (cela serait superflu !) de garder une conscience pur et sans reproche. Nous désirons seulement que, dans la mesure du devoir, tu saches t'accommoder à la faiblesse d'autrui. Il y a, tu le sais, deux espèces de popularité : l'une, qui n'est que l'ambition déguisée, cherche à capter par la flatterie la faveur des hommes; l'autre, ne veut obtenir leurs suffrages que par la modération et la justice. Tu nous pardonneras la liberté de ce langage : il nous semble que sous ce rapport ta conduite laisse quelque chose à désirer aux hommes de bien. C'est déjà un tort de ne pas satisfaire entièrement ceux dont Dieu t'a constitué débiteur. Tu sais notre amour, notre vénération pour toi. C'est ce double sentiment qui nous donne le courage de te critiquer plus sévère-

ment qu'il ne convient, afin que les beaux dons que tu as reçus de Dieu ne soient obscurcis d'aucune ombre, et que les malveillants qui ne cherchent qu'un prétexte à la calomnie, soient réduits au silence. C'est l'avis de Viret et le mien : c'est pourquoi je me suis servi du pluriel. Adieu, très-cher et bon frère.

—

AU MÊME

(Mort du syndic Amy Porral).

16 juin 1542.

Puissé-je être instruit au détachement de la vie présente et à la préparation d'une sainte mort, à proportion des deuils que la perte de tant d'hommes pieux multiplie pour moi cette année ! Le syndic Amy Porral est décédé ces jours derniers, et cet évènement a été pour nous, comme il était juste, un sujet de vive affliction. Si la façon dont il nous a quittés, adoucit un peu mes regrets ; d'autre part je les sens augmenter en voyant ce que nous avons perdu en lui. Le lendemain du jour où il tomba malade, comme nous étions, Viret et moi, auprès de lui, il nous annonça qu'il ne se rétablirait point, parce que ce mal avait déjà fait plusieurs victimes dans sa famille Nous causâmes longtemps avec lui

de divers sujets. Il parlait comme un homme en parfaite santé. Deux jours après, déjà en proie à de vives souffrances, il s'exprimait avec une beauté de langage, une élévation de sentiments, qu'il n'avait jamais montrées au même degré. Tous ceux qui l'ont visité sur son lit de maladie, ne se sont retirés qu'après avoir entendu les plus belles exhortations, et ce n'était pas une vaine loquacité, car il savait dire à chacun ce qui lui convenait le mieux. Son état parut cependant s'améliorer. On crut presqu'à la guérison, mais aprés trois jours, le mal reprit un cours plus violent, et le péril devint manifeste. Plus le malade s'affaiblissait corporellement, plus il se fortifiait en esprit...

Le jour de sa mort, vers neuf heures du matin, Viret et moi nous nous rendîmes auprès de lui. Craignant de le fatiguer par de longs discours, je parlai brièvement de la croix du Christ, du salut gratuit, de l'espérance de la vie éternelle. Il répondit qu'il acceptait le divin message, car il savait par expérience l'efficacité du ministère pour fortifier l'âme du fidèle. Alors il parla du ministère chrétien avec une telle splendeur de langage, que nous en étions dans l'admiration, et toutes les fois que j'y pense, j'en suis encore ravi. Il s'exprimait en effet comme s'il eût récité un discours longtemps médité par un

de nous sur ce sujet. Il finit en disant : « Je reçois de votre bouche la déclaration du pardon de mes péchés, comme si un ange du ciel venait me l'annoncer à cette heure !... » Un peu plus tard il fit une profession de foi riche et pleine dans sa brièveté. Il nous exhorta à la constance, à la fidélité, au milieu des épreuves que nous réservait l'avenir. On eût dit un prophète. Il insista sur la réconciliation des villes confédérées. « Ne craignez rien, dit-il, et marchez en avant, quelles que soient les clameurs de l'envie ! » Je ne saurais répéter toutes ses paroles. Nous avons dit quelques mots et prié avant de nous retirer.

A deux heures de l'après midi, ma femme est venue à son chevet. « Bon courage, ma fille, lui a-t-il dit. C'est Dieu même qui vous a prise par la main, et menée à Genève pour y glorifier aussi l'évangile ! » Peu d'instants après il a perdu la voix, mais il donnait clairement à entendre qu'il retenait au fond du cœur la foi qu'il avait si bien confessée, et dans laquelle il allait mourir. Ses dernières paroles ont été le cantique de Siméon qu'il s'appliquait à lui-même : « Mes yeux ont vu, mes mains ont touché ton salut, laisse aller ton serviteur en paix !... » Je suis revenu à quatre heures avec les syndics. Il voulait parler. mais il n'en avait plus la force. J'ai parlé moi-même, comme j'ai

pu. Il écoutait avec un visage calme et serein. Nous allions sortir, et déjà cette âme fervente s'était envolée dans le sein du Christ. Tu croiras à peine ce récit, cher Farel, sachant la modestie et la simplicité de l'homme. Mais il avait reçu comme un nouvel esprit. Adieu.

—

A MÉLANCHTHON

16 février 1543.

Voyez quelle est la paresse et l'incurie de votre messager ! il ne m'a remis votre lettre qu'au bout de quatre mois, tout usée et presqu'en lambeaux, et je dois m'estimer encore bien heureux de l'avoir reçue. Aussi, quoique sa négligence m'ait si longtemps privé d'un des plaisirs que je goûte le plus, il m'a suffi de vous lire pour lui pardonner. Plût à Dieu, comme vous le dites, qu'il nous fut donné de communiquer plus souvent par lettres ! Le fruit que vous retireriez des miennes serait peu de chose comparé à ce que me fait éprouver la suavité des vôtres. Vous ne sauriez croire à la masse d'affaires dont je suis ici accablé, presqu'écrasé. Parmi tant de soucis, ce qui me tourmente le plus, c'est que mon travail ne porte pas tous les fruits que j'en avais attendus, et la distance

où je suis de vous, de plusieurs autres bons frères, me prive des seules consolations qui pourraient me soutenir dans mon labeur. Mais puisque nous n'avons pas le libre choix du lieu où nous devons servir le divin Maître, restons au poste qu'il nous a confié. Il est une chose du moins que la distance ne peut nous ravir : c'est cette précieuse union que le Christ a scellée de son sang, et confirmée par son Esprit dans nos cœurs. Contentons-nous ici-bas de la bienheureuse espérance, que vous me rappelez si bien, de cette vie éternelle où nous pourrons nous entretenir et nous aimer tout à l'aise.

Si j'ai indiscrètement usé de votre nom dans le livre que j'ai récemment publié, vous me le pardonnerez avec votre indulgence ordinaire, en considération du sentiment qui a dicté cet hommage[1]... Je n'ai fait que ce que j'ai cru autorisé par l'affection dont vous m'avez donné tant de preuves. Touchant les affaires de cette église, j'aurais beaucoup à vous dire; mais c'est aussi le motif qui me commande le silence, car je n'en finirais plus sur un tel

[1] Calvin avait dédié à Mélanchthon sa réponse à Albert Pighius sur le *Franc arbitre*. (Février 1543.) Dans une lettre du 4 mai suivant, Mélanchthon le remercia en ces termes : « Je ne saurais trop me louer de la bonté avec laquelle vous avez inscrit mon nom en tête de votre beau livre, comme pour attester au monde entier votre amitié pour moi. »

sujet. Je travaille et me fatigue beaucoup; je réussis médiocrement. On s'étonne cependant autour de moi de mes succès, malgré tant d'obstacles dont la majeure part vient de mes collègues. Ce m'est une consolation de penser, parmi tant de labeurs, que non-seulement cette cité, mais aussi les régions voisines tirent quelque profit de mon ministère. Il en revient peut-être quelque fruit à la France et à l'Italie...

Adieu, très-honoré frère, orné par le Seigneur de tous les dons. Qu'il vous conserve pour la gloire de son nom et l'édification de son Église. Je m'étonne que vous reteniez encore sous clef votre Daniel. Je ne sais pas me résigner, je l'avoue, à être si longtemps privé du fruit de cette lecture. Veuillez saluer respectueusement en mon nom le docteur Martin Luther. Nous avons ici Bernardino Ochino de Sienne, grand et illustre personnage dont le départ n'a pas peu ému l'Italie. Il m'a prié de vous saluer en son nom. Dieu vous garde ainsi que votre famille.

Votre

JEAN CALVIN.

A LUTHER[1]

Au docteur Martin Luther, très-excellent ministre de l'Eglise du Christ, mon vénéré père en Dieu.

21 Janvier 1545.

Comme je voyais mes compatriotes de France, ceux du moins qui des ténèbres de l'erreur sont revenus au pur Evangile, ne rien changer à leur profession extérieure, et continuer à suivre les

[1] Un intérêt particulier s'attache à cette lettre, la seule qu'ait écrite le réformateur français au réformateur allemand. Inspiré par un profond sentiment de la solidarité des Églises nouvelles, écrit avec autant de modération que de respect, ce message de conciliation ne fut pas même entendu. Aigri par la querelle sacramentaire à laquelle il prit trop de part dans ses dernières années, Luther se montrait chaque jour plus animé contre les théologiens de la Suisse. Mélanchthon n'osa pas même lui présenter la lettre de Calvin auquel il écrivit tristement : « Le Dr Martin Luther se montre très-défiant. (*Multa suspiciose accipit.*) Il n'aime pas que l'on fasse circuler ses réponses sur des questions de la nature de celle que vous lui avez posée. Je n'ai donc pu lui présenter votre lettre. Adieu. J'ai le cœur triste, et je n'attends qu'exil et malheur ! »

L'original autographe de la lettre de Calvin à Luther se retrouve aujourd'hui à Genève, (Msc. vol. 196). Il y fut rapporté par Claude de Senarclens, chargé de ces délicates négociations en Allemagne. C'est lui que dans une lettre à Mélanchthon qui accompagnait celle destinée à Luther, Calvin appelle « ce noble et pieux jeune homme. »

Un carnet revêtu de signatures autographes des réformateurs, et conservé à la Bibliothèque de Genève, rappelle encore le souvenir du voyage de Claude de Senarclens en Allemagne (1545). Il n'y retourna, l'année suivante, que pour assister à la mort tragique de Juan Diaz.

cérémonies catholiques, comme s'ils n'avaient aucune connaissance de la saine doctrine, je n'ai pu m'empêcher de stigmatiser, comme il convenait, une telle infidélité. Quelle foi en effet que celle qui demeure cachée au fond du cœur et ne se révèle par aucune profession au dehors? Quelle religion que celle qui se dérobe sous les apparences de l'idolâtrie? Ce n'est pas ici le lieu de développer un sujet que j'ai traité complètement dans deux écrits. Si vous daignez y jeter les yeux, vous verrez quel est mon sentiment à cet égard, et les raisons sur lesquelles il s'appuie. Bon nombre de mes compatriotes réveillés par cette lecture comme d'un profond sommeil, se sont demandé ce qu'il y avait à faire. Mais comme il est dur soit d'exposer sa vie, sans tenir compte des intérêts terrestres, soit d'encourir la haine du monde en blessant tous ses préjugés, et de laisser là biens et patrie pour un volontaire exil, il en est beaucoup qui se laissent arrêter par ces difficultés, tant qu'ils ne sont pas déterminés par des principes certains. Ils invoquent même de spécieuses raisons, témoignant par là que ce qu'ils désirent avant tout, ce sont de commodes prétextes pour ne point agir. Dans leurs doutes et leurs hésitations, quelques-uns voudraient cependant connaître votre sentiment sur ce sujet, et comme ils vous revèrent à juste titre,

votre opinion ne peut manquer d'avoir un grand poids à leurs yeux. Ils m'ont donc prié de vous envoyer un messager digne de confiance, qui me rapportât votre réponse à cet égard. Je n'ai pu me refuser à leur prière, parce qu'il y va de leurs plus chers intérêts de sortir, à votre voix, de leurs perpétuelles hésitations, et que j'étais déjà moi-même enclin à vous présenter cette humble requête.

Maintenant donc, vénéré père en Dieu, je vous supplie au nom du Christ, pour eux et pour moi, de prendre la peine de lire à vos heures de loisir ma lettre et mes écrits, ou de confier ce soin à quelque personne qui vous en fasse un fidèle rapport, et de vouloir bien ensuite consigner votre jugement en peu de mots. Ce n'est pas sans regret que je vous donne cet ennui au milieu de tant d'occupations qui vous accablent. Mais connaissant votre équité naturelle, contraint d'ailleurs par la nécessité, j'ose compter sur votre indulgence.

Que ne m'est-il donné de pouvoir voler auprès de vous, pour jouir, ne fut-ce que quelques heures, de la douceur de votre entretien! Je voudrais (et quels fruits n'en recueillerais-je pas ?) m'entretenir sur ce sujet et sur bien d'autres encore avec vous. Mais ce privilége qui m'est refusé sur la terre, j'espère l'obtenir bientôt au ciel.

Adieu, illustre ministre du Christ, père très-vénéré. Dieu continue de vous diriger par son esprit pour le bien commun de son Eglise.

Votre
JEAN CALVIN.

—

A CHRISTOPHE FABRI [1]

Avril 1545.

Nous avons bien regretté mes compagnons et moi de ne pas te trouver au logis. Nous désirions causer avec toi de divers sujets. Nous n'avons pu obtenir de ta femme qu'elle nous traitât sans cérémonie; elle a fait autant de frais pour nous que si elle eût reçu des étrangers sous son toit. Elle se laissait admonester patiemment, et puis me priait de commander, comme si j'eusse été le maître. Docile en toutes choses, elle n'a été rebelle que sur un point: elle nous a trop bien reçus. Il y a eu constamment sur la table deux fois plus de mets qu'il ne fallait. Cela ne nous a pas empêchés de jouir en toute liberté de l'hospitalité d'un ami absent. Nous avons été aussi à l'aise que si tu eusses été là. Comme j'avais averti

[1] Ministre de l'Église de Thonon, en Savoie.

Viret du jour de mon arrivée à Thonon, j'espérais qu'il traverserait le lac avec toi pour se trouver au rendez-vous. Mais le vent qui souffle n'a pas cessé de vous être contraire.

Maintenant, pour que je ne quitte pas ta maison dévastée, sans te payer mon écot, voici quelques nouvelles. Claude de Senarclens m'écrit de Wittemberg que toute cette région de l'Allemagne est en feu, que la Saxe est ravagée par plusieurs ennemis qui, s'ils ne sont pas très-puissants par eux-mêmes, ne le sont que trop quand il s'agit de faire du mal. Lui-même a été dévalisé en route par des brigands. Dieu soit loué de l'avoir arraché à une mort presque certaine ! L'empereur sévit avec un redoublement de rigueurs dans les Pays-Bas. Ce qui me console parmi tant de calamités, c'est la constance et l'allégresse avec laquelle nos frères marchent à la mort... Notre César goutteux est enfin sorti du lit pour se rendre au colloque de Worms. Le duc d'Orléans est, dit-on, allé le rejoindre, il y a quinze jours, pour célébrer son mariage avec une fille de Ferdinand, roi des Romains. Les Vaudois de Provence sont persécutés avec la dernière inhumanité. Trois villages ont été brûlés récemment. Des habitants, les uns ont péri dans les flammes, les autres ont été cruellement égorgés, le reste est conduit aux galères. Quand

cesseront ces odieux brigandages? Nul ne le sait.

Je ne t'écrirai pas plus au long de peur de retarder ton voyage à Genève où je t'attends. L'accueil de ta femme, ma digne commère, nous a prouvé assez combien tu nous aimes. Sache cependant que nous ne reviendrons plus chez toi, sans faire d'avance nos conditions. Adieu, très-cher et bon frère, nous te remercions encore une fois de ton aimable hospitalité. J'écris à la hâte de ton logis, au moment du départ, en mon nom et au nom de tous.

JEAN CALVIN.

—

A FAREL[1]

4 mai 1545.

Les deux frères dont je t'ai parlé, étant retournés en Provence, l'un d'eux en est déjà revenu avec de lugubres nouvelles. Plusieurs villages ont été brûlés. Des vieillards, en grand nombre, ont péri dans les

[1] La nouvelle du massacre de Cabrières et de Mérindol venait d'arriver à Genève. Calvin en fut profondément ému. Il parla, écrivit, agit en faveur des persécutés. Sa correspondance latine contient d'éloquentes lettres aux ministres des Eglises helvétiques, pour provoquer l'intervention des Cantons auprès de François Ier. Il était trop tard! L'œuvre d'extermination conseillée par le cardinal de Tournon, poursuivie par le parlement d'Aix, exécutée par le féroce d'Oppède, s'acheva entièrement.

flammes, tandis que le reste de la population était passé au fil de l'épée, ou réservé à de plus cruels supplices. Telle a été la rage des bourreaux qu'ils n'ont épargné ni les enfants, ni les femmes enceintes, ni le fruit qu'elles portaient dans leur sein. Les détails sont tellement affreux que je demeure saisi et muet d'horreur.

A ces tristes nouvelles, nos frères avaient d'abord décidé de t'envoyer un exprès, avec une lettre de moi pour recommander cette affaire aux ministres de toutes les Eglises. Nous avons ensuite demandé un avis au conseil, parce que nous n'étions pas d'accord entre nous sur ce qu'il y avait de mieux à faire. Il a été décidé que je me rendrais moi-même auprès des Eglises Helvétiques. Je partirai donc demain; je ne serai pas à Berne avant jeudi; j'insisterai pour obtenir les lettres d'état le plus tôt possible. Si tu le juges utile, trouve-toi à Berne vendredi. Bucer m'ayant laissé peu d'espoir, je crains de faire un voyage inutile en poussant jusqu'à Strasbourg. Cependant si les Bâlois m'y exhortent, je risquerai la chose. Il me sera bien doux de te voir.

Adieu, très-cher frère, salue nos amis. C'est le cœur brisé, non sans larmes, que je t'écris. Elles jaillissent avec une telle abondance qu'elles me coupent la parole. Ton

JEAN CALVIN.

A JOACHIM WADIAN

24 juillet 1545.

Il y a si longtemps que j'ai le désir de vous écrire, que j'éprouve presque de la honte à le faire aujourd'hui pour la première fois... Avant de vous avoir vu, cher Wadian, je vous aimais, je vous vénérais. J'avais appris à vous connaître par ces écrits où brille tant de candeur, une vertu rare chez les savants de nos jours, une piété plus qu'ordinaire, une solide érudition. Lorsqu'à Bâle tant de témoins m'ont attesté votre affection pour moi, dont j'ai pu juger ensuite par l'accueil que vous m'avez fait, je n'ai pu que vous chérir encore davantage. Je considère votre amitié comme un honneur ; et vos vertus, dont le souvenir est gravé dans mon âme, se révélant à moi dans leur plénitude, sont un nouveau lien qui m'attache à vous. Pourrais-je cesser de cultiver un sentiment formé sous de tels auspices ?...

Les sujets ne me manquaient pas pour vous écrire. Ils s'offrent même en plus grand nombre que je ne pourrais en embrasser dans cette épître. Pour n'en

[1] Bourgmestre de Saint-Gall, et l'un des hommes les plus distingués de ce siècle. Ses livres et ses manuscrits conservés dans sa ville natale, ont formé le premier fonds de la *Bibliothèque Wadiane.*

rappeler qu'un, que ne puis-je pleurer avec vous sur les maux de cette funeste querelle (des sacrements) qui vient de se ranimer avec une nouvelle fureur ! Je sais combien de tels excès vous affligent, et comme c'est une plaie que l'on ne peut toucher sans l'envenimer, je prierai avec vous le céleste médecin d'y appliquer ses divins remèdes. Qnant à la persécution qui règne en France, et aux moyens de l'adoucir, je crains de m'être donné beaucoup de fatigue, peut-être même d'avoir importuné nos amis, en pure perte. J'apprends déjà qu'à Bâle et à Berne on s'est beaucoup refroidi à ce sujet. Comme le dit le proverbe : rien n'est plus prompt à sécher que les larmes, et ceux qui se sont un moment apitoyés sur les souffrances des fidèles, y deviennent bien vite indifférents. On a d'ailleurs répandu le bruit que le roi n'avait éprouvé une si violente irritation contre nos frères, que parce qu'ils refusaient de payer la dîme. Quand on m'a fait cette objection à la diète d'Arau, j'ai répondu sans hésiter, avec toute l'énergie dont je suis capable, que c'était là un impudent mensonge. Nos frères n'ont jamais cessé de payer la dîme au clergé, tout en le dispensant de remplir son ancien office. Si le roi vous répond, comme aux Allemands, par de belles paroles, s'il vous annonce qu'un commissaire a été envoyé, sachez que c'est là

un pur artifice pour vous tromper. Des brigands soudoyés par le légat d'Avignon ne cessent de ravager le pays; juges et bourreaux sont d'accord pour achever l'œuvre de sang; les officiers du roi lui-même ne se relâchent en rien de leurs cruautés. Que le monarque envoie des commissaires tant qu'il voudra, aucun n'osera ouvrir la bouche pour dire la vérité, si grande est la terreur qui règne partout; aucun n'osera même se rendre sur les lieux pour voir ce qui s'y passe. Demandez plutôt que les portes des prisons se rouvrent pour les captifs, que les exilés soient remis en possession de leurs biens, et que le roi commence ensuite une enquête, comme il l'a promis.

Je connais, mon cher Wadian, le crédit dont vous jouissez, et tout l'intérêt que vous prenez à cette affaire. Rien ne vous sera plus facile que d'obtenir de votre sénat qu'il intervienne en ce sens. C'est là toute ma prière : je craindrais de paraître défiant, si j'insistais davantage.

Adieu, très-noble et honoré ami, Dieu vous conserve longtemps à son Eglise et vous gouverne par son Esprit. Daignez saluer tous vos ministres en mon nom. Votre

JEAN CALVIN.

—

A VIRET

(Pendant la maladie de sa femme Elisabeth Turtaz).

Janvier 1546.

...Je te salue ainsi que ta compagne dont nous recommandons continuellement la santé à Dieu dans nos prières. Sache que nous n'éprouvons pas moins de sollicitude pour elle que si elle était pour chacun de nous une épouse, une fille chérie. Dieu la conserve et te soutienne par son Esprit de consolation.

—

AU MÊME

22 février 1546.

...A ce que je vois, Textor n'a guère plus d'espérance au sujet de ta femme. Il est superflu de t'exhorter à une chrétienne résignation, quoiqu'il arrive. Que ne puis-je voler à Lausanne pour t'aider à supporter cette épreuve, ou du moins pour pleurer avec toi! Mais je suis hors d'état de supporter un si long voyage à cheval. S'il t'arrive malheur, je n'ai qu'un désir, c'est que tu viennes passer quelques jours ici. Adieu, très-bon frère, Dieu te soutienne et te console.

AU MÊME

(Après la mort d'Elisabeth Turtaz).

Mars 1546.

Viens, cher ami, non-seulement pour faire trève à ta juste douleur, mais pour fuir tout souci. Ne crains pas que je t'impose le moindre fardeau. Tu pourras te reposer tant que tu voudras. Si quelqu'importun se présente, je serai là pour l'écarter. Nos frères te donnent la même assurance, et tu peux compter sur la discrétion de tous nos concitoyens.

Je ne saurais te dire combien j'en veux aux méchants qui avaient déjà répandu le bruit de ta mort. Rien ne pouvait arriver plus à propos que ta lettre. Quand les nouvelles alarmantes nous sont parvenues, comme on parlait de poison, Textor allait partir, voler à Orbe à bride abattue. A la vue de ta lettre, un cri de joie s'est élevé; nous n'étions pas maîtres de le contenir. Dieu soit béni de ce que nous n'avons pas eu ta perte à pleurer ! Je n'aurais pas survécu à ce coup. Mais pourquoi te retarder encore? Je dois te stimuler bien plutôt au départ. Arrive donc, sans perdre un instant... Dieu te garde avec le reste de ta famille. Ton

JEAN CALVIN.

AU MÊME

Mars 1546.

J'ai différé jusqu'ici de t'écrire, parceque je t'attendais d'un moment à l'autre, selon ta promesse. Si je prends la plume encore une fois, c'est pour te presser de hâter ton départ. Comment se fait-il que tu laisses s'écouler jour après jour? Jean de Tournay m'a dit que tu n'avais pas de cheval à ta disposition. Pourquoi ne pas venir en bâteau?... Hâte-toi, cher ami; tu as grand besoin de te refaire et de te reconforter avec nous. Tous ceux qui arrivent de Lausanne te représentent comme à demi-mort. Si tu résistes à ma priére, je ne t'écrirai plus !... Dieu t'amène sain et sauf près de moi. Ton

JEAN CALVIN.

AU MÊME

26 mars, après dîner.

Le messager qui m'a remis ta lettre, ignorait d'où elle venait; je n'ai donc pu te répondre aussitôt que tu l'aurais voulu. J'ai demandé, selon ton désir, que l'on t'envoyât un cheval, sans autre cérémonie. Il

serait arrivé plus tôt, si je n'avais averti nos amis que tu ne pouvais partir avant la prédication du matin... Si tu pars immédiatement après, tu seras à Nyon avant le soir, et ici lundi pour souper. Surtout ne te fatigue pas, ne te rends à Nyon que lundi. Si tu nous arrives en bonne santé, ce sera toujours assez tôt. Salue nos frères. Adieu.

—

A FAREL

2 octobre 1546

Pour ne pas vous leurrer d'une vaine espérance, je te dirai que je ne puis aller à Lausanne avant l'hiver. Je n'oserais me confier au lac, sachant par expérience combien sa navigation est pénible. Je devrais donc faire une bonne partie de la route à pied, car le trot du cheval n'est pas seulement incommode, il est dangereux pour moi. Le médecin dont tu parles m'est inconnu, et je ne sais trop quel est le pharmacien que tu accuses, à moins qu'il ne s'agisse de François. Textor me prescrivait autrefois un régime trop rigoureux. J'ignore ce qu'il pense aujourd'hui...

Que n'ai-je plus de loisir et de santé pour écrire comme tu m'y exhortes! j'ai entrepris un peu tard

l'Épitre aux Galates, et je ne suis pas libre dans le choix d'un éditeur, au moins pour les Épitres de Saint Paul. Tu sais que lorsque j'étais à Strasbourg, Wendelin a eu tant de bontés pour moi que je serais bien ingrat si je confiais mon ouvrage à un autre que lui. Quand j'étais réduit à la dernière détresse, il me prêta quarante écus d'or, et ne se montra pas moins empressé à soigner mes affaires domestiques que s'il eût dû en retirer de gros intérêts. Je ne puis donc lui refuser les Epîtres. Si j'écris autre chose, je le publierai à Genève, quoique Des Gallars ait eu de la peine à trouver un libraire pour deux opuscules qu'il avait composés. Du reste avant de livrer mes écrits aux chances de la publicité, j'en retiendrai un exemplaire pour toi.

J'ai interrompu pour un temps mon *Traité des Scandales*. Le style n'en était pas assez coulant à mon gré. Mon intention est de ne le reprendre qu'après l'Épître aux Galates.

Je me suis entretenu dernièrement avec Amy Perrin. Tout ira bien s'il tient ses promesses. Penthesilée[1] affecte au dehors la plus grande amitié pour moi ; elle me maudit entre quatre murs. Je suis

[1] « *Penthesilea furens* » c'est ainsi qu'est ordinairement désignée dans les lettres latines du réformateur, la femme d'Amy Perrin, fille de François Favre, et ennemie déclarée des institutions calvinistes.

charmé que tu lui aies écrit. Je la verrai au premier jour. Puisse ta lettre avoir produit quelque bon effet !

Adieu, très-cher et bon frère. Veuille le Seigneur t'assister et bénir tes pieux travaux. Ma femme, Des Gallars, Ferron et mon frère te saluent. Je n'ai vu personne autre depuis mon retour. Salue les frères, les amis et tous les tiens. Ton

JEAN CALVIN.

A VALERAN POULAIN[1]

(En réponse à une calomnie)

Mars 1547.

On m'accuse, dis-tu, d'avoir acheté un domaine au prix de plusieurs milliers de florins. Je serais bien fou en vérité de perdre mon temps à réfuter de si lourds mensonges. Il n'est personne ici et dans les environs qui ne sache que je ne possède pas un pouce de terre. Ceux qui me connaissent savent que je n'ai jamais eu l'argent nécessaire pour l'achat d'un arpent, excepté quand je touche la pension que j'ai dépensée avant la fin du troisième mois. Je n'ai

[1] Aumônier de M. de Falais, plus tard ministre de l'Eglise française de Francfort.

pu parvenir encore à user d'une vaisselle qui m'appartînt en propre. La table à laquelle nous mangeons, le lit sur lequel je dors, ne sont pas à moi[1]. Pourquoi donc ces vaines rumeurs? Ah! c'est que les méchants espèrent en disant du mal de moi, flétrir l'Évangile! Toutes leurs calomnies ne m'empêcheront pas d'être pauvre, et heureux de ma pauvreté qui vient en aide à plusieurs. Adieu, crois que je demeure toujours ton ami, et fournis-moi bientôt l'occasion de t'écrire sur un sujet plus agréable.

—

A LADY ANNE SEYMOUR[2]

17 juin 1549.

Illustre princesse, votre mère m'ayant récemment envoyé une bague, en témoignage trop peu mérité de sa bienveillance à mon égard, j'aurais mauvaise

[1] Le 27 décembre de cette même année, le Conseil décide « de faire présent à Calvin des ustensiles qui sont dans sa maison » en reconnaissance des services qu'il rend à la république. L'année précédente, on lui avait offert dix écus en présent. Il les refusa, en demandant au Conseil de les distribuer aux autres ministres qui étaient pauvres, « et même de lui diminuer ses gages pour leur faire du bien. » Registres des Conseils (1546-1547).

[2] Fille aînée du duc de Somerset, protecteur d'Angleterre, sous le règne d'Édouard VI. Elle épousa, l'année suivante, le comte de Warvick, et parut sceller ainsi la réconciliation de sa famille avec la puissante maison de Northumberland.

grâce à ne lui donner aucun signe de reconnaissance et de respect. Mais comme j'ignore la langue dans laquelle je devrais m'acquitter de ce pieux office, j'ai pensé ne pouvoir mieux faire que de vous appeler à mon aide, vous que je sais être également distinguée par la naissance et par la vertu. Qui mieux qu'une telle fille peut me servir d'interprète auprès de sa mère, lorsque surtout vous êtes persuadée que ce témoignage ne lui sera pas indifférent ? Ses discours vous ont révélé toute la bienveillance dont elle m'honore. Si mes prières ont quelque prix à vos yeux, vous daignerez lui offrir mes humbles remerciements, afin qu'elle sache que je ne suis point ingrat pour le don qu'elle m'a fait.

Je m'adresse à vous avec d'autant plus de confiance que j'ai appris que vous êtes non seulement instruite dans les belles-lettres (privilége peu ordinaire pour une jeune fille de si haut rang) mais tellement initiée à la doctrine du Christ, que ses ministres trouvent toujours un facile accès auprès de vous. Je suis de ce nombre, vous le savez, et je dois donc vous exhorter à poursuivre heureusement votre course. Vous y êtes de vous-même assez disposée, et Celui qui vous a donné force et constance vous soutiendra jusqu'au bout. Mais comme parmi tant d'obstacles qui viennent du monde et de la grande infirmité de

notre nature, les exhortations ne sont pas superflues, vous prendrez en bonne part celles que j'ose vous adresser. Certes parmi tant de dons que le Seigneur vous a accordés, tant de grâces qu'il vous a faites, la plus précieuse est d'avoir été, dès vos jeunes années, conduite comme par sa main au Christ, l'auteur du salut, la source de tout bien. Et c'est un motif de plus de suivre sa voie, vous qui possédez en abondance les secours spirituels dont les filles des princes et les monarques eux-mêmes sont si souvent privés.

Adieu, très-illustre dame et très-honorée princesse ; veuillez saluer en mon nom vos nobles sœurs et votre frère, cet enfant au cœur héroïque. Dieu vous couvre de sa bénédiction, et soit votre guide dans tout le cours de votre vie.

Votre humble serviteur,

JEAN CALVIN.

—

A UN SEIGNEUR FRANÇAIS

(Durant une maladie de Théodore de Bèze)

30 juin 1551.

Lorsque votre messager s'est présenté ici avec votre lettre pour Théodore de Bèze, j'étais en proie à

de vives craintes et à une extrême douleur. J'avais appris la veille qu'il était atteint de la peste à Lausanne. Dans l'état de stupeur et d'anxiété auquel j'étais réduit, je le pleurais comme mort, et l'affliction que j'éprouvais en mon particulier était encore accrue par celle de l'Église. Ne serais-je bien insensible en effet si je ne payais d'un tendre retour celui qui m'aime d'une affection plus que fraternelle, et qui a pour moi tous les sentiments d'un fils? Mais ce qui m'affligeait par dessus tout, c'était de voir arrêté, presque à l'entrée de la carrière, un homme duquel l'Église attend de si beaux fruits, et que l'élégance de ses manières, la suavité de son esprit, son ingénuité, sa candeur, ont rendu cher à tous les gens de bien. Que ne vous est-il donné, comme je le souhaiterais, d'arriver secrètement ici, et de le voir à l'œuvre! Vous le trouveriez supérieur à tous mes éloges.

C'est un ami perdu, dites-vous; Dieu veuille dissiper ce funeste présage! J'aime mieux espérer qu'il vous sera rendu au double sur la terre d'exil. Est-il en effet une amitié durable en dehors du Christ? La vie d'un homme si précieux sera, je l'espère, accordée à nos prières. Il n'est pas encore hors de péril. Mais les nouvelles d'hier étaient un peu meilleures. Demain nous receverons peut-être un message tout à fait rassurant.

Adieu, très honoré seigneur. Vous me saurez gré, j'ose l'espérer, de vous avoir parlé à cœur ouvert sans vous connaître. Dieu vous conduise par son Esprit, et vous assiste en toutes choses.

TABLE DES MATIÈRES

—

PREMIER RÉCIT

LES DERNIERS JOURS DE LEFÈVRE D'ÉTAPLES

SECOND RÉCIT

CALVIN AU VAL D'AOSTE

TROISIÈME RÉCIT

LES AMITIÉS DE CALVIN

IDELETTE DE BURE

CHARLES DE JONVILLERS

FAREL, VIRET, THÉODORE DE BÈZE

PIERRE VIRET

THEODORE DE BÈZE

QUATRIÈME RÉCIT

JUAN DIAZ

CINQUIÈME RÉCIT

LA FAMILLE DE CURIONE

APPENDICE

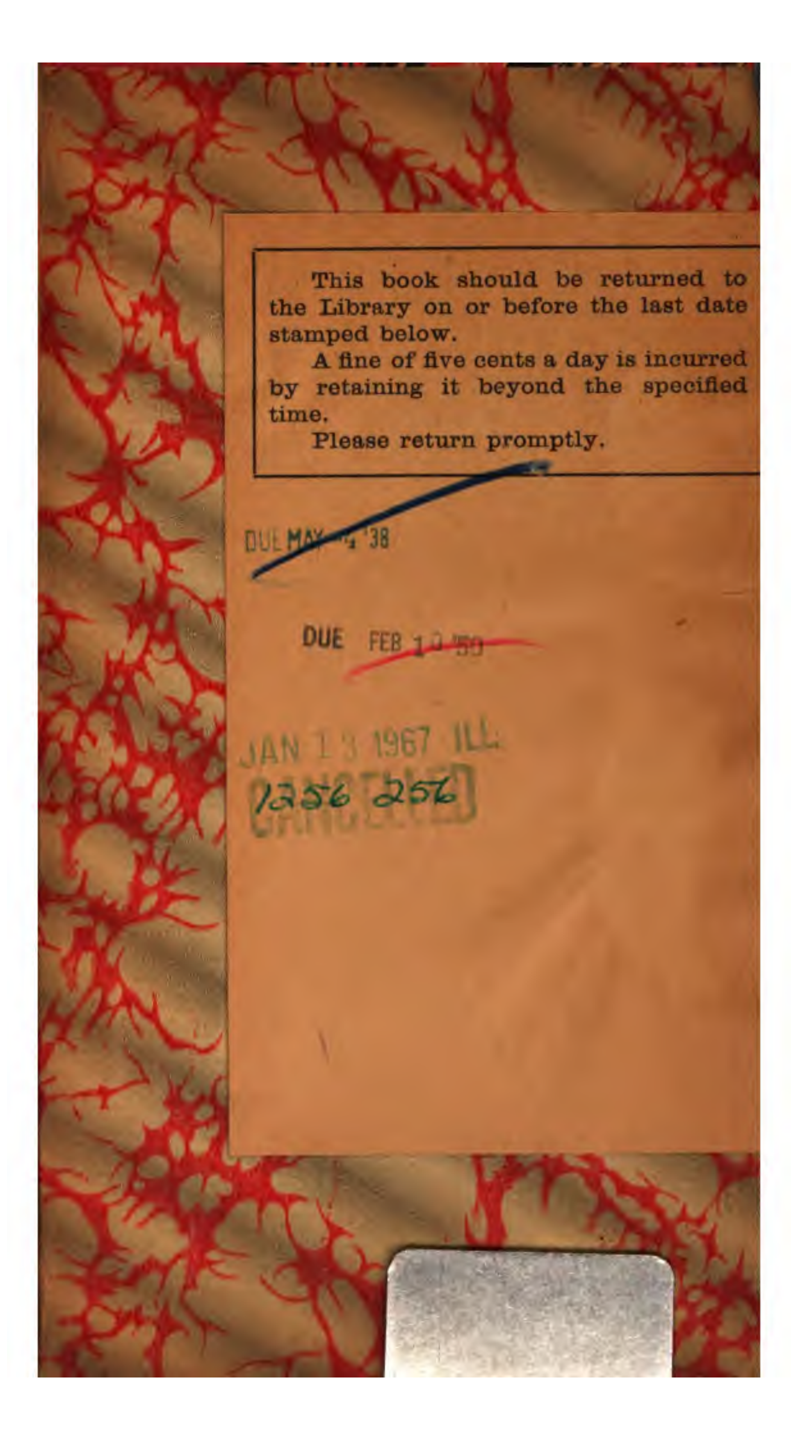
LETTRES FAMILIÈRES DE CALVIN

(1540-1551)

Abbeville. — Imp. P. Briez

Abbeville. — Imp. P. Briez





This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
DUE MAY 4 '38
DUE FEB 10 '50
JAN 13 1967 ILL
1256 256
CANCELLED



C 7538.64
Recits du seizieme siecle.
Widener Library
002809986
3 2044 081 801 227